



NICOLLE DEMET

ENFANTS AU VERT PAYS DES EAUX VIVES

leurs jouets, leurs jeux.

De la fin du XIX^{ème} siècle à la fin des années 1950



*Cahier Nivernais
d' Histoire de l' Education*

N° 32 – 2020



LES AMIS DU MUSÉE NIVERNAIS DE L'ÉDUCATION

Sommaire du numéro 32

• Avant-propos	5
• Introduction	6
• CHAPITRE 1 : <i>Espaces et temps de jeux</i>	16
• CHAPITRE 2 : <i>Avant l'entrée à l'école</i>	28
• CHAPITRE 3 : <i>Pendant la scolarité</i>	39
• CHAPITRE 4 : « <i>On tirait parti de tout</i> »	63
• CHAPITRE 5 : <i>Avoir un jouet</i>	86
• CHAPITRE 6 : <i>Production locale et commerce</i>	101
• CHAPITRE 7 : <i>Filles, garçons : deux mondes</i>	116
• CHAPITRE 8 : <i>Jouer pendant les fêtes</i>	135
• CONCLUSION : <i>Fin de la partie</i>	141
• Remerciements	142

« Lorsque l'enfant joue, toutes les explications historiques peuvent voler en éclats »

Jean-Laurent Arrighi

Présentation de l'exposition

Enfance de l'art et jeux d'enfants, au musée Fesch à Ajaccio, 21/11/2007 – 16/02/2008

LES CAHIERS NIVERNAIS D'HISTOIRE DE L'ÉDUCATION

Directeur de la publication : Philippe Joly

Une publication des Amis du Musée Nivernais de l'Éducation

32 Numéros parus – 12,00 € le numéro

****Prix spéciaux pour la collection complète ou pour les adhérents****

Sont également disponibles **les numéros hors-séries** des Cahiers :

- Une famille d'instituteurs de la Nièvre : les GILHODES (1840-1905)	10,00 €
- Histoire du C.D.D.P de la Nièvre (1950 – 1971)	10,00 €
- Histoire du C.D.D.P de la Nièvre (1971 – 1986)	10,00 €
- Journal de guerre (Promo 1914 - 1917) Ecole Normale de Varzy	10,00 €
- Histoire de l'instruction des Sourds-muets de la Nièvre (1826-1926)	10,00 €
- Lycée Saint Joseph – Nevers. Historique et documents divers	10,00 €
- La pédagogie Freinet dans la Nièvre (1936 à 2008)	25,00 €
- L'histoire et l'enseignement de l'histoire au collège et Lycée de Nevers	10,00 €

A mes enfants et petits-enfants

Abréviations utilisées :

ADN : Archives Départementales de la Nièvre

AMNE : Amis du Musée Nivernais de l'Éducation

APN : Annales des Pays Nivernais

CNHE : Cahiers Nivernais d'Histoire de l'Éducation

Coll. p. : collection privée

Coll. part. : collection particulière

FNM : Folklore du Nivernais et du Morvan

JDC : Journal du Centre

MJN : Médiathèque Jean Jaurès, Nevers

n.d. : non daté

Ouv. : ouvrage



Carte postale écrite en anglais, portant la date 13 septembre 1905 (cachet de la Poste). Coll. part. Les enfants posent avec deux jouets emblématiques de l'époque, le cheval sur roulettes et la poupée

AVANT - PROPOS



« *Qu'est notre imagination comparée à celle d'un enfant qui veut faire un chemin de fer avec des asperges ?* »
(Jules Renard, Journal, 1^{er} mai 1891)

S'introduire dans le monde des jouets et des jeux, c'est se retrouver dans un monde aussi extraordinairement complexe qu'il peut être féérique, et c'est peu de le dire. Il est, aujourd'hui, au cœur des études de nombreux spécialistes en sciences humaines et sociales, après des décennies d'indifférence. Et n'oublions pas les collectionneurs, ces précieux conservateurs-passeurs ...¹

Dans ce monde, nous découvrons non seulement les jouets industriels, auxquels on pense tout de suite quand on prononce le mot, mais aussi ceux fabriqués par les artisans de divers corps de métier, ceux élaborés par les enfants eux-mêmes ou leur entourage, ainsi que les jouets dits « non structurés » par certains érudits ; le Nivernais-Morvan, « Le Vert Pays des Eaux Vives », est riche de ces jouets : l'eau, le sable, les cailloux, les branches, les feuilles, les fleurs, les fruits, etc. « On ne peut pas perdre de vue que c'est tout le milieu ambiant qui est susceptible d'être support de jeu » observe Roger Pinon².

Convoqués dans des jeux d'une variété infinie, qui n'a d'égale que l'inépuisable imagination enfantine, les jouets sont des « témoins culturels, chargés de messages, de savoirs, de connaissances (...), les illustrations d'un état de la société, de ses valeurs, de ses fonctionnements, de ses représentations »³.

Rassembler et mettre en cohérence, autour de cette idée maîtresse, avant qu'il ne soit trop tard, le plus possible d'informations fiables m'a paru comme une nécessité. J'ai pu m'appuyer sur les travaux des folkloristes Paul Delarue et Jean Drouillet, sur divers articles de la presse nivernaise, dont ceux de Paul Mallet, de Georges Kraemer et son fils André, ainsi que sur l'œuvre d'écrivains nivernais, Jules Renard notamment, et de nombreuses cartes postales. J'ai aussi consulté des récits autobiographiques et mené une enquête orale sur la base d'un questionnaire, que j'ai souvent modifié, complété, adapté à mes interlocuteurs, bien consciente des limites de l'exercice.

Quoi qu'il en soit, ma chasse aux trésors n'a pas été vaine et m'a même réservé de belles surprises, tels ces jouets retrouvés dans un coin oublié de la maison, parfois intacts, mais le plus souvent écorchés, cabossés, mutilés, soignés avec les moyens du bord, mais si touchants, surtout quand ils portent une histoire, et ces photographies de famille non moins précieuses, malgré leurs défauts, à une époque où se faire photographier avec ses jouets ou en plein jeu n'est pas très répandu. Depuis, albums photos et coffres à jouets n'ont cessé d'être approvisionnés, mais ceci est une autre aventure...

¹ L'exposition la plus importante reste, à ce jour, celle qui fut présentée, au Grand Palais, à Paris, du 14 septembre 2011 au 23 janvier 2012, intitulée « Des jouets et des hommes ».

² Pinon, Roger, Les jouets, in Jeux et sports, La Pléiade, 1967 p. 304. Roger Pinon (1920-2012), historien, folkloriste, philologue, attaché au Service d'enquête du Musée de la Vie wallonne, Liège (Belgique).

³ Revue Spirale, 2005/3, vol. n°35, p.165-167, Editions ERES.

INTRODUCTION

Des premières années de la Belle Epoque à celles des Trente Glorieuses, chaque nouvelle génération grandit dans un monde traditionnel en déclin, où la vie quotidienne connaît de lentes mais profondes transformations, liées aux guerres, aux crises, aux avancées scientifiques et technologiques, à la remise en question de l'ancien système de valeurs. La mortalité infantile baisse ; quant à la natalité, après avoir chuté entre les deux guerres, elle augmente fortement au lendemain de 1945 : c'est le phénomène du baby-boom qui amplifie la demande de jouets, d'autant plus que le niveau de vie s'élève, que l'enfant est de mieux en mieux considéré par la famille et par l'Etat (lois sanitaires et sociales, école obligatoire). Son statut évolue favorablement vers une reconnaissance de ses droits, dont celui de jouer. Autant de données dont il me semble nécessaire de préciser, au préalable, les évolutions essentielles, particulières au Nivernais-Morvan.



*Saint-Honoré-les-Bains. Village du Seu.
Carte postale portant la date 2 septembre 1903 (Cachet de la Poste)
Coll. part.*

La majorité des habitants vit à la campagne, mais leur nombre ne cesse de diminuer (exode rural, dénatalité). Les ruraux représentent 77 % de la population de la Nièvre en 1876, 70 % en 1939, 51 % en 1968 (le seuil de 50% de population urbaine/population rurale est franchi, en France, en 1931). Beaucoup vivent dans une plus ou moins grande précarité. C'est dans le Morvan que la situation est la plus difficile, encore misérable dans les années 1920, selon Jean Séverin, qui évoque « l'affreuse pauvreté d'antan »⁴. Toutefois, d'après Marcel Vigreux, la situation s'améliore sensiblement chez les petits exploitants et journaliers qui ont

⁴ APN n° 45, Le canton de Château-Chinon, p. 27, CAMOSINE, 1985.

accueilli des « petits Paris », enfants de l'Assistance publique de la Seine ⁵. Ils étaient nombreux – plus de 12 000 en 1906 - non seulement en Morvan, mais aussi en Donziais, dans les régions de Prémery et de Saint-Saulge. Leur présence a conduit à la création de nombreuses écoles de hameaux, qui seront fermées les unes après les autres, au cours de la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Il y eut même des classes où la majorité des enfants étaient de l'Assistance publique ; selon Marcelle Vié, institutrice à Saint-Bonnot, près de Prémery, avant 1938, ses élèves, en étaient tous, sauf quatre ⁶. A Rouy, dans les années 1940/1950, les enfants de l'Assistance publique pouvaient représenter jusqu'à 20 %, parfois plus, des effectifs d'une classe ⁷.



*Carte postale écrite, portant la date 10 avril 1903 (Cachet de la Poste) Coll. part.
En 1906, Mhère compte 1284 habitants dont 100 garçons et 82 filles ; ils portaient bas de laine et sabots, culotte en « peau de diable », très raide, gilet et blouse en retors bleu. Parmi eux, des « petits Paris ».
Le garçon, au premier plan, a pris la pose, comme pour défier la postérité...*

Lorsqu'ils entrent à l'école, nombreux encore sont ceux qui ne s'expriment qu'en patois comme Henri Déchard, né en 1942 ; son témoignage a été recueilli par Noëlle Renault et Philippe Berte-Langereau : « *ma petite enfance s'est circonscrite dans ma famille – parents, frères et sœurs – et aux personnes grandes ou petites autour de chez nous, où tout passait par le patois (...). Je ne vois pas avec qui et dans quelles circonstances j'aurais pu communiquer, sauf, très incidemment, en français* » ⁸.

En ville, on distingue quartiers où vivent des populations plus ou moins aisées et quartiers pauvres. A Nevers, par exemple, Madeleine Tanneau, en CE1 en 1937, évoque un « *habitat*

⁵ APN n° 54, La population de la Nièvre, p. 16, CAMOSINE, 1988.

⁶ Histoire des écoles de Nevers, histoire et témoignages, AMNE, Nevers, 2009.

⁷ APN n° 149, Rouy au cœur du Nivernais, p. 18, CAMOSINE, 2012.

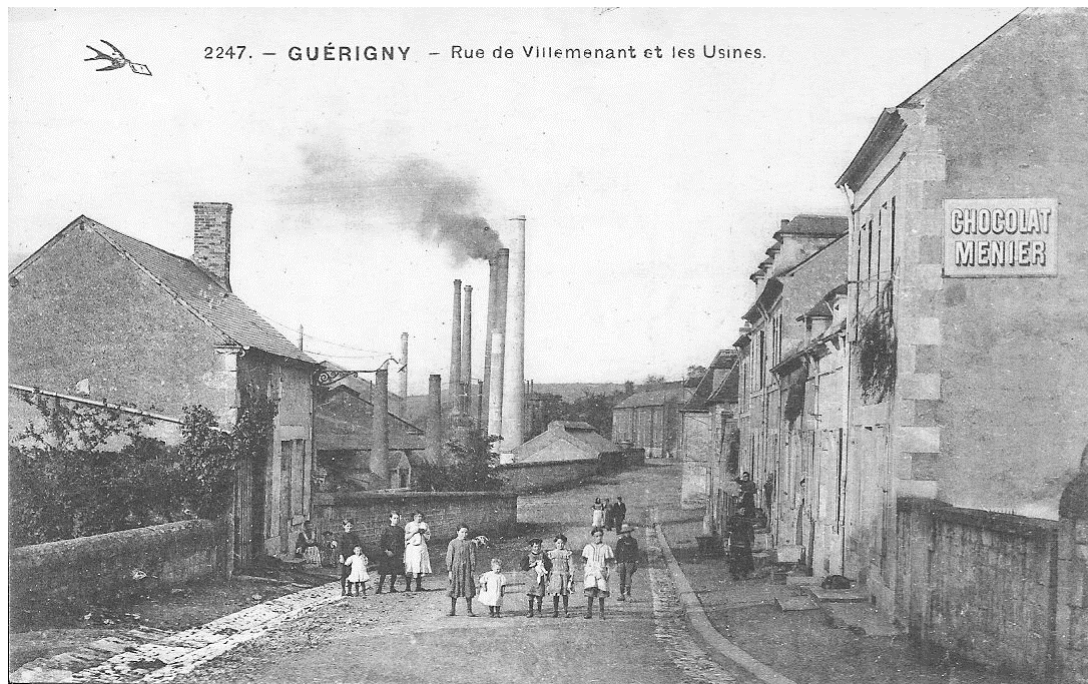
⁸ Le pays morvandiau, il y a bientôt 100 ans, p. 18, Editions Alan Sutton, 2009.

insalubre pour une population souvent misérable » rue de la Parcheminerie, rue Saint-Genest, quais de Loire et, particulièrement, rue des Pâtis ⁹.

Dans les villes industrielles, c'est-à-dire à l'ouest/sud-ouest du département, beaucoup d'enfants vivent dans les cités ouvrières, « *sortes de ghettos* », selon Jean-Bernard Charrier, qui précise que les ouvriers-paysans étaient nombreux autour de Nevers ¹⁰.



Fourchambault. Carte postale écrite portant au verso la date dont seule l'année est bien lisible : 1924 (Cachet de la Poste) Coll. part. A gauche, garçon avec sa trottinette en bois.



Guérimy. Carte postale vierge ; probablement début du XX^{ème} siècle. Coll. part. Quartier ouvrier. Que tient l'une des fillettes ? Sa poupée ?

⁹ CNHE, n° 20 Evocation d'une scolarité avant et pendant la Deuxième Guerre mondiale, à l'école de Loire de Nevers, p. 20, AMNE, 2007.

¹⁰ Charrier, Jean-Bernard et Leguai, André, Histoire du Nivernais, p. 380, Editions universitaires, Dijon, 1999.

L'univers urbain reste marqué par la ruralité jusque dans les années 1950 ; « *même en ville, les enfants allaient à la campagne* » observe Claudine qui a grandi à Nevers, dans les années suivant la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Pendant les vacances, ils y retrouvaient d'autres enfants, venus de Paris et de la région parisienne, où leurs parents nivernais et morvandaux étaient installés en grand nombre. Evidemment, il y eut des échanges ludiques entre citadins et ruraux ; de beaux jouets ont parfois été rapportés de Paris, notamment par les parrains et marraines.

Des générations marquées par les guerres, préparées pour faire la prochaine. Depuis le milieu du XIX^{ème} siècle, l'enfant est un enjeu politique et pédagogique. Il grandit dans une société militarisée où l'école est partie prenante de la formation du futur héros : « Mourir pour la patrie ! C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie », énonce l'une des leçons de morale qui commençaient la journée de classe :

*« Mon rêve à moi, c'était d'être un jour militaire (...)
Car pour les grands combats, nos âmes étaient nées (...)* »

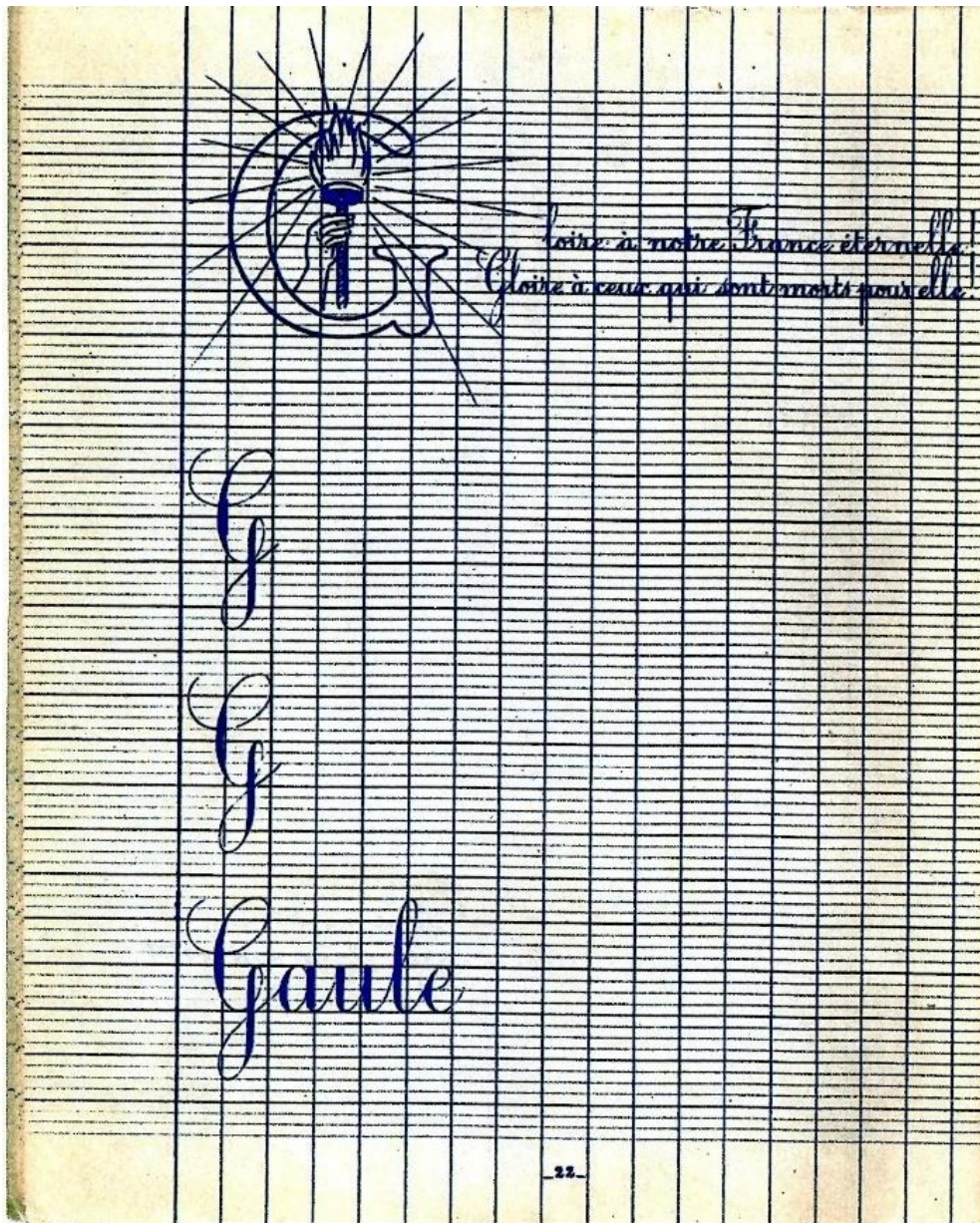
écrit Achille Millien, au début du XX^{ème} siècle ¹¹.

Les enfants du Nivernais-Morvan ne sont pas des témoins directs des combats du premier conflit mondial, mais ils sont mobilisés, comme tous les petits français, par les apprentissages à l'école et, pour ceux qui en reçoivent, surtout en ville, par les jouets, farouchement anti-allemands. Avec les femmes, ils remplacent, au travail, les hommes partis au front. Beaucoup perdront un père, qu'ils n'ont parfois pas connu, ou un proche, voire plusieurs, dont ils liront les noms sur les monuments aux morts, qui sont érigés dans les années 1920, et autour desquels eux-mêmes puis leur descendance se retrouveront pour les commémorations. Pendant la Seconde Guerre mondiale, bien qu'ils aient vécu peur, privations, destructions, mort violente, ils ont joué ... « *à la guerre, à la mort* », « *à la Résistance, sans Allemands, car jamais personne n'aurait accepté un rôle aussi infâmant* », précise René Collinot.

« *La guerre, la guerre, on nous parlait tout le temps de la guerre* », déplore Georges Marchand. La flamme patriotique est constamment entretenue, bien après 1945, dans un contexte de guerres coloniales, à l'école et en dehors : journées patriotiques, journée du Poilu, journée nationale des orphelins de la guerre, concerts militaires, défilés...

Il faut être obéissant(e), « ne pas répondre », ne pas rechigner devant les corvées de bois, d'eau, de gardiennage des animaux et autres travaux, le travail ayant priorité sur le jeu. Il faut se contenter de ce que l'on a, donc « ne pas réclamer », être poli(e), bien se tenir, à la maison, à l'école, dans les activités religieuses, sous la houlette de « Monsieur le curé » et des « sœurs » qui débordent d'énergie et d'imagination pour maintenir leurs « brebis » en Eglise et dans les églises, bref partout.

¹¹ Revue du Nivernais, 24 juillet 1900, MJJN. Le service militaire était obligatoire ; sa durée était de trois ans avant 1905 ; de 1905 à 1913, la durée a été ramenée à deux ans ; à partir de 1913, retour aux trois ans. Tous les petits garçons y étaient préparés.

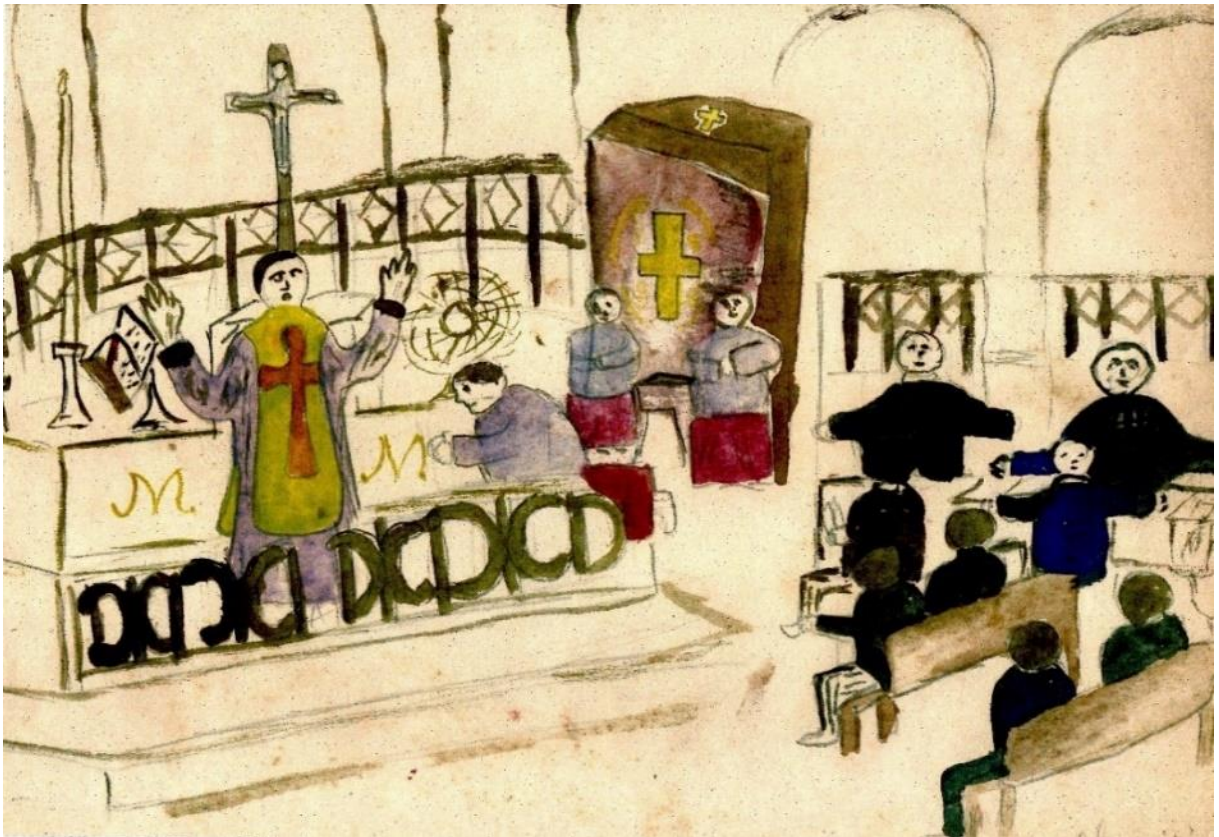


Page extraite d'un cahier d'entraînement à l'écriture, n°4, Magnard, 1959.
Coll. part. Taille réelle 21,8 x 17,2 cm.

L'obéissance reste une valeur éducative centrale, pendant toute la période considérée, même si elle tend à se relâcher. Enfermement, privation de nourriture, châtiments corporels étaient courants et pouvaient répondre dans l'instant à tout manquement à l'autorité, l'autorité suprême étant celle du père ; « L' pour petit, il s'a fé ferter par son pée », « Si té monte dans l'âbe té vas t' fée fouailler par ton pée ma gamine »¹² ; beaucoup d'adultes ne se contentaient pas de proférer des menaces et administraient, sans état d'âme, ce qu'ils appelaient des corrections ; divers accessoires étaient à leur disposition, comme les gerbes de chanvre (au début du XX^{ème} siècle), celles de paille, les orties, la baguette de noisetier et autres triques, ou encore le martinet¹³.

¹² Devallière, André, Parler nivernais du Val de Bargis, Lexigolos.com.

¹³ Il y eut une fabrique de martinets à Fétigny, commune d'Alligny-en-Morvan, créée en 1945 et qui en produisit jusqu'à 250 000 par an, entre 1949 et 2000.



Dessin d'élève du cours moyen de l'école primaire de La Charité-sur-Loire ; date indéterminée : années 1950 ?
Coll. part. Taille réelle 20 x 29 cm.

Exceptionnelle représentation de la messe. Jusqu'à dans les années 1950, la religion est omniprésente dans la vie des enfants : catéchisme, célébrations, pèlerinages, patronages... Les enfants de cœur sont très sollicités, ce qui rend de plus en plus difficile leur recrutement d'autant plus que l'Eglise perd de son influence. La pratique religieuse régulière cesse peu à peu après la communion solennelle. Les enfants aimaient beaucoup imiter le curé dans leurs jeux, occasion pour eux de se déguiser. Pour la marraine de Mme Ballaud, « cela se passait dans une écurie, on avait fait un autel et moi, j'étais toujours le curé ; qu'est-ce que j'aimais ça être le curé » ; Jean Genet aussi, recouvert « d'un couvre-lit brodé blanc » ...

Les enfants découvrent, à partir des années 1920, mais pas partout en même temps, parfois avec plusieurs années d'écart, le progrès qui améliore peu à peu leurs conditions d'existence et transforme leur univers ludique.

Selon Jean-Bernard Charrier, « au lendemain de la guerre (la Seconde), le monde rural est encore figé dans son cadre ancien : habitat peu confortable, adduction d'eau et parfois même électrification loin d'être achevées tout comme le goudronnage des routes secondaires »¹⁴. Selon sa fille, à Pougues-les-Eaux, où il a enseigné entre 1946 et 1952, Monsieur Boulin, instituteur, corrigeait ses cahiers à la lampe à pétrole. Celle-ci, ainsi que parfois encore la bougie, servait aussi pour se déplacer dans l'obscurité ; bienvenue à la lampe électrique qui fera les délices des écoliers indisciplinés. « Elle tenait du miracle » pour Paul Mallet¹⁵, était une « invention du diable » pour le grand-père de Jean Emery qui ne comprenait pas son fonctionnement¹⁶.

¹⁴ Ouv. cité, p. 394.

¹⁵ JDC, 20 avril 1960.MJJN.

¹⁶ Enfance nivernaise en Morvan, 1935 - 1945, p. 30, Editions de l'Armançon, 2000.

Progressivement, d'un lieu à l'autre, d'une habitation à l'autre, la fée électricité va répandre ses bienfaits : magie d'un bouton sur lequel il suffit d'appuyer pour que la lumière soit ! Imaginez un instant la fin des éclairages blafards et vacillants ! Il en est de même pour l'eau : miraculeuse, cette eau qui coule d'un robinet qu'il suffit de tourner ! Imaginez un instant la fin des corvées d'eau !

Gamines et gamins du début du XX^{ème} siècle, qui s'extasiaient devant le poussif et tonitruant « tacot », découvrent l'automobile ; ainsi, en 1914, Marcel Devoucoux, à 12 ans ¹⁷ ; les premières automobiles étaient particulièrement bruyantes, sentaient le pétrole, effrayaient chevaux et paysans. Dans l'Entre-deux-guerres, de plus en plus concurrencent les hippomobiles ; à Nevers, les fiacres et coupés de la société L'Hirondelle disparaissent en 1925 ; la dernière voiture à cheval fut celle des Petites Sœurs des Pauvres, vers 1950-1955 ¹⁸. En 1931, environ 3% de la population du département possédait une automobile, environ 40% en 1956 ¹⁹. Prendre l'autobus n'est plus un évènement à la veille de la Seconde Guerre mondiale : en 1938, 140 lignes sillonnent le département ! De plus, la bicyclette n'est plus, à cette date, un moyen de déplacement exceptionnel. Ils vont découvrir les machines dans les champs, comme la batteuse, « invention merveilleuse, pour nous les enfants », selon Marcel Devoucoux, les avions, qui ne cesseront de traverser leurs rêves, et tant d'autres nouveautés...



Varzy, Rue Delangle (Côté des Promenades). Carte postale écrite, date précise illisible, début du XX^{ème} siècle.
Coll. part. Peu à peu le tricycle va céder la place au « vélo ».

¹⁷ Le Morvan toujours au cœur, p. 26, Chez l'auteur, à Blismes, Château-Chinon, 1984.

¹⁸ Thuillier, Guy, Pour une histoire des bruits en Nivernais au XIX^{ème} siècle, Annales de Bourgogne, tome XLV, n° 178, p. 89, 1973.

¹⁹ Pourcentages calculés à partir des statistiques de l'INSEE.



*Château-Chinon. La Gare. Carte postale écrite, date illisible, probablement début du XX^{ème} s. Coll. part.
Côte à côte tradition – l'hippomobile – et modernité – l'automobile.*

Ces nouveautés, ils vont être de plus en plus nombreux à les posséder sous forme de jouets industriels fabriqués en série dans des matériaux nouveaux qui en diminuent le coût, ce qui ne les empêchera pas, tout comme ceux qui n'en n'ont pas, d'en fabriquer de bric et de broc. Ou encore de les imiter en détournant des objets pour en faire, par exemple, en ce qui concerne la brouette, une batteuse...

Quant à François Le Bricolier, il affirme dans un article vantant les mérites de la TSF et paru dans Paris-Centre, le 30 novembre 1930 : « *Ce qu'on s'embêtait à la veillée dans ma jeunesse !* ». Pour la plupart, les enfants prennent connaissance du Poste Radio à l'école, dans les années qui suivent la Première Guerre mondiale²⁰. S'il est entré d'abord en ville dans les foyers aisés, il s'est ensuite très vite répandu partout. Enfin, rares sont les familles qui, dans les années 1950, possèdent un téléphone (surtout instrument de travail), un poste de télévision, des appareils électroménagers, qui sont encore des objets de luxe, mais il en existe en jouets.

La reconnaissance de l'importance du jeu pour l'enfant fait son chemin. La Nièvre n'est pas à l'écart du changement du regard porté sur lui quand il joue, comme en fait foi cet article paru le 19 mai 1937 dans Paris-Centre :

« Je l'ai souvent remarqué, nous ne comprenons rien aux jeux d'enfants et les enfants ne comprennent rien aux jeux que nous voulons leur apprendre. Nous nous efforçons de leur imposer un ordre, une logique qui sont en contradiction avec leur fantaisie et qui bride leur imagination. Il nous arrive même de vouloir parfois rendre un jeu instructif, - c'est la fin de tout ! Le plus drôle, c'est que l'enfant tout seul avec ses petits amis aura, lui, ce goût du jeu instructif. Toutes les petites filles ont joué, jouent et joueront à la classe ! Que de fois, j'ai

²⁰ APN n° 108, tome 2, De la plume à la souris, p. 30, CAMOSINE, 2002.

entendu, et cela pendant des heures entières, mes filles se faire réciter des leçons, se poser des problèmes et se dicter de longs textes. Elles s’amusaient en s’instruisant, le plus sagement du monde. Mais qu’un jour, je me permette, moi, de leur dire « Faites-vous la classe ! » et me vois mal jugée « Toujours des jeux sérieux, Maman, on rentre de l’école, on voudrait trouver quelque chose de plus drôle. Ce qu’elles trouvèrent ce jour-là fut assez inattendu comme jeu drôle. La grande venait d’apprendre le règne de Louis XV. Je pus assister à une magnifique reconstitution... et, ma foi, ce n’était pas maladroite du tout. Un jour, les malheurs de Louis XVI remplaceront les malheurs de Sophie... Curieuse génération qu’il faut laisser pousser sans barrières, mener avec précaution et laisser s’épanouir en hauteur. J’ai l’impression que nous allons voir nos filles devenir des femmes solides à l’esprit cultivé, aptes à toutes sortes de travaux. Nos garçons, bien équilibrés, courageux, feront de bons compagnons, compréhensifs et travailleurs. Mais, laissons les enfants être des enfants. N’entravons pas leurs jeux. Ne les rendons pas sérieux avant l’âge. Nous n’avons que trop tendance, dans les villes où la vie est difficile, à les mêler à nos soucis. Laissez-les jouer, jouer librement, éperdument ! Ecoutez-les jouer car c’est vous, parents, qui pourrez vous instruire. Leurs jeux sont toujours le reflet de leur état d’esprit, de leurs préoccupations. Leurs réflexions vous révéleront le développement de leur intelligence beaucoup mieux, beaucoup plus sûrement que la leçon sue par cœur et pas digérée. Ecoutez jouer vos enfants ». R.C. [auteur non identifié].

Le temps de l’enfance, de ses jeux, s’achève avec le Certificat d’études primaires et la communion solennelle, à 11/12 ans puis, à 14 ans à partir de 1936, la communion restant fixée à 12 ans. Filles et garçons entrent tout de suite dans le monde du travail, armés des savoir-faire nécessaires, transmis par les femmes et les hommes de leur entourage. « *Très peu d’enfants continuaient leurs études, notamment les filles ; il n’était pas encore fréquent, dans l’esprit des familles de leur donner une situation* », remarque Madeleine Tanneau, citée précédemment. A titre d’exemple, Suzanne Millet obtint, en 1923, le concours du Certificat d’études organisé par la revue L’Ecole ; elle aurait pu poursuivre des études, mais elle est entrée comme vendeuse aux Galeries Lafayette, à Paris ²¹. Le constat est le même pour les enfants de l’Assistance publique, comme Jean Genet, placé à Alligny-en-Morvan, brillamment reçu, lui aussi en 1923 ; il devra attendre treize ans révolus pour aller dans un centre d’apprentissage de l’Assistance publique, comme la règle le voulait pour les pupilles ²².

En novembre 1959, la Déclaration des Droits de l’enfant stipule (Principe 7) : « *l’enfant doit avoir toutes les possibilités de se livrer à des jeux et à des activités créatives* ». Mais entre affirmation de principe et réalité, le décalage peut être important. Longtemps encore, des parents, comme la maman du petit Bernard, estiment qu’un jouet, « ça ne sert à rien ». Son achat, même quand il est possible, est donc considéré comme une dépense inutile. Quant au jeu, il reste fréquemment perçu comme du temps perdu, n’étant pas productif. Selon Jean Bugarel, « les mentalités des années 1930 n’avaient guère changé depuis le témoignage de Duhamel sur les années 1900. Le changement réel ne se produira qu’après 1960 » ²³.

²¹ ADN 1 J 611/1.

²² Renault, Jean-Pierre, Une enfance abandonnée, Jean Genet à Alligny-en-Morvan, p. 85-86, La Chambre d’échos, 2000. Jean Genet, écrivain, né en 1910, enfant de l’Assistance publique, a passé les treize premières années de sa vie à Alligny-en-Morvan.

²³ Bugarel, Jean, D’une guerre à l’autre, 1919-1937, Histoire du lycée de Nevers, p. 19 Recherches, études, documents, CNHE (ca 2011).

Les processus qui y conduisent sont jalonnés de repères matériels, dont les jouets ; or, les jouets et les jeux qu'ils permettent ont rarement été pris en compte dans l'histoire et le patrimoine culturel locaux. Les pages qui suivent proposent, modestement, de commencer à combler ce manque.



La ronde, face au photographe, dans la cour de l'école de Tintury, classe de M. Siméon. Musée de l'Education, Nevers. Robert Cloix commente : « bien qu'elle soit de 1930, cette photo aurait certainement été presque la même vers 1900 » ; cette remarque rejoint celle de Jean Bugarel.

CHAPITRE 1



ESPACES ET TEMPS DE JEUX

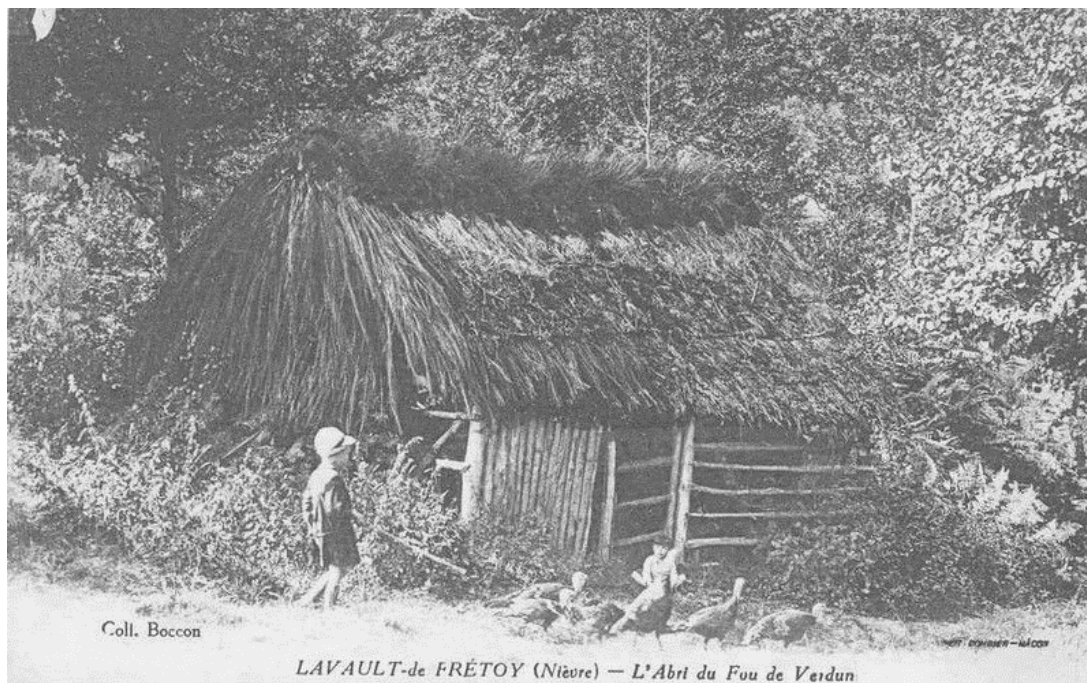
Où joue-t-on ?

A la campagne, c'est-à-dire dans la plus grande partie du Nivernais-Morvan, on joue, dans les cours, dans les chemins, dans les prés, les champs, les bois...

« (...) *Et l'aire de la grange ? ah ! quand tombait la pluie,
Comme je m'y plaisais à lancer la toupie.* »(...)

se souvient Pierre Jouvét ²⁴.

Quand il fait froid, quand il pleut, ce qui rend les cours et autres lieux difficilement praticables, d'autant plus qu'à la boue se mêlent détritiques et déjections animales, les enfants se réfugient dans les remises, les granges, sous les charrettes, et, dans leurs cabanes ... Ils ont toujours adoré les cabanes dont ils sont les architectes particulièrement inspirés ; espaces bien à eux, à l'abri du regard inquisiteur des adultes. Jacqueline C. raconte qu'à Saint-Aubin-les-Forges, les enfants pouvaient disparaître tout un après-midi, sans qu'on s'en inquiète d'ailleurs, remarque-t-elle, pour aller faire provision de fougères ; Roger Jaillot a consacré plusieurs pages détaillées, passionnantes, à la construction, dans les verdiaux de Decize, et dans le plus grand secret, d'une cabane qui devait servir de repli pour les grandes batailles à venir... « *Fait de branchages, de boue, de mottes d'herbe, haut d'un peu plus d'un mètre, ce petit fort aux murs épais avait la forme d'un carré d'environ deux mètres de côté ; nous avons même construit des créneaux pour tirer sur l'ennemi* » ²⁵.



*Lavault-de-Frétoy. L'Abri du Fou de Verdun. Carte postale vierge. Probablement début du XX^{ème} siècle
Coll. part. Une cabane toute prête...*

²⁴ Fables et poésies : Souvenirs d'enfance, p. 75. Nevers, Imprimerie Chassaing, 1928

²⁵ Fils d'ouvrier, il y a cinquante ans, tome 1, p. 59, Delayance, La Charité-sur-Loire, 1986

En ville, les enfants jouent dans la rue ou sur les places, dans les jardins publics et les parcs et, quand il y en a, dans les cours des habitations. Peu disposent d'une chambre personnelle que, d'ailleurs, souvent, ils partagent avec frère(s) et/ou sœur(s). « *On ne jouait pas de la même manière qu'à la campagne où il y avait de la place, au ballon, par exemple* », raconte Mme Richon, aujourd'hui disparue. Dans certains milieux, surtout quand il y a des filles, on reste chez soi ; on joue entre filles. « *Nous nous réunissions, chez l'une ou l'autre, mais jamais en groupe comme dans la cité ouvrière, et jamais au « Patronage » organisé par les prêtres et les gens riches de Château-Chinon. Maman disait ne rien vouloir devoir à ce monde qui n'était pas le sien* », témoigne Odette Ploud.²⁶



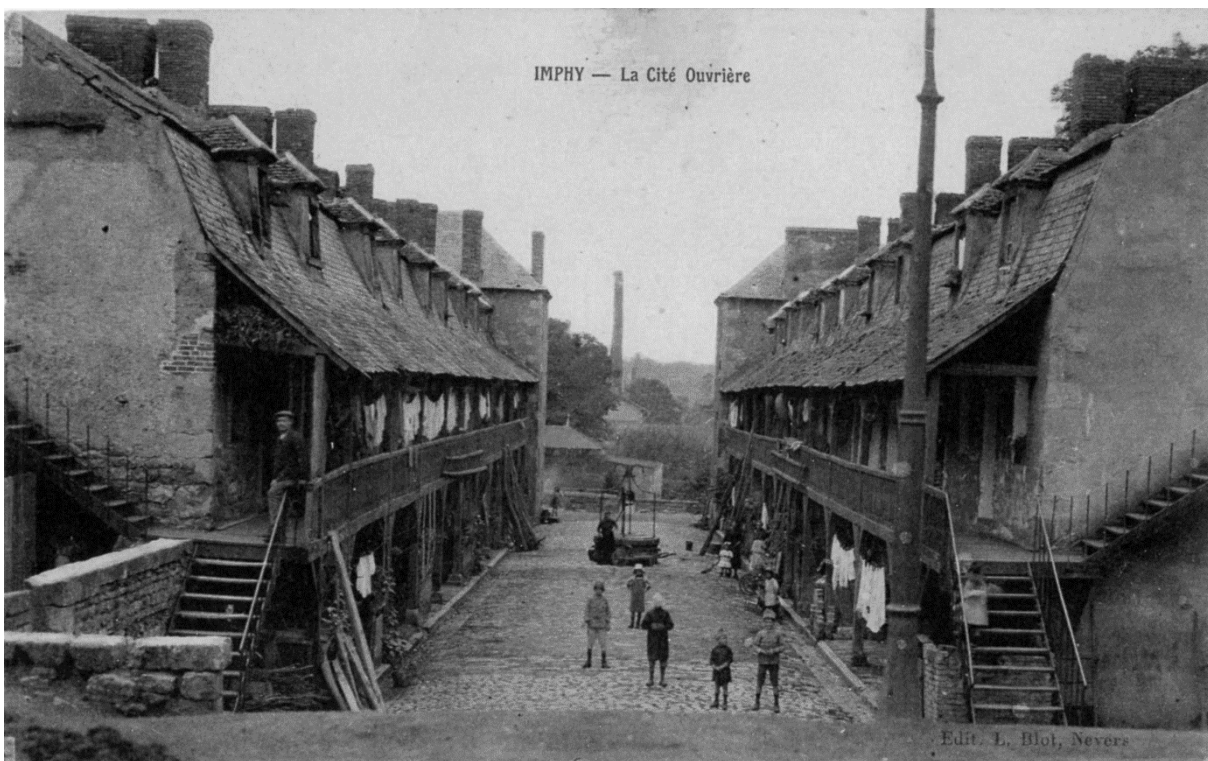
Saint-Saulge. La Promenade. Carte postale écrite, le 7 juillet ? Coll. part.

Les promenades étaient propices aux jeux nécessitant de la place, ballon, cerceau... Le jeu de cerceau fut très pratiqué, partout en France, jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, par les petits ruraux comme par les petits citadins. Il apparaît fréquemment sur les cartes postales de cette époque. Son avantage était d'être très économique et disponible dans les épiceries et les bazars. Il était en bois et, pour le mettre en mouvement, on se servait d'une baguette d'environ 20/25 cm. On pouvait aussi se contenter d'un cercle de tonneau, d'une roue de vélo, d'un pneu, surtout à la campagne.

²⁶ Ploud, Odette, Filles du Morvan, Ma Man et Moi, p. 58, Editions Bourgogne Rhône-Alpes, 1976



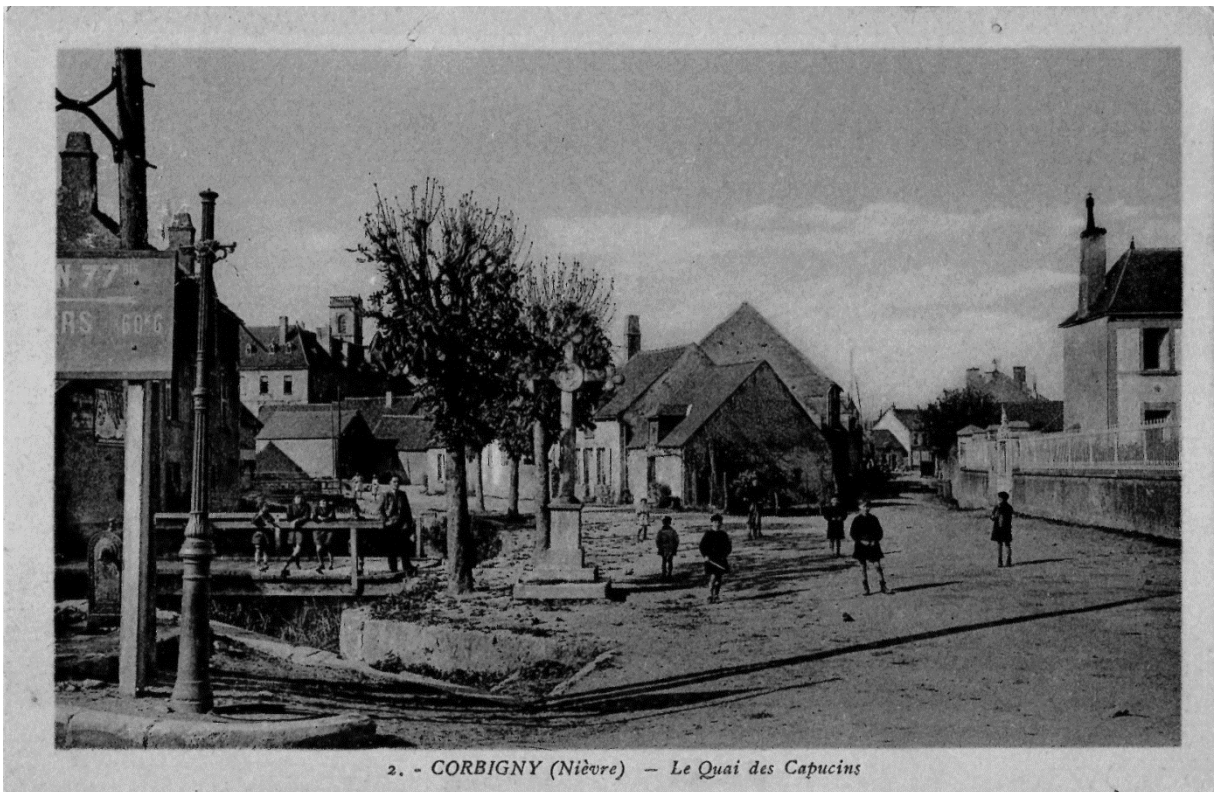
Saint-Amand-en-Puisaye. Sur la Place. Carte postale écrite, n.d., probablement du début du XX^{ème} siècle. Coll. part. Au premier plan, garçons jouant aux billes, à l'arrière-plan, enfant au tambour.



Imphy. La Cité Ouvrière. Carte postale vierge ; probablement du début du XX^{ème} siècle. Coll. part.



*Nevers. Palais Ducal et Place de la République.
Carte postale écrite, postée le 20-10-1907 (Cachet de la Poste) Coll. part.*



*2. - CORBIGNY (Nièvre) — Le Quai des Capucins
Corbigny. Le quai des Capucins. Carte postale écrite, postée le 10-7-1939 (Cachet de la Poste) Coll. part. A quoi jouent-ils ?*



877. --- PRÉMERY. --- La grande rue, Entrée de la Ville.

Prémery. La grande rue. Entrée de la Ville. Carte postale écrite, postée le 7 juillet 1905 (Cachet de la Poste) Coll. part. Au premier plan, qu'est-ce qui peut bien amuser les deux petits garçons ?



SAINT-HONORE-LES BAINS (Nièvre). — Etang et Village du Seu. Cliché MENIN.

Saint-Honoré-les-Bains. Village du Seu. Carte postale écrite n. d. Probablement début du XX^{ème} s. Coll. part. Joueurs de quilles.



Saint-Honoré-les-Bains. Le Parc d'Enfants. Carte postale vierge. Années 1950. Coll. part.

Les ruines, nombreuses dans notre département à l'époque considérée, étaient idéales pour les jeux de guerre. A Montenoison, les plus téméraires attaquaient l'ancien château de Mahaut de Courtenay en escaladant la croisée d'ogives, qui a résisté puisqu'elle est encore en place aujourd'hui. A Decize, dans les ruines de l'usine textile Petel, qui avait brûlé deux fois, se sont affrontés, « *durant des années, les bandes de galopins de la ville et des faubourgs. Jets de pierres et tirs de frondes, d'arcs et de sarbacanes (...)* ». Dans celles du château, les frères Hanoteau et leurs acolytes ont également sévi : « *bravant les interdictions des sœurs (du pensionnat Sainte-Marie) et de nos mères et grands-mères, nous allions, suivis d'une bande de copains, jouer à la guerre, usant de projectiles variés qui allaient de la pomme verte et dure au fragment de pierre convoité par les archéologues* » ; mais, un jour, ils furent surpris en pleine action par la Supérieure du pensionnat et une « *rude répression* » s'ensuivit ²⁷.



Château-Chinon. Ruines du Château. Le Calvaire. Carte postale vierge n.d. Probablement début du XX^{ème} siècle. Coll. part.

Endroit rêvé pour les parties de cache-cache : « Avec la permission de nos parents, nous grimpons la colline du Calvaire, qui surplombe Château-Chinon, bâtie en amphithéâtre. C'était alors de grandes parties de cache-cache que nous faisons, jusque dans les souterrains, vestiges de l'ancien château féodal » (Odette Ploud).

²⁷ APN n° 141, Decize en Loire assise, p. 33,41, CAMOSINE, 2010

Quant aux décharges, qui ne faisaient pas encore l'objet de préoccupations environnementales, elles se présentaient aux yeux des enfants, comme un vrai « bazar » à ciel ouvert. Que de trésors insoupçonnés pour toutes sortes de jeux !

Les espaces de jeux vont progressivement se réduire, en raison des interdictions dont celles liées au développement de la circulation, qui met les enfants en danger partout ; Liliane, à Brinon, en sait quelque chose, ayant assisté, impuissante, à l'émiettement, sous les roues de l'autobus, de sa « *dînette rouge, reçue à un Noël* ».

A l'école, à la campagne et en ville, les jeux se déroulaient, comme aujourd'hui, dans la cour de récréation, dont la superficie et la configuration étaient variables, ou sous le préau, en cas d'intempéries, sous la surveillance des institutrices et instituteurs, comme on les appelait alors (voir Chapitre 3). Les circonstances ont parfois imposé des bouleversements, notamment lors de la Seconde Guerre mondiale, s'agissant des écoles occupées par les Allemands ; ainsi, à Nevers, la cour de l'école de La Barre était si réduite qu'il fallait faire sortir les élèves en deux fois ; les récréations de l'école du Château, dont les classes avaient été transférées au-dessus de l'ancien marché Carnot, se déroulaient dans le parc municipal où des tranchées furent creusées pour servir d'abri en cas de bombardement ²⁸.



La Charité, l'Ecole primaire supérieure de garçons

²⁸ Histoire des écoles de Nevers, Ville de Nevers, 2009

Quand joue-t-on ?

Avant de se rendre à l'école et au retour, ainsi que le jeudi, le dimanche et pendant les vacances, filles et garçons devaient s'acquitter de diverses tâches. A la campagne, au quotidien, accomplir des travaux ménagers, couper l'herbe pour les lapins, couper les orties qui, hachées et mélangées à du son, feront la pâtée pour les oies et les canards, chercher le bois et l'eau, garder les animaux, chèvres, cochons, moutons, oies, vaches... « *A l'âge de sept ans, je commençais déjà d'aller aux champs avec mon frère Louis pour garder les moutons, puis nous conduisions les porcs dans le bois du Bouchot* », écrit Marcel Devoucoux, né en 1902 ²⁹.



En Morvan, retour du bois. Carte postale, date précise illisible, début du XX^{ème} siècle. Coll. part.



Saxi-Bourdon. La Poste. Carte postale écrite, n. d., probablement des années 1920. Coll. part.

La corvée d'eau. On allait chercher l'eau le plus souvent au puits communal, parfois éloigné. Cette corvée fut quotidienne jusqu'à l'arrivée au robinet, qui ne s'est faite que très progressivement, après la Seconde Guerre mondiale, dans les années 1960 dans certaines communes.

²⁹ Le Morvan toujours au cœur, p. 17, chez l'auteur, à Blismes, 1994



A la campagne. Les gardeuses d'oies.

Carte postale adressée de Prémery, le 12 novembre 1915, à Antoine Châtillon, Corps expéditionnaire des Dardanelles, par Marseille. Coll. part.



*Saint Honoré-les-Bains. Petit pâtre morvandau. Carte postale écrite le 10 août 1930. Coll. part.
Jouer de la trompette en gardant les vaches...*



Lormes. La Foire. Carte postale vierge, n. d. Probablement début du XX^{ème} siècle. Coll. part.

La fillette serre contre elle ce qui peut être identifié comme sa poupée, vraisemblablement une catin. Sa présence peut paraître incongrue. Vient-elle de faire, à onze ans, comme la mère d'André D., dix kilomètres pour accompagner son grand-père, marchand de bestiaux. « On partait de nuit et il fallait empêcher la divagation des vaches, leur entrée dans les ouvertures des prés ou même dans les champs clos de haies. Ma mère en avait gardé un souvenir exaspéré (...), une impression pénible de fatigue ». (cahiersduvaldebargis.fr)

A l'école, on joue pendant la récréation qui dure officiellement un quart d'heure, chaque demi-journée. Depuis qu'elle est obligatoire, tous les enfants sont tenus de s'y rendre, mais, à la campagne, les absences sont fréquentes jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, pour cause de travaux agricoles, et, dans le Morvan, la rudesse et la durée de l'hiver n'arrangent rien. Pourtant, le calendrier scolaire avait été établi en tenant compte des récoltes, fenaisons, moissons, vendanges. De 1912 à 1959, les vacances commençaient le 14 juillet, la rentrée était fixée au premier octobre.

La participation des enfants à la fenaison consistait, avec les femmes, à retourner à l'aide de fourches en bois, l'herbe fauchée par les hommes et qu'on a laissé sécher.

Au moment de la moisson, les journées étaient longues, fatigantes : les enfants et les femmes retournaient les javelles, au moins deux ou trois fois. Au moment du battage, ils portaient l'eau et la balle (enveloppes du grain). Suivait le glanage ; on pouvait encore voir, vers 1925, dans tous les champs du Bas Pays, femmes et enfants, confectionner des gerbettes avec les tiges laissées par le râteau, glaner les épis coupés pour les donner aux poules, comme l'a fait Maurice Malmange quand il avait cinq ou six ans ; né à Paris en 1919, il passait ses vacances au Châtelet, commune d'Arleuf, chez sa grand-mère maternelle³⁰. Le glanage était un travail pénible ; « toujours courbé, les reins font vite souffrir » se souvient Jean Emery qui a passé son enfance à Moulins-Engilbert, de 1931 à 1945³¹.

³⁰ Académie du Morvan, Bulletin n° 116, Journal du Centre, 30 septembre 2008, coll. part.

³¹ Ouv. cité, p. 87-88.

A l'époque des vendanges, partout où il y avait des vignes, ils étaient aussi mis à contribution, comme l'indique cet extrait d'un poème d'Achille Millien, figurant sur une carte postale concernant Pouilly-sur-Loire et datant du début du XX^{ème} siècle :

« (...) Allez cueillir, garçons, fillettes
Le raisin qu'attend le pressoir (...) »

Avant 1914, Monsieur de La Brosse qui possédait l'essentiel du vignoble, à Bazoches, recourait aux plus grands des écoliers, qui étaient mis en congé ; ils recevaient, en récompense de leur journée de travail, une petite pièce d'argent remise cérémonieusement ³².

Et, jusqu'à sa disparition en 1923, là où se pratiquait le flottage des bois, les enfants y furent employés. Dès l'âge de sept ans, vers la mi-novembre, avec les vieillards et les femmes, ils participaient aux opérations du « petit flot » ; ne disposant pas de croc, ils jetaient les bûches dans l'eau, à la main. Quant au « grand flot », les gamins ne l'auraient raté pour rien au monde. Pierre Joussier, descendant de flottageur, raconte : « *La classe terminée, la nuée de gamins que nous étions se bouscule à la sortie et galope à perdre haleine vers l'amont de Clamecy voir « le grand flot » qui arrive. Retenues par les aiguilles du pertuis, les bûches s'accumulent formant un immense tapis qui nous semble pouvoir être piétiné et nous permettre de franchir la rivière autrement que par le pont. Quelle tentation ! Néanmoins nous n'osons pas nous risquer à cette dangereuse acrobatie et pourtant !* ³³. Les piles de bois offraient en particulier des occasions de jouer à cache-cache et au gendarme et au voleur.



*En Morvan – Le Châtelet. Le flottage des bois sous l'Étang de l'Yonne.
Carte postale non écrite, début du XX^{ème} siècle ; coll. part.*

³² Pujo, Bernard, Si Bazoches m'était conté, p. 22-23, APN n° 82, CAMOSINE, 1995.

³³ APN n° 79, p 22, CAMOSINE, 1995.

En ville aussi, dans les milieux populaires, il fallait « se rendre utile ».

Les témoignages font apparaître que l'on pouvait, malgré les contraintes, concilier travail et jeu et même prendre l'un pour l'autre. Ainsi, pendant le gardiennage des animaux, les garçons, avec leur précieux couteau, sculptaient, dans les branches, des bâtons à têtes d'animaux ou de personnages. Robert Censier raconte que, tout en gardant les chèvres, il tressait des cordes avec des ficelles pour faire une balançoire et un trapèze volant³⁴. Les récoltes n'empêchaient pas de jouer. Le temps des foins était, semble-t-il, une période plutôt appréciée ; Paul Mallet évoque « *galopades, culbutes, prises de corps, semblants de lutte accompagnés de défis* »³⁵.

Les activités ludiques étaient multiples, sans cesse renouvelées, adaptées au milieu et aux circonstances. On joue à travailler, à faire « le grand » ou la « grande », ce qui, nous le savons tous, est consubstantiel à l'enfant ; remarquons que « *Jouer à travailler* » est le titre du troisième chapitre de *Bridinette*, dont l'histoire se déroule dans la Nièvre, mais, attention, il s'agit d'un roman scolaire qui idéalise la vie rurale³⁶.

³⁴ *Enfant de la Loire*, p. 92, Cosne-sur-Loire, autoédition, 1998.

³⁵ JDC, 8 avril 1960, MJJN.

³⁶ Vildrac, Charles, *Bridinette*, Hachette, 1935.

CHAPITRE 2

AVANT L'ENTRÉE A L'ÉCOLE

De la naissance à l'entrée à l'école, l'enfant grandit en vase clos, au sein de sa famille. Il ne dispose que de très peu de jouets, en général confectionnés par ses proches qui lui apprendront à en fabriquer, surtout à la campagne. Mais, il y aura de plus en plus de jouets industriels après la Première Guerre mondiale, d'abord dans les familles urbaines aisées ou moyennement aisées. Quant aux jeux, la petite fille ou le petit garçon les découvre grâce aux plus grands.

Les jeux des plus petits ne sont pas spécifiques du Nivernais-Morvan ; ils font partie des jeux traditionnels que l'on retrouve partout et qui, pour certains, perdurent ; les variantes tiennent aux termes employés, aux influences, aux lieux... Ont survécu, entre autres, pour la période qui nous intéresse, dans différentes versions : *Bateau sur l'eau*, *Fais dodo*, *La petite bête qui monte*, les *Marionnettes*, *Je te tiens par la barbichette*, *A dada sur mon bidet*, *A cheval gendarme*. Selon Joseph Bruley, on disait dans le Morvan ³⁷ :

*A cheval gendarme
Partons pour Dijon
Allons en campagne
Les dragons y sont*

Joséphine Dareau a rapporté sa version de l'une des nombreuses comptines qui accompagnaient le transport à califourchon sur le dos ³⁸ :

*Hue môn âne p'aïler
ai lai fâne
Hue mai jument p'aïler
ai l'argent
Hue mon bourriquet p'aïler
au troquet
Prout prout prout cadet*

Jean Drouillet³⁹ a décrit des jeux de main : les p'tits moulins, l'abatteur de châgne (abatteur de chênes), le ramouna ; ce dernier était le plus simple ; il consistait à fermer une main pour faire une cheminée dans laquelle on faisait glisser le pouce de l'autre main en disant :

*Tu l'vois
Tu l'vois pus
Tu l'vois
Tu l'vois pus ...*

Lorsque l'enfant parlait, les virelangues étaient aussi des occasions d'amusements, comme celui-ci :

³⁷ Le Morvan, cœur de la France, tome 2, p. 16, Editions La Morvandelle, 1966.

³⁸ Mollerin sôs Droune, un hameau du Morvan – Lai Pouèlée, Château-Chinon, 1987. p. 159.

³⁹ FNM, tome 3, p. 106.

*Sous l'cul du pont
La cane y pond
La cane y coue*

A répéter de plus en plus vite, sans fourcher la langue : c'est ce que Génie faisait faire au petit Jean Genet, lorsqu'ils passaient, en allant au lavoir, « *devant le vieux pont, à la vue des canes et des canards se reposant sur le petit talus entre les deux arches* »⁴⁰

Il y a également toujours eu les jeux de découverte du corps. En ce qui concerne le visage, on nomme en les touchant, le menton, la bouche, les joues, puis le front que l'on frappe doucement du dos de l'index recourbé ; Mme Millot, née à Balleray, prononçait cette formulette rapportée par Paul Delarue⁴¹ :

*Menton d' buis
Bouche d'argent,
P'tite joue
Gross' joue
P'tit oeillot, Gros oeillot,
Coq maillot*

Joséphine Dareau a transmis cette variante, moins connue :

*Menton d'or
Bouche d'argent
Nez d' Cancan
Zô routre
P'tchiot oeillot
Gros Oeillot
Toc toc toc maillot*

Pour désigner les différentes parties du corps, Paul Delarue a recueilli auprès de Mme Franc, née Beaulieu, à Nevers, cette formulette qu'elle tenait d'un vieux domestique de ses parents :

*Le jardin des p'tites bêtes,
Le trottoir,
Les lumières,
Les gouttières,
Le grand four,
Les baguettes,
Le tambour,
Zim' la boum ! boumboum ! boumboum !
Et zim' la boum !*

Elle est récitée en désignant successivement les cheveux (les p'tites bêtes sont les poux), le front, les yeux, le nez, la bouche, les mains et le ventre qu'on fait frapper doucement par

⁴⁰ Renault, Jean-Pierre, ouv. cité, p. 30.

⁴¹ Recueil de chants populaires du Nivernais (14- 4è et 5è séries), p. 64 ; Section nivernaise de la Ligue de l'Enseignement. Paris, Nevers, Fortin, 1934.

l'enfant avec ses deux mains, comme des baguettes sur un tambour ; elle figure d'ailleurs, sous le titre Tambour, dans Jeux de nourrices, où « des p'tites bêtes » a été supprimé⁴².

Pour désigner les doigts, Paul Delarue cite cette formulette qu'il tient de M. Seguin, né à Houdan :

*Pouçot !
Lèch' pot
Malaqui
Mèn' les p'tits,
P'tit riquiqui
Qui mange la bouillie.*

A Corbigny on disait, selon Achille Millien, cité par Jean Drouillet :

*Le père qui va au bois,
La mère qui coupe la soupe,
La servante qui la trempe,
Le domestique qui la mange
Et le petit coin-coin
Qui n'a rien.*

En ce qui concerne les pieds, en frappant légèrement la plante, on disait, par exemple, à Murlin (document Achille Millien, cité par Jean Drouillet) :

*Maréchal, Maréchal
Ferre ton cheval,
Maréchal, maréchal
Plante les clous.*

Comme pour les autres formulettes, il existait de nombreuses variantes.



*Extrait de Mme Hélier-Malaurie, Les enfants et les bêtes,
Premier livre de lecture courante, deuxième édition,
Albin Michel, 1936*

⁴² Album du Père Castor, Flammarion, 1953. Non paginé



Guerlotière, début du XX^{ème} siècle. Coll. part. En principe, les cailloux qu'il renferme sont au nombre de sept. Selon une légende du XVII^{ème} siècle, ils symbolisent les sept péchés capitaux. Le hochet devait en préserver l'enfant.

Environ 18 cm, plus grand largeur 7 cm

Hochet avec anneau de dentition, cadeau de baptême, vers 1950. Coll. part. Photo Claude Ballaud. Ce hochet provient de la bijouterie « A la Rose d'or », Nevers



Le poussah, c'est-à-dire un culbuto, était très répandu dans les années 1910, si l'on en croit un article de Paris-Centre du 5 janvier 1910, qui le décrit ainsi : « une petite bouteille qui se tient toujours debout et ne se renverse que quand elle en reçoit l'ordre ». Il ne cessera d'être produit, prenant diverses formes, personnages et animaux.

Les animaux occupent une place particulière dans les jouets et les jeux, ce qui n'a rien d'étonnant dans ce monde encore rural et compte tenu de leur proximité avec les enfants.

Le premier joujou est un hochet, fabriqué ou acheté. A la campagne et tant qu'il y aura des naissances et que se transmettra le savoir-faire, seront réalisés des *guerlotières*, hochets tressés en lamelles de quieudre (coudrier), à l'intérieur desquels on renfermait des petits cailloux ; ils pouvaient aussi être réalisés avec des roseaux ; l'ouvrage de Joséphine Dareau explique en photos la fabrication de ces hochets ⁴³, qu'on retrouve d'ailleurs dans le monde entier sous des formes variées. Dans les années 1910-1920, certains ont possédé un hochet en métal lithographié. Au cours de l'Entre-deux-guerres, s'est diffusé le hochet en celluloïd, plus léger, aux couleurs variées, aux formes multiples, plus ou moins sophistiquées. Des hochets plus luxueux concernaient les bébés des familles aisées et pouvaient être offerts à l'occasion d'un baptême.

⁴³ Ouv. cité, p. 155-156



*Claude Ballaud sur son cheval à roulettes, sous la surveillance de Jacqueline. Automne 1941.
Photo amateur, coll. p.*



*Famille non identifiée, Fourchambault, 1908.
Carte-photo, sans nom d'auteur
Les enfants posent avec leurs jouets animaux sur roulettes, en vogue à l'époque. coll. p.*



Exemple de petit jouet mécanique automate (Schuco), tôle recouverte de feutrine, environ 11, 5 cm, vers 1950 ; coll. part.

On en taillait en bois. On pouvait en confectionner en étoffe, en toile cirée, en moleskine, avec parfois un patron proposé par un magazine (Voir Chapitre 4). Les chevaux sur roulettes ou à bascule ont été très en vogue dans les années 1950. A cette époque, dans la Nièvre comme ailleurs, il est également possible de combler un(e) enfant avec des petits animaux mécaniques, mais aussi en caoutchouc, ces derniers pour les plus petits ; ceux qui font « *pouet !* » quand on les presse et appelés « couineurs » sont la

vraie nouveauté et ont beaucoup de succès.

Quant au « nounours », nouveau jouet apparu en 1903, il est présenté dans les catalogues d'étrennes en 1907 ; il se diffuse, partout en France, dans les années 1920/1930. Il fait partie de ces jouets qui accompagneront longtemps une personne et qui pouvait indifféremment être choyé par les filles et les garçons, contrairement à la poupée. Le petit Michel, né en 1935, a gardé le sien toute sa vie. Il en parlait avec d'autant plus d'émotion qu'il était porteur d'un souvenir douloureux, le massacre de Dun-les-Places, en juin 1944 ⁴⁴.



L'ours de Michel Luzy, né en 1946, avant et après les bons soins d'Elisabeth Condamine, à Treigny (Yonne) ; photo MF Luzy, coll. p.



Michel Charpiot faisant prudemment découvrir la neige à son « nounours », 1939. Photo amateur. Coll. p.

A partir des années 1950, les ours sont de plus en plus expressifs, de plus en plus doux et légers, de toutes sortes de tailles et de couleurs. Beaucoup ont été opérés de l'appendicite (à l'époque fréquente chez l'enfant) ! ...

Le « nounours » sera parfois victime de la stupidité de certains adultes ; ainsi, dans les années 1950, le frère de la petite Ginette en possédait un qui lui avait été donné par un cousin ; « *c'était son nané ; il l'a gardé jusqu'au moins 12 ans, sans jambes ; le voisin d'en face l'école, pour se moquer de lui, a coupé la tête du nané avec une hache ; mon frère a eu beaucoup de mal à s'en remettre* ».

⁴⁴ Témoignage figurant aussi dans Vigreux, Marcel, La mémoire de Dun-les-Places, 1944-1989, p. 37-38, Editions S.I.N., Phobos, 1990



*Portrait de Marianne,
par Jean Montchougny.
Photo Nicole Demet. Coll. p*



*La mère et l'enfant par Alix Marquet, 1931.
Photo Claude Demet. Coll. p.
Statue érigée le 5 mai 1979,
Square Alix Marquet à Nevers*

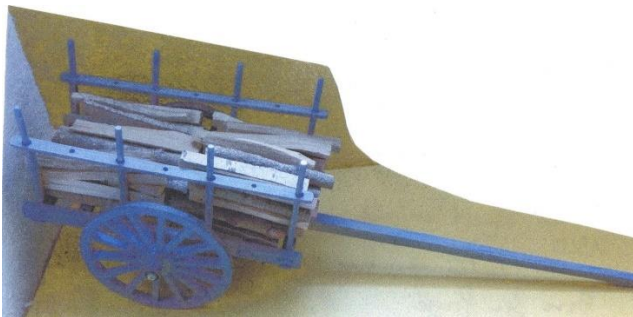
Les jouets à traîner ou à pousser sont nombreux, élaborés sur place, à la campagne, ou achetés, surtout en ville. Jean Drouillet évoque la réalisation, « des petits chars à traîner avec trois baguettes de coudrier », des petits chariots à roue avec avant-train mobile.



Attelage tout en bois ; réalisation familiale, début du XX^{ème} siècle. Musée de La Celle-sur-Loire. Photo amateur, coll. part.



Attelage composé d'un cheval en bois peint sur roulettes, tirant une charrette en tôle lithographiée, vers 1930. Photo amateur, coll. part.



Tombereau, jouet, 1940-1950 ; Saint-Martin-du-Puy ; bois, fer forgé, peinture bleu charron, une benne basculante et deux roues cerclées, La Maison des hommes et des paysages, Ecomusée du Morvan, n° 2006.0532 ; Saint-Brisson. Photo Claude Demet



Qu'on ne se trompe pas... Malgré les apparences, il s'agit d'un éléphant. Eléphant à traîner en bois peint, réalisé par son papa pour le petit Michel, vers 1940. Photo amateur, coll. p.

Entre les deux guerres, se répandent les cubes à images, les jeux de construction en bois, d'abord en ville. Dans les années 1930, apparaissent les puzzles en carton qui concurrencent les puzzles en bois, mais ils ne se populariseront qu'après la guerre.



*Jeu de cubes de la donation Renée Boiret, AS 16666 MJJN.
Renée Boiret (1924-2004) était la fille d'André Alexandre Boiret (1887-1970), tailleur à Nevers.*





Jeu d'encastrement en bois, Musée de l'Education, Nevers.



Jeu de construction, années 1950, coll. p.

Vers deux ou trois ans, la petite-fille joue avec sa catin, poupée de chiffon, qui ne craint pas d'être malmenée, confectionnée par une femme de son entourage.



*En Morvan – Chaumière morvandelle ; carte postale non écrite ; début du XX^{ème} siècle ; coll. part.
Un des derniers tisserands prépare son fil, issu du chanvre cultivé sur place, avec un dévidoir ; il travaille à façon ; sa femme prépare des petits fagots de bois qu'elle ira vendre dans une ville ou un bourg voisin ; la plus grande des deux fillettes pose avec un livre (scolaire ?) ou un illustré ; la plus petite tient sa catin, dont on peut penser qu'elle a été réalisée par sa maman avec la toile de chanvre.*

Un touchant poème de Louis Sommier, instituteur près de Saint-Honoré-les-Bains, témoigne, en patois, de la réponse affectueuse d'une grand-mère aux sollicitations de sa petite fille :

*« Tout' fraîche, tout' rose, pétant la vie
Babillant coum' l'eau clair' d'un riau,
Plus raveillée qu'un acouriau,
V'là ma p'tit' fille, ma p'tit' Lilie (...)
Pour l'endourmir, j' la grôle un peu ;
Dans l' pli d' ma biau, al' four' sa tête
Et l' chat à mes pieds fait la fête
Hureux coum' elle et caresseux.
Mais si des foués – sapré bout de monde –
D' pas farmer l'œil l'envie la prend
E j' vous garantis qu'on l'entend !
Al' tourne ! Al' vire ! Al' dans' la ronde
Faut que j' rhabillaude sa catin
Vou ben, dans la crus' d'enn' nouësette,
Qué j' li fasse un plat, enn' assiette
Pour sa poupée qu' pourt' du satin »⁴⁵*

⁴⁵ Extrait du poème Bonheur de vieux, cité dans Bruley Joseph, Le Morvan, cœur de la France, tome 1, p. 404/405, Editions La Morvandelle, 1966

L'enfant commence les rondes chantées, comme celles-ci, recueillies par Jean Drouillet ⁴⁶:

*Tinti tintaille
C'est le roi des papillons.
Quand on lui fait la barbe
On lui coupe le menton
Pi, Pi, les papillons
(Amognes)*

*Allons en vendange
Pour gagner cinq sous,
Coucher dans la grange
Ramasser des poux (Varzy)*

Puis, elle jouera à des « petits jeux accompagnés de chants et de formules » comme *Scions du bois*, ou encore *La Marguerite*, *Les bateaux du roi*, que Paul Delarue a décrit très précisément ⁴⁷. Il indique que *L'aiguille enfilée* était plutôt un jeu de garçons.

Les enfants apprennent aussi à élaborer leurs propres jouets.

Avant d'entrer à l'école, qui va accentuer, avec l'Eglise, la séparation filles/garçons, tout ce petit monde est prêt pour la récréation ; il connaît quelques comptines et formulettes, il sait jouer au passe-talon (marelle), à la cachette (cache-cache), au chicou (jeu de chat), à la fiarde (toupie), aux chiques (billes), à la balle, au ballon, au cerceau, et tant d'autres jeux que nous retrouvons dans les chapitres suivants.



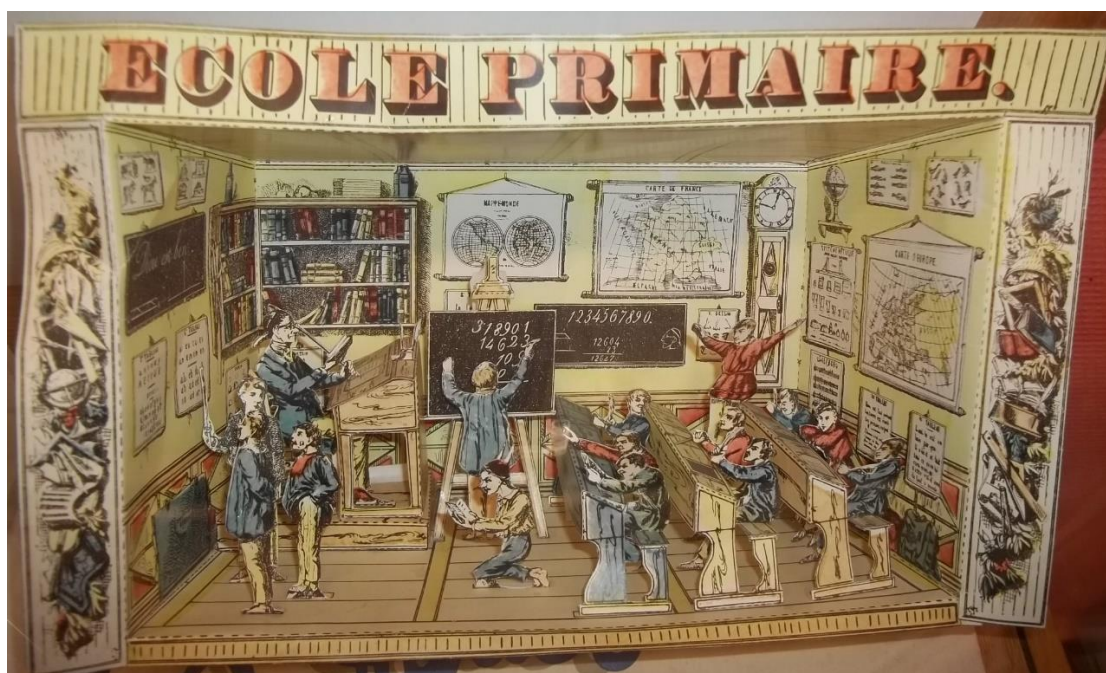
*Ecole. Dessin d'élève du cours moyen de l'école primaire de La Charité-sur-Loire.
Date indéterminée, années 1950 ? Coll. part.*

⁴⁶ Ouv. cité, p. 107. Au départ, la ronde est une danse ; elle devient un jeu si elle s'accompagne d'une posture à prendre, du choix d'un(e) partenaire etc.

⁴⁷ Ouv. cité, p. 16-19 ; Jean Drouillet a repris *L'aiguille enfilée*, FNM, tome 3, p. 108

CHAPITRE 3

PENDANT LA SCOLARITÉ



Ecole Primaire, construction de papier 3D - Musée Nivernais de l'Education, Nevers.

L'entrée à l'école se faisait à 5/6 ans, l'âge dit de raison, pour y rester jusqu'au Certificat d'études primaires, auquel les enfants pouvaient se présenter dès l'âge de 11 ans : être premier ou première du canton, la récompense suprême, pour l'élève comme pour la maîtresse ou le maître ! Qui pouvait se doubler d'un somptueux cadeau, une montre Lip, pour le jeune Michel, une bicyclette pour d'autres...

A la campagne, pour s'y rendre, il fallait parfois marcher plusieurs kilomètres, cinq, six, sur des chemins en mauvais état, traverser des bois ; l'hiver, il fallait affronter le froid, la neige, l'obscurité ; même en ville, les distances pouvaient être longues, ce dont témoigne Madeleine Tanneau pour l'école de Loire : « *certains enfants viennent de loin, à pied bien sûr, de la Jonction, de la route de Lyon...* »⁴⁸. Quand il y en avait une, il en est, surtout les filles, qui fréquentaient l'école privée, dite aussi libre.

Les provocations et même les affrontements entre écoliers étaient fréquents ; on se battait à coups de cailloux, au corps à corps, entre galopins de hameaux et villages voisins, entre bandes de quartiers en ville. Quand il y avait des enfants de l'Assistance publique, les autochtones leur faisaient parfois sentir qu'ils n'étaient pas comme eux.

Passée l'entrée, c'est un autre monde, avec ses deux espaces bien caractérisés : la salle de classe, et la cour de récréation. En principe, dans la première, sauf pour des raisons pédagogiques, on ne joue pas ; d'ailleurs, ce sont des « jeux imposés ». Se détendre, se défouler, jouer, c'est la fonction de la cour de récréation.

⁴⁸ CNHE n° 20, AMNE 2007, article cité.

UN VILLAGE DE FRANCE EN NIVERNAIS

L'ÉCOLE

La semaine dernière "Fripounet" vous a présenté l'Hôtel de Ville de Brinon-sur-Beuvron. Voici aujourd'hui l'école.

Matériel nécessaire : Ciseaux, colle cellulosique, une feuille de papier à dessin fort aux dimensions de la page du journal, coupe-papier ou lime à ongles, une base de bristol de 15 cm sur 7 cm.

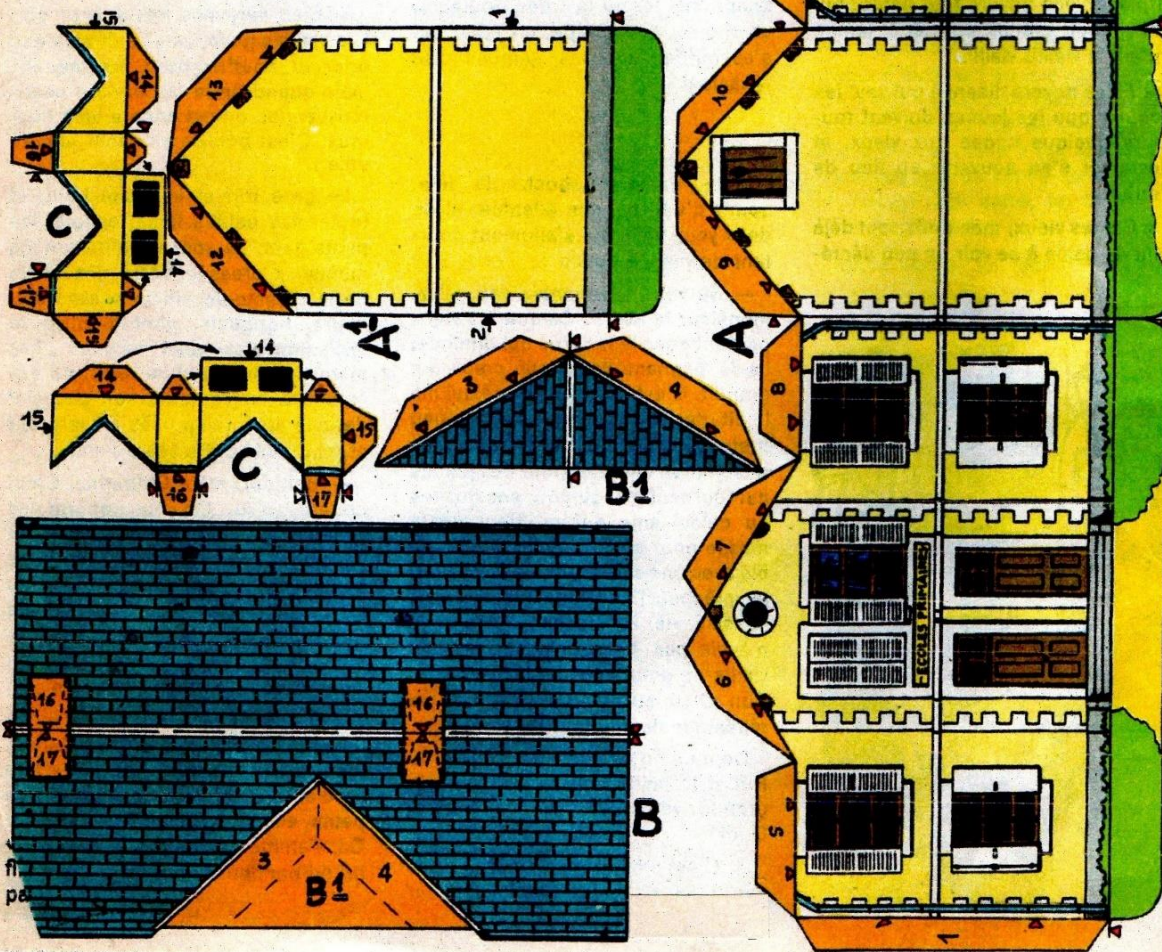
Indications : Coller soigneusement la page du journal sur le papier à dessin. La placer sous un gros livre et la laisser sécher. Bien comprendre le montage avant de commencer.

L'école comprend : Les murs (A et A1), les toits (B et B1), les deux cheminées (C). Pour faciliter le pliage, passer légèrement la pointe d'une lime à ongles le long des lignes de pliage marquées par des triangles rouges, en suivant une règle. Les parties à coller sont jaunes et numérotées.

Montage : Pour les 4 murs relever la partie basse formant le socle. Coller le mur pignon (A1) sur les onglets 1 et 2 aux extrémités du mur (A) formant les trois autres côtés. Le toit (B) plié en deux par son milieu sera collé sur les onglets 5, 8, 9, 10, 11, 12, 13 du haut des murs. Le pignon de façade viendra se placer dans l'encoche ménagée devant B1. Les onglets 5 à 13 devront être assez redressés lorsqu'on y appliquera le toit pour qu'il y adhère bien par simple pression. Coller ensuite le toit du pignon de façade (B1) qui viendra d'une part se fixer sur les onglets 6 et 7, et d'autre part se collera au toit (B) par les onglets 3 et 4. Veiller à ce que les toits dépassent de tous côtés.

Monter ensuite les deux cheminées (C) qui sont semblables en collant d'abord les onglets 15 qui forment les 4 côtés, puis ceux fixant le dessus. Après séchage les coller sur les emplacements réservés de la ligne de faite par les onglets 16 et 17.

Enfin, à l'aide des onglets de base coller la maison sur le bristol de 15 cm sur 7 cm.



Un village de France en Nivernais, Brinon-sur-Beuvron : l'école.

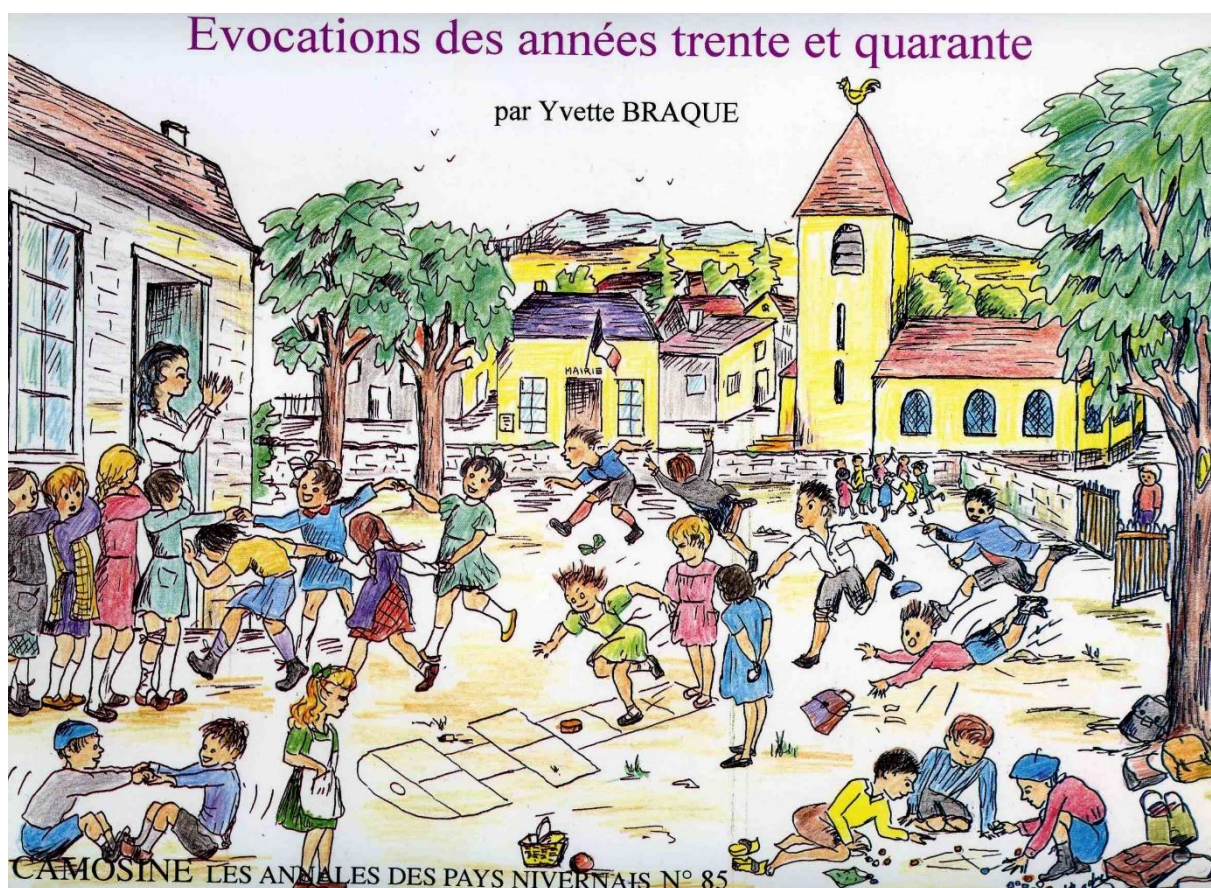
Extrait de Fripounet et Marisette du jeudi 22 avril 1965. Coll. part.

Les illustrés proposaient divers découpages. Fripounet et Marisette a proposé le découpage des principaux bâtiments de Brinon-sur-Beuvron. Dans ce village vécut de 1943 à 1946, Paul Faucher (né à Pougues-les-Eaux), le fondateur des Albums du Père Castor, dont l'Album « Je découpe » parut en 1933.

Quels jeux pendant la « récré » ?

La récréation était toujours impatientement attendue : explosion des énergies contenues sous la houlette de la maîtresse ou du maître qu'on craignait et qu'il valait mieux ne pas contester... On jouait en groupes de 2, 3 ou plus, avec ou sans « matériel ». On retrouve les mêmes jeux un peu partout, avec des modes et des variantes parfois liées à la configuration de la cour : superficie, forme, clôturée d'un mur ou d'une haie, avec ou sans arbre etc. Ainsi, il y a des cours d'école où on ne peut pas jouer à cache-cache ou aux quatre coins ; par contre, à Brinon-sur-Beuvron, « *il était très facile de jouer aux quatre coins, puisqu'il y avait quatre beaux tilleuls* », se souvient Madame Liliane Jarret. Même quand la cour est commune aux filles et aux garçons et quand le moment de la récréation est le même pour tous, filles et garçons s'adonnent à des jeux séparés, en des endroits différents, ce que montre le dessin d'Yvette Braque.

La mixité (qui ne sera obligatoire qu'à partir de 1975) est réalisée par obligation dans certaines situations, comme l'hiver rigoureux dans le Morvan, qui obligeait beaucoup des élèves des écarts éloignés à rester chez eux ; filles et garçons étaient alors regroupés en un même lieu, comme à Brassy où, selon René Collinot ⁴⁹, les garçons se retrouvaient dans la cour des filles.



La récréation, dessin d'Yvette Braque pour le n° 85 des APN, CAMOSINE, 1996. Evocation des années trente et quarante. L'artiste a représenté une cour de récréation très animée où se côtoient filles et garçons, chaque groupe jouant aux jeux qui lui sont propres et qui sont aisément reconnaissables.

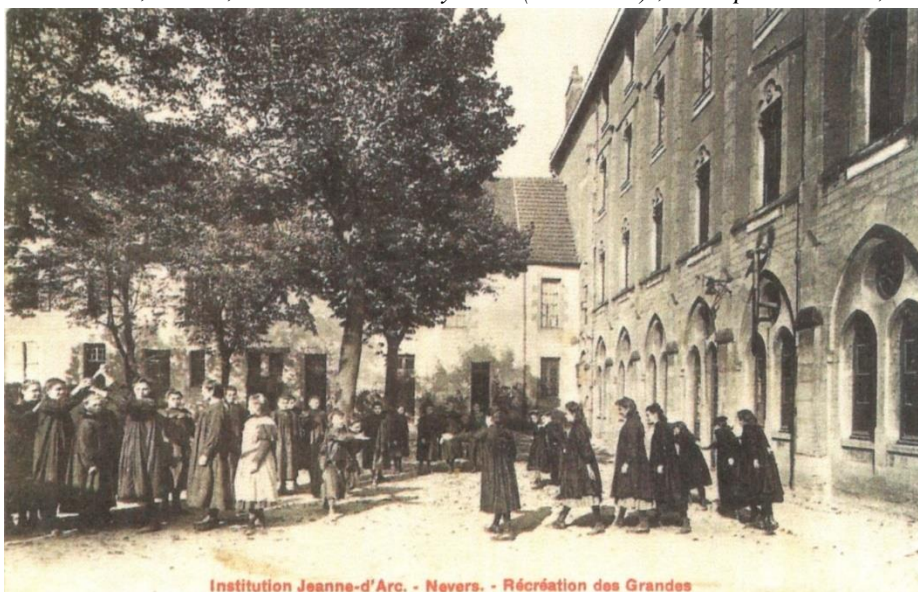
⁴⁹ Entre Mhère et Brassy, p. 49, Témoignages, Le Témoin gaulois, 2014



*Institution Jeanne d'Arc, Nevers, Récréation des Petites ; carte postale écrite le 10 janvier 1932. Coll. part.
Elles jouent à la ronde, au cerceau, à la corde à sauter...*



Institution Jeanne d'Arc, Nevers, Récréation des Moyennes (2^e Section) ; carte postale écrite, n.d. Coll. part.



*Institution Jeanne d'Arc, Nevers, Récréation des Grandes ; carte postale écrite, n. d. Coll. part.
A gauche, « passez pon... »*

La récréation des filles.



*Tannay (Nièvre) - Ecole des Filles
Carte postale écrite, postée le 27 janvier 1934.
(Cachet de la Poste). Coll. part.*

Rondes...

« Les récréations, pas bien longues, si ce n'est à la fin de l'année, nous permettaient cependant de nous défouler. Qu'y faisons-nous ? Il y a, je crois, des traditions dans la cour de chaque école. A l'école de Loire, on fait encore la ronde dans les petites classes en chantant « si tu veux faire mon bonheur... », on joue au loup, à la marelle, on exécute une sorte de danse ponctuée par la ritournelle « qu'est-ce qui passe ici si tard ? ... » On joue aussi à la chandelle ou au mouchoir ; la belle saison amène des jeux plus calmes : noms de métiers, devinettes, et tout à la fin de l'année, autorisation nous est donnée exceptionnellement de nous asseoir par terre, sur le bord du trottoir, pour jouer aux osselets. Bel exercice de dextérité, faisant place parfois aux jeux ne nécessitant qu'un simple morceau de ficelle ou de laine pour réaliser « le bol sur l'assiette, le parachute, la barrière simple et la barrière compliquée, la Tour Eiffel... » raconte Madeleine Tanneau qui a cinq ans et dix mois à la rentrée du premier octobre 1937. Mais aussi la scie, décrite par Paul Mallet⁵⁰ qui s'interroge : « est-il, encore aujourd'hui quelqu'un qui s'amuse à cela ? ».

Nous avons le privilège de bénéficier des souvenirs de Madame Sylviane Jurquet, d'autant plus précieux qu'ils sont précis et viennent enrichir la connaissance des jeux de récréation des filles en Nivernais, dans les années 1940-1950 ; Madame Jurquet fréquentait l'école de Saint-Jean-aux-Amognes.

⁵⁰ JDC, 5 mai 1959, MJJN

C'est la récré.

Sous le regard vigilant de la maîtresse, deux par deux, nous tenant la main, nous descendions sagement l'escalier menant à la cour. Mais à peine avions-nous franchi la dernière marche que telle une volée de moineaux, nous nous répandions dans la cour en poussant des cris aigus. Aussitôt les jeux s'organisaient. Garçons et filles jouaient rarement ensemble, sauf si le maître nous réunissait pour des jeux plus longs auxquels chacun participait selon son habileté ou la vitesse de ses jambes, comme la chandelle, appelée aussi le mouchoir ou bien le béret.

Les plus petites filles – on entrait à l'école à l'âge de cinq ans – se regroupaient loin des grands garçons lancés dans des courses violentes, sabotant à qui mieux mieux les cailloux de la cour. Réfugiées, en été, à l'ombre du gros noyer, ou dans un coin du préau, en cas de mauvais temps, nous jouions tranquillement.

A deux, assises ou debout, face à face, nos bras se croisant pour saisir les mains de notre vis-à-vis, nous tirions alternativement sur nos bras en chantant

*Scions, scions, scions du bois
Pour la mère, pour la mère
Scions, scions, scions du bois
Pour la mère Nicolas
Qu'a cassé ses sabots
En mille morceaux
Voilà les morceaux.*

Nous nous lâchions alors les mains et, levant les bras, nous tournions les poignets comme pour montrer les morceaux de sabots.

A greli-grelot, il fallait deviner le nombre de billes ou de petits cailloux enfermés, comme dans une cage, entre les mains de l'une d'entre nous et qui secouait énergiquement son trésor en psalmodiant plutôt qu'en chantant :

*Greli-grelot
Combien qu'j'ai de sous
Dans mon sabot ?*

Chacune donnait un chiffre et celle qui trouvait la bonne réponse menait, à son tour, le jeu.

Et qui n'a pas joué, tenant le menton de sa partenaire, en chantant

*Je te tiens, tu me tiens
Par la barbichette
La première de nous deux
Qui rira aura une tapette.*

Nous nous regardions droit dans les yeux, d'un air menaçant, mais le défi ne durait pas longtemps. L'une des deux s'esclaffait et recevait alors une petite tape sur la joue. Le pignon de l'école donnait sur la cour et son grand mur nu était l'endroit idéal pour des parties de balles. Il fallait, là aussi, respecter un rituel immuable, en joignant le geste à la parole à chaque lancer.

Partie simple

Sans bouger

Sans rire

Sans parler,

D'un pied, de l'autre,

D'un bras, de l'autre,

Petite tapette,

- on frappait une fois dans ses mains devant soi –

Grande tapette

- on frappait dans ses mains devant et derrière –

Tourbillon,

- en tournant une fois sur soi pendant que la balle allait frapper le mur et revenait –

Grand tourbillon

- en tournant deux fois.

Celle qui échappait la balle laissait la place à une autre joueuse. Si on arrivait à la fin de la litanie, on commençait une autre partie entièrement sans rire, puis une autre sans parler, etc. Je n'ai pas le souvenir d'une partie en « grand tourbillon ».

Jouer à cache-cache n'était pas facile car, dans cette grande cour presque nue, les cachettes manquaient. Nous connaissions cependant les formules pour désigner celle qui « boucherait », appuyée au mur ou au tronc du noyer, les yeux cachés par son avant-bras, en comptant jusqu'à cinquante ou plus, sans « luner » (regarder), avant de s'élançer à la recherche des autres.

Ces mêmes formules servaient aussi à savoir qui serait « le chat » ou le « loup ». Les joueuses, disposées en rond, l'une d'elles les montrait l'une après l'autre à chaque syllabe qu'elle prononçait, sauf à la première « Pouf » qui indiquait seulement que le jeu commençait.

Es-tu déjà montée sur une échelle ?

Celle qui était touchée répondait « oui »

De quelle couleur était-elle ?

La joueuse désignée répondait par une couleur, par exemple « bleu »

As-tu du bleu sur toi ?

Si tu en as montre le moi.

Si la nouvelle joueuse questionnée ne portait pas de bleu, elle sortait du cercle et on reprenait la formule jusqu'à ce qu'il ne reste plus celle qui devenait le chat ou le loup.

On utilisait également une autre formule :

Pique et pique et collégram,

Bourré, bourré, ratatam

Am, stram, gram.

Celle sur laquelle tombait la dernière syllabe "gram" sortait et on recommençait. Le chat étant ainsi désigné, la partie s'engageait. Les joueuses s'éparpillaient, le chat les poursuivait, s'il en touchait une, dans le dos, en criant « chat ! », celle-ci devenait chat à son tour et s'élançait pour attraper une proie. La rapidité du jeu était parfois telle qu'on ne savait plus très bien qui était le chat et on se faisait prendre facilement.

A chat perché, on pouvait éviter d'être pris à condition de se percher sur une pierre, un banc (si le maître ne nous voyait pas) ou sur les racines du noyer qui portait les marques des sabots, cloutés ou non.

Le jeu du loup était différent : main dans la main, les joueuses formaient une ligne face au loup censé être dans sa maison, et chantaient en avançant et reculant.

*Prom'nons-nous dans les bois
Pendant que le loup n'y est pas
Si le loup y était
Il nous mangerait,
Loup y es-tu ?
- le loup répond « oui ».
Entends-tu.
- le loup répond « oui ».
Que fais-tu ?
J'enlève mon bonnet de nuit !*

Le couplet reprenait et, à chaque fois, l'habillage du loup se précisait : je mets ma chemise, ma culotte, ma veste...

Quand on en était à « je mets mes bottes, je prends mon couteau et j'arrive », la bande s'égaillait, le loup hurlant chassait, se jetait sur une proie et on recommençait.

Je préférais les jeux entièrement chantés comme « Ah ! J'ai perdu ma fille... »

Une joueuse, la mère, était interrogée par les autres se tenant par la main, face à elle. Parmi elles, se trouve sa fille, qu'elle avait choisie sans le dire. La mère chantait :

*Ah ! J'ai perdu ma fille
Zim, zim carillon,
Ah ! J'ai perdu ma fille,
Trois fleurs de la nation
- Les autres demandaient en avançant de quelques pas et en reculant d'autant –
Quel vêt'ment portait-elle ?
Zim, zim carillon
Trois fleurs de la nation.*

La mère, en chantant, répondait en fonction de la tenue de la fille qu'elle s'était choisie : une robe ou une jupe ou une blouse. Les questions et les réponses reprenaient avec la couleur du vêtement puis celle des cheveux, des yeux...

Petit à petit, grâce aux précisions fournies, on reconnaissait la fille. Arrivait alors l'ultime question :

*Comment s'appelait-elle ?
Zim, zim carillon...
Elle s'appelait Yvonne ou Jacqueline...*

La fille ainsi retrouvée devenait la mère à son tour et cherchait sa fille.

Nous jouions aussi à « Passe, passe, passera... »

Deux joueuses se concertaient pour choisir chacune un nom : fleur, animal, prénom... Face à face, elles formaient une arche avec les bras levés. La file des autres qui se tenaient par la main passait sous cette arche en chantant :

*Passe, passe, passera,
La dernière, la dernière,
Passe, passe, passera,
La dernière restera.
Qu'est-ce qu'elle a donc fait,
La p'tite hirondelle ?
Elle nous a volé
Trois p'tits sacs de blé.
Nous la rattrap'rons.
La p'tite hirondelle
Et nous lui donnerons
Trois p'tits coups de bâton.*

Un ! L'arche s'abaissait à hauteur de la tête de celle qui passait à ce moment. Deux ! C'était la même chose pour la suivante. Trois ! La troisième était retenue entre les bras des deux meneuses et devait choisir entre les deux noms qui lui étaient proposés.

Selon sa réponse, la p'tite hirondelle allait se placer derrière l'une ou l'autre en lui tenant la taille entre les bras. Le défilé reprenait jusqu'à ce que toutes les hirondelles soient passées. La victoire revenait au camp le plus nombreux.

Quand il faisait très chaud et que nous n'avions pas envie de bouger, nous nous installions à l'ombre et nous jouions aux « noms de métiers ». L'une de nous donnait les initiales d'un métier et il fallait deviner quel était ce métier. B. R pour le boucher ou le boulanger. Comme je lisais beaucoup, j'avais en réserve toute une liste de métiers que les copines ne connaissaient pas et elles enrageaient quand je leur proposais. A.E pour archéologue ou S.R non pour serrurier mais pour scaphandrier ! »

Les variantes des comptines, comme celles des règles des jeux, étaient fort nombreuses. Un exemple : à Planchez, selon Jean Drouillet, greli-grelot, c'était :

*Gueurlu ! Gueurlu !
Quelle main prends-tu ?*

C'est le même principe que « achat combin », pratiqué jusque dans les années 1950, que lanterne, balanterne, raconté par Jules Renard, dans Les Cloportes. Ce jeu fait penser à « pair ou impair » dit aussi « caffè ». Les deux joueurs échangent, dans la version relevée par Paul Delarue, le dialogue suivant, commencé par le demandeur :

*« Compté.
- Cabaret.
- Bœuf ou vache ?
- ... » (Ms Millien, Beaumont-le-Ferrière)*

L'interrogé répond bœuf qui veut dire pair, ou vache qui veut dire impair, reçoit un objet s'il a deviné, en donne un s'il s'est trompé.

Jean Drouillet fournit deux versions du jeu de cache-cache ; la première : l'enfant qui « bouche » compte avant d'aller à la recherche du ou des caché(e)s... Cinquante-et-un, cachez-vous bien, cinquante-deux, cachez-vous mieux, cinquante-trois, j'y vas ! ; la seconde : l'enfant qui bouche ne compte pas mais crie, à intervalles réguliers : « C'est tu cou ? » ; quand tous sont bien cachés, ils répondent « Cou ! » et la recherche commence. Ce jeu était aussi appelé cligne-musette ⁵¹.

A propos de chat perché, figure, dans l'ouvrage de Joséphine Dareau ⁵², une comptine utilisée pour jouer *ai lai couesse* :

Un petit rat...

Uni une aile
Cazi cazelle
Du pied du jonc
Coquille bourdon
Un petit rat
Sortant de la forêt
Tout habillé de vert de gris
Petit souris
Te voilà pris

The image shows a musical score for the song 'Un petit rat...'. It consists of two staves of music in G major (one sharp) and 2/4 time. The melody is simple and repetitive, consisting of eighth and quarter notes. Below the staves, the lyrics are written in a simple, sans-serif font.

Quand il n'était pas possible de jouer à chat perché, on jouait à chat baissé.

Il y avait aussi le chicou, autre sorte de jeu de chat, dit boudot ou kié-kié, en Morvan ; il s'agit d'un jeu de poursuite ; celui qui poursuit doit dire en touchant l'un des joueurs: « t'as l'chicou » ou « l'boudot » ; à son tour, celui qui « a l'chicou » s'efforce de le repasser et ainsi de suite ; le jeu n'en finissait pas et pouvait être continué le lendemain voire les jours suivants.

Outre les formules indiquées par Mme Jurquet pour commencer un jeu, citons celles entendues à Segoule par Jean Drouillet ⁵³ :

*Un héron,
Deux hérons,
Trois hérons,
Pic !
Une poule sur un mur Qui picote du pain dur,
Picoti, picota,
Lève la queue et puis s'en va.*

⁵¹ FNM, tome 3, p. 110

⁵² Ouv. cité, p. 161

⁵³ FNM, 3, p 109-110

Il en existe beaucoup d'autres ; dans certaines, la désignation se fait en deux étapes, comme celle-ci

*Combien faut-il de boulets de canons
Pour bombarder la ville de Lyon ?*

Réponse : 3.

Après avoir dit « Pouf ! », on compte « Un, deux, trois ! »

Pour choisir celui ou celle qui commencerait le jeu, on pouvait aussi tirer à la courtepaille.

René Collinot ne se souvient que des jeux de filles, car sa sœur Solange et une amie, Ginette, donnaient le ton : « saut à la corde, marelle, rondes sur des comptines cruelles comme celle-ci :

*Voilà son frère qui arrive,
Qui arrive,
Qui arrive,
Voilà son frère qui arrive, Qui arrive !*

Refrain

*- Qu'as-tu donc fait à ta sœur, à ta sœur, à ta sœur,
- Qu'as-tu donc fait à ta sœur, à ta sœur ?
- J'y ai donné trois coups d'couteau, coups d' couteau, coups d' couteau,
- J'y ai donné trois coups d'couteau, coups d' couteau,*

Puis successivement :

*V'là son aut' sœur,
Voilà sa mère,
Voilà son père
V'là M'sieur l' curé
V'là Monsieur l' maire
Voilà l' gendarme
Voilà l' geôlier,
Voilà le juge
Voilà l' bourreau,
Voilà Saint Pierre [ou] le diable...*

Ad libitum, et la ronde reprend dans les mêmes termes ».

Il raconte aussi que, lorsque les garçons étaient regroupés avec les filles dans leur cour, pour les raisons indiquées plus haut, « *les récréations se passaient sous un grand hangar que nous appelions le préau et nos jeux habituels faisaient place à des danses où les filles nous entraînaient. Il s'agissait soit de la traditionnelle bourrée morvandelle, soit de leurs rondes (...) sur des comptines, comme celle-ci :*

*Nous étions dix filles dans un pré,
Toutes les dix à marier... »⁵⁴*

⁵⁴ Entre Mhère et Brassy, p 21-22, Témoignages, Le Témoin gaulois, 2014.

Voici la version de deux comptines rapportées par Paul Delarue (1889-1956) ; la Belle Rose et Les filles de Château-Chinon ⁵⁵. Il dit avoir beaucoup entendu chanter la première dans la région de Gouloux ; il constate qu'elle se chantait encore comme ronde enfantine dans le nord du Morvan nivernais, à la veille de la Seconde Guerre mondiale :

Là-haut, là-haut sur la montagne (bis)
Il y a des moutons blancs,
Ran plan plan, belle rose,
Il y a des moutons blancs
Belle rose du printemps
Et la bergère qui les garde, (bis)
Elle est habillée de blanc
Ran plan plan, belle rose
Elle est habillée de blanc
Belle rose du printemps
Un beau monsieur qui lui demande : (bis)
Combien gagnez-vous par an
Ran plan plan belle rose
Combien gagnez-vous par an,
Belle rose du printemps
Mon beau monsieur,
J' gagn' pas grand'chose, (bis)
Je gagn' cinq cents francs par an,
Ran plan plan belle rose
J' gagn' cinq cents francs par an
Ran plan plan, belle rose du printemps
Venez chez moi belle bergère (bis)
Vous en gagnerez six cents,
Ran plan plan belle rose
Vous en gagnerez six cents
Belle rose du printemps
Mon beau monsieur, j' suis chez mon père (bis)
Et j'y resterai tout l' temps,
Ran plan plan belle rose
Et j'y resterai tout l' temps
Belle rose du printemps.

Il a également entendu chanter pendant des heures, à Montsauche, vers 1925 ou 26, « Les filles de Château-Chinon » par des fillettes du canton, en attendant, dans la cour de l'école, les résultats du Certificat d'études :

1

La soliste : C'est trois petit's filles de Château-Chinon
Le chœur : C'est trois petit's filles de Château-Chinon
La soliste : Leur mèr' leur fait faire un cotillon blanc

⁵⁵ Recueil de chants populaires du Nivernais, 6ème série, Imprimerie Fortin, 1947.

*Le chœur : Leur mèr' leur fait faire un cotillon blanc
Sautent petit's morvanelles
Troussez votre cotillon*

- Dans tous les couplets, le chœur bisse chaque vers et chante le refrain. A la fin du couplet, les fillettes se lâchent les mains et sautent alternativement sur une jambe et sur l'autre en pinçant leur jupe à droite et à gauche –

- 2
*Leur mèr' leur fait faire un cotillon blanc
Garni de dentelles, galonné d'argent
Sautent etc*
- 3
*Garni de dentelles, galonné d'argent
Leur cotillon traîne car il est trop long
Sautent etc*
- 4
*Leur cotillon traîne car il est trop long
Alors la plus petite en bas coupe un rond
Sautent etc*
- 5
*Alors la plus petite en bas coupe un rond
Et de la rognure ell' se fait des gants
Sautent etc*
- 6
*Et de la rognure ell' se fait des gants
Les donne à sa mère : « serre-moi ces gants »
Sautent etc*
- 7
*Les donne à sa mère : »serre-moi ces gants »
J' les port'rai aux fêtes trois, quatre fois l'an
Sautent etc*
- 8
*J' les port'rai aux fêtes trois, quatre fois l'an
A Noël, à Pâques et pour la saint Jean
Sautent etc*
- 9
*A Noël, à Pâques et pour la saint Jean
Aussi pour mes noces quand elles se feront
Sautent etc*

J'ignore si cette ronde a survécu à la guerre. D'une manière générale, il est bien difficile d'établir, les moments d'effacement, de disparition ou de retour des chants et rondes.

Il y avait aussi le jeu de colin-maillard dit aussi casse-tête, que Madame Marie-France Charpiot me dit avoir été interdit à l'école privée de Lormes qu'elle fréquentait.

Même si, parfois, les garçons s'y adonnaient, ce sont surtout les filles qui pratiquaient le jeu des jardins et des maisons. On traçait sur le sol un plan ; on simulait l'aménagement en traçant des figures géométriques ou en disposant des feuilles et des cailloux ; une fois le plan

établi, on s'amusait à se rendre visite, en imitant les grandes personnes. Il fallait respecter des règles, par exemple n'entrer ou sortir que par les portes tracées.



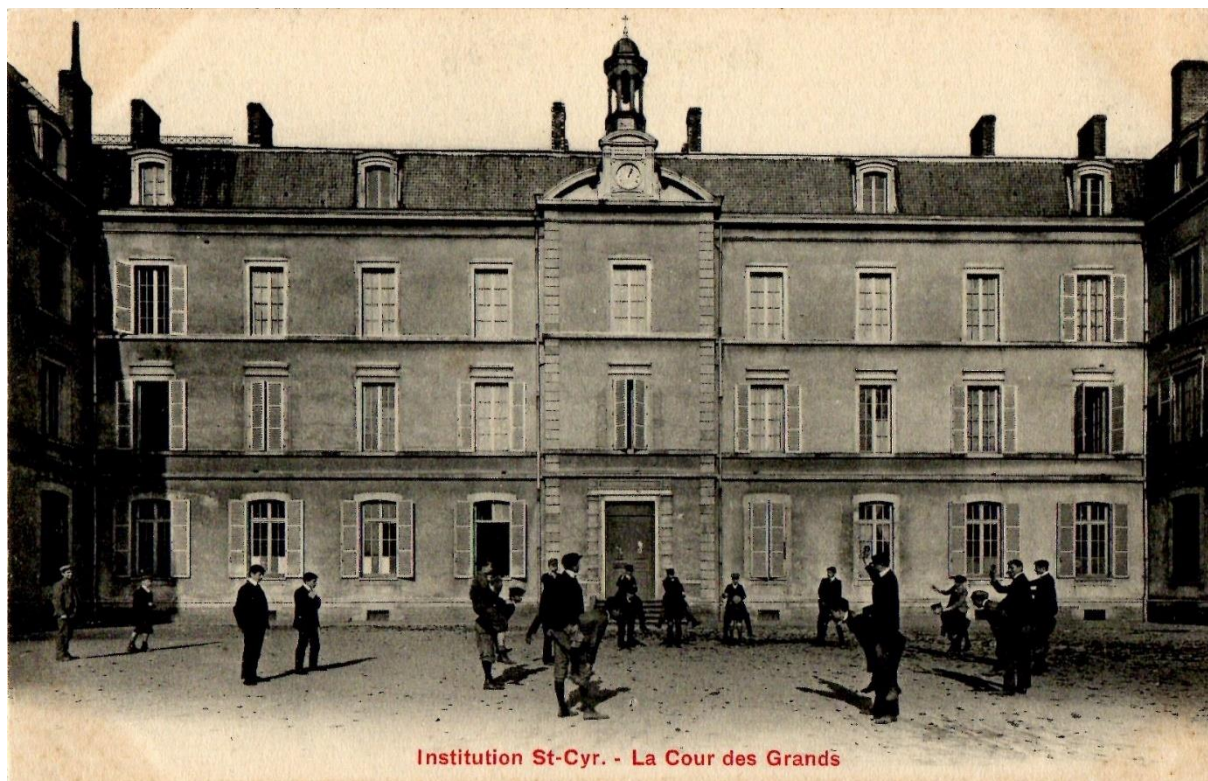
*Billes, cordes à sauter, gyroscope,
osselets, sifflets, toupies.
Musée Nivernais de l'Éducation.*

Mme Nicole Taminau me dit avoir déclamé, en sautant à la corde :

*A la salade
Je suis malade
A la laitue
Je suis têtue...*

Puis elle ne se souvient plus...

La récréation des garçons



St-Cyr. La Cour des Grands, Nevers ; carte postale vierge, début XX^{ème} s. Coll. part.

Les garçons se rendaient à l'école avec des billes en poche et tout ce qui pourrait servir à la récré ou en classe, notamment un couteau... Encore dans les années 1950, c'était chose courante ; à cette époque, à Châteauneuf-Val-de-Bargis, selon Michel C., « *tous les garçons sans exception, allaient en classe avec un couteau six lames, un vrai, bien coupant, qu'ils portaient souvent attaché à la ceinture par une chaîne pour ne pas le perdre. C'était un attribut de virilité et un outil pour « appointucher », c'est à dire tailler les crayons* ».

« *Tous on attendait l'heure de la récréation et, tandis que les instituteurs allaient et venaient dans la cour, les élèves souvent formés en clans, prenaient quelques moments de détente, le jeu favori étant une course poursuite au curieux nom de la gallue* »⁵⁶, terme que je n'ai retrouvé, à ce jour, nulle part. S'agit-il du plus simple des jeux de billes ? du chicou ?

Les jeux de billes – gobeilles, gobilles, chiques - étaient particulièrement prisés ; elles étaient soit en verre, les plus recherchées, soit en argile, que l'on pouvait d'ailleurs façonner soi-même. Roger Jaillot raconte que ses billes et celles de ses copains, « *pas toujours rondes, étaient de terre, que des ouvriers roulaient dans leurs mains et faisaient cuire dans les fours de l'Usine* », l'Usine Céramique de Decize⁵⁷. On utilisa aussi les « cardans », grosses billes de fer provenant de roulements à billes de machines agricoles.

Les règles pouvaient varier ; en voici une rapportée par Claude Ballaud, enfant dans les années 1950 et écolier à l'école primaire de la Rotonde, à Nevers :

⁵⁶ Centre-France, 5 avril 1981, MJJ, Nevers.

⁵⁷ Ouv. cité, p.13.

« Chacun avait dans un petit sac, ce qu'on appelait des billes de terre mais aussi des billes de verre, ces dernières étant petites et/ou grosses. Un élève installait un petit tas de billes en forme de pyramide dans l'angle d'un soupirail et proposait un défi à un autre élève : renverser le tas parfois calé avec de tout petits cailloux, en lançant une bille afin de renverser, c'est-à-dire gagner, l'ensemble du tas. Toute bille lancée qui ne touchait pas le tas était conservée par le premier élève. Selon le nombre de billes installées en pyramide, on parlait de « poule de 4 », de « poule de 8 » ou de « poule de 12 ». On rentrait à la maison soit avec un sac vide soit avec un sac bien rempli ».

D'après Paul Mallet, une façon de jouer pour accroître son capital en billes, le ribibi ou ribouboui, était très prisée des écoliers des environs de Nevers, notamment à Guérigny :

« On traçait sur le sol un cercle d'environ 40 cm de diamètre ; au centre, on plantait un morceau de bois, dont la hauteur était égale au rayon du cercle, et sur le sommet duquel on posait un bouton. Chaque joueur était muni de billes ; celui qui s'appropriait à jouer remettait à l'autre une bille en échange de laquelle il recevait trois bûchettes qu'il s'agissait de lancer pour faire tomber le morceau de bois et envoyer le bouton hors du cercle ; en cas de réussite, l'autre joueur remettait chaque fois une bille à son adversaire ».

Lucien Déon m'a parlé de « la dégouline », le regretté Guy Jardet de « faire bisca ». Dans le premier cas, « on traçait un triangle sur le sol ; quand la bille arrivait près de la bille du sommet et qu'elle descendait toute seule, on disait « mauvaise dégouline » et on la remettait au point de départ » ; dans le second, « on faisait bisca quand on sortait d'un circuit tracé sur le sol, avec une butte de chaque côté ». On jouait aussi au Tour de France (première édition en 1903), les billes représentant les coureurs ; on leur faisait aussi « sauter rempart » ... Dans le glossaire du Morvan, nous trouvons le terme *tournage* qui indique un changement de position au jeu de billes ; je n'ai pas retrouvé d'autre mention. Le terme n'était peut-être plus utilisé à l'époque que nous considérons.

Parfois, les échanges, les pertes, les tricheries, réelles ou supposées, pouvaient dégénérer en disputes, voire en bagarres : un joueur accusé de tricher, crachait par terre, étendait le bras tout en disant rapidement :

*Boule de feu, boule de fer
Si j'mens, j'vas en enfer*

Ceux qui ne disposaient que de billes en terre mettaient évidemment tout en œuvre pour en récupérer en verre, notamment les calots... Une fortune ! Leur seule fortune.

Certes, jouer aux billes pouvait occuper toute la récréation et même se prolonger après l'école, mais il se pratiquait beaucoup d'autres jeux.

En voici un rapporté par Richard Marillier⁵⁸, cour de l'école de Saint-Benin d'Azy :

« Le long de la trace au fond de la cour, ils choisissaient une surface plane sur le sol humide, la piétinaient régulièrement avec leurs galoches de manière à l'attendrir, façon pâte à modeler, coupaient ensuite des morceaux de grosses ronces d'une dizaine de centimètres, à l'aide de leurs cheûtres, prélevaient de longues épines noires, qu'ils enfonçaient dans la ronce

⁵⁸ Grandir à Segoule, les Amognes de mon enfance, p 80-81, Editions de l'Armançon, 1997.

par le culot, et le jeu consistait à se servir de ces sortes de fléchettes en tentant de les ficher au milieu d'un cercle tracé sur la surface du sol préparée. Ils additionnaient les points marqués et reprenaient, à la récréation suivante, ces parties interminables ».

Les garçons jouaient aussi, comme dans la cour des filles, à la fiarde, c'est-à-dire la toupie, au cerceau, au ballon prisonnier, à la balle au chasseur, aux barres, au furet, au gendarme et au voleur, à saute-mouton, au béret (ou mouchoir), aux osselets, aux plumes (?), à la main chaude, aux quilles etc. Je vous propose de participer à quelques-uns de ces jeux.

Il m'est impossible de dire jusqu'à quand le jeu de furet, très ancien, pas particulier à notre région, fut pratiqué ; il consiste à trouver un objet caché dans les mains d'un joueur ou d'une joueuse ; il est mentionné par Jean Drouillet.

Mme Marie-France Charpiot (née en 1940) m'a dit y avoir joué de la manière suivante : « on était assis en ligne, les mains dans le dos, et on se passait un caillou, en chantant :

*Il court, il court le furet
Le furet du bois, mesdames,
Il court, il court le furet,
Le furet du bois mignon
Il a passé par ici
Il a passé par là etc. ».*

Jean Drouillet relève deux variantes pratiquées par les enfants des Amognes à la fin du XIX^{ème} siècle, le *jeu de la cache* et le *jeu du poulain blanc* ou du *cache-coutiau*. Dans le premier, les enfants sont également assis en rond ; l'un d'eux cache un objet quelconque ; un autre, hors du cercle, traîne une baguette en disant : « *Traîne traîne ma baguette Tout le long de la sintayette* » ; il s'arrête derrière celui qu'il suppose être en possession de l'objet, dépose la baguette et se sauve ; le joueur concerné doit se lever très vite et poursuivre la « *traîn' sintayette* » pour le rattraper avant qu'il ait réussi à occuper la place devenue libre dans le cercle.

S'agissant du second, les joueurs sont également assis en rond ; un de leurs camarades, couteau à la main, tourne autour d'eux en disant :

*Cache, cache Nicolas
Si tu l'as ne le dis pas*

Il finit par remettre aussi discrètement que possible le couteau à l'un des joueurs ; pendant ce temps, un autre bouge et, appelé par les autres, touche les têtes en disant : « *pue, pue, pue, ou sent bon* », s'il se rend compte qu'il a affaire à celui qui cache le couteau. Après avoir crié « *Hé ! Mon poulain blanc !* », il ou elle prendra, dans le cercle, la place de celui-ci.

Au cours du jeu de la main chaude, aussi appelé *cachemite*, un(e) des joueurs, la tête cachée sur les genoux d'un ou d'une camarade, tient la main ouverte sur le dos et reçoit des coups dans cette main jusqu'à ce qu'il (ou elle) ait deviné qui frappe. Il tombe en désuétude, semble-t-il, après la Première Guerre mondiale.

Les jeux d'osselets sont moins pratiqués après 1960. On utilisait les os du tarse des très jeunes moutons ; ils pouvaient aussi provenir du pied de porc ; « *à la belle saison, nous les teintions de couleur rouge, jaune ou noire avec le jus de petites merises, des feuilles de tomate*

ou des mûres de ronciars », raconte Marcel Paillet⁵⁹ En ville et dans les bourgs, on pouvait s'en procurer chez le boucher. Ils étaient plus gros que ceux qui seront vendus plus tard dans les commerces, réalisés dans des matériaux, métal ou plastique, qui, en raison de leur légèreté et de leur surface trop lisse, empêchent d'accomplir certaines figures. A défaut, on utilisait des cailloux ; selon Jean Drouillet, on disait « jouer à piarres », confirmation m'a été donnée par Mme Marie-France Charpiot ; dans « Flirtage », de Jules Renard, Marguerite « *jouait aux osselets avec des petits cailloux jaunes* »⁶⁰. On a parfois utilisé des petites balles de goudron.

Paul Mallet a décrit dans un article du Journal du Centre, du 28 février 1961, une des façons de jouer, sans doute la plus courante :

« (...) Dans le langage des enfants, il y avait le dos et le creux ; l'une des faces étroites s'appelait l'S et l'autre l'I. Et l'on disait que l'osselet était de dos, de creux, d'I ou d'S, suivant la face qui se trouvait en haut lorsqu'il était posé, rarement sur une table mais le plus souvent sur la marche d'une vieille maison ou d'une église, ou encore sur un banc, c'est-à-dire à un niveau assez bas, ce qui était plus commode pour retourner l'osselet comme il était nécessaire au cours du jeu. En général, il y en a 5, tantôt peints, tantôt dans leur couleur naturelle presque aussi belle et transparente que celle de l'ivoire. Les fillettes les gardaient précieusement et ne s'en séparaient guère. Elles les avaient d'ordinaire dans un petit sac qu'elles mettaient dans une poche ouverte verticalement, qui pendait sous leur robe, à la taille. Les diverses phases du jeu se trouvaient ainsi désignées, 1 de simple, 2, 3, 4 de simple, puis de même de dos, d'I et d'S. Pour un de simple, on prenait un des osselets de la main droite, on le lançait en l'air et, avant qu'il fût redescendu dans la même main, on ramassait un des osselets qu'on faisait passer dans la main gauche, puis on relançait l'osselet et l'on ramassait un second osselet comme le premier et ainsi de suite pour le 3^{ème} et le 4^{ème} ; puis on en ramassait 2, 3, 4.

Un de dos : il fallait mettre tous les osselets en position de dos, le dos en dessus pendant l'aller et retour en l'air de l'osselet, toujours de la main droite qui les faisait passer dans la main gauche. Pour 2 de dos, il fallait en ramasser deux à la fois et ainsi de suite jusqu'à 4. L'opération était analogue pour un de creux et la suite, un de I, un de S ».



Yo-yo, Musée de La Celle-sur-Loire

Selon Paul Mallet, la toupie et le diabolo firent fureur au début du XX^{ème} siècle, non seulement à la récré, mais aussi sur les places publiques ou dans les rues ; après la Première Guerre mondiale, ils furent supplantés par le yo-yo dont la mode dura une dizaine d'années.

⁵⁹ Mon village en sabots. Une enfance morvandelle en 1900, p. 195, Editions de l'Armançon, 2004

⁶⁰ Œuvres, tome1, p. 19, La Pléiade, Gallimard, 1970.

Les jeux de quilles ont animé surtout les cours d'école morvandelles, dans le premier tiers du XX^{ème} siècle.

*Jeu de quilles
Musée de La Celle-sur-Loire ;
hauteur 18 cm*



Tazilly – Ecole St-Denis ; carte postale, début du XX^{ème} siècle, Musée Nivernais de l'Éducation, Nevers.

Michel Charpiot m'a dit avoir joué « à la délo », jeu de capture et de libération de prisonniers (cité dans une chanson d'Anne Sylvestre, intitulée « A la récré »).

Durant la Deuxième Guerre mondiale, selon Pierre Bernard ⁶¹, « la vie était morne pour les gosses que nous étions et se prêtait mal au jeu quand la cloche accrochée au mur de l'école annonçait l'heure de la récréation » (...). Les jeux de billes, de barres, en encore des gendarmes et des voleurs, en vogue à l'époque, ne réussissaient pas à faire oublier la dureté des temps ». Comme indiqué Chapitre 1, ce sont surtout les récréations des écoles occupées par les Allemands qui furent très perturbées.

⁶¹ Mon village sous l'Occupation, Echo du Nohain, journal d'Entrains-sur-Nohain, n°74

Les jeux de récréation cités se retrouvent en dehors de l'école. Il en existait d'autres dont l'épervier, pigeon vole, le loup et l'agneau.

La violence était courante ; Jean Bugarel rapporte les dires de Gérard Avent, concernant, en 1929-1930, une pratique dans la petite cour des élèves de 9^{ème}, 8^{ème}, 7^{ème} : il y avait la « cage aux ours » où on mettait un élève que les autres voulaient punir, l'empêchant d'en sortir pendant un certain laps de temps...⁶² Jean Bugarel n'a pas retrouvé d'autre évocation de ce jeu. Il en est de même pour moi. Les instituteurs s'efforçaient de mettre en garde leurs élèves sur la dangerosité de certains jeux, par exemple en faisant passer le message par une dictée, comme celle-ci, datée du 8 janvier 1900 et extraite du cahier de Charles R., 13 ans, élève de l'école primaire de Guérigny⁶³ :

Note 8 Dictée: Les jeux dangereux.
Souligner les pronoms.
Quoique je leur aie souvent recommandé d'être prudents et modérés pendant leurs récréations certains élèves trop légers ou trop désobéissants m'obligent à répéter aujourd'hui la défense que j'ai faite de se livrer à des jeux dangereux. Quelqu'un d'entre eux courent sans regarder où ils vont bousculant, renversant les autres, même ceux qui ne sont pas des leurs au risque de les blesser.
D'autres jettent des pierres s'exposant à blesser un de leurs camarades ou à lui crever un œil. D'autres distribuent trop libéralement des coups de poing ou de pied sans songer de bon nombre d'accidents ont été occasionnés par ce brutal amusement.
Ils savent fort bien que les coups n'ont rien d'agréable et il n'est pas possible qu'ils croient que les leurs pourront faire du bien à ceux qui les recevront. Leur façon d'agir est imprudente et brutale; elle les habitue à être batailleurs et les rend durs et insensibles envers leurs semblables.

⁶² Ouv. cité, p 15

⁶³ Extraite du cahier de C. R. (né le 8 octobre 1887), datée 8 janvier 1900, Ecole primaire de Guérigny, coll. part.

Jouer en classe ?

Les jeux sont évidemment interdits, sauf ceux imposés par la maîtresse ou le maître dans un but pédagogique, mais, transgresser n'est-ce pas en soi un jeu palpitant ?

51

PROBLÈMES

133. Ma raquette de tennis coûte 27 fr. et la balle 4 fr. Quel est le prix total des 2 articles?

134. Un jeu de loto coûte 9 fr. Un jeu de cartes coûte 3 fr. de plus.

1° Quel est le prix du jeu de cartes?

2° Quel est le prix total des 2 jeux?

135. Un damier est étiqueté 15 fr. Un jeu de dominos coûte 9 fr. de plus que le damier, et un train mécanique coûte 7 fr. de plus que les dominos.

1° Quel est le prix des dominos?

2° Quel est le prix du train mécanique?

136. André a un jeu de quilles qui coûte 9 fr.

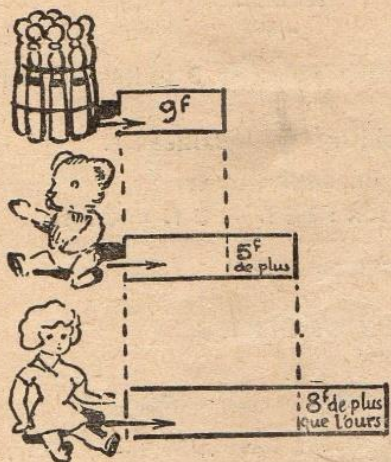

Son petit frère a un ours en peluche qu'on a payé 5 fr. de plus que les quilles.

Sa petite sœur a une poupée qui vaut 8 fr. de plus que l'ours.

1° Quel est le prix de l'ours?

2° Quel est le prix de la poupée?

* 137. Imaginez un problème dans lequel il sera question du prix de 3 jouets.



Les jouets en classe... pour rendre l'apprentissage de la lecture et de l'arithmétique plus motivant.
Exemple extrait de *L'arithmétique en riant*. R. Jolly, Fernand Nathan, Editeur, 1933. Coll. part.



Bon point publicitaire Biscuits Pernot, fillette au cerceau. Coll. p.

Sérieux exigé pendant les apprentissages et sévérité des maîtresses et des maîtres allaient de pair ; les bons points et les images récompensaient les « meilleurs » élèves ; pour les réfractaires aux exercices et à la discipline, c'était soit privation de récréation voire du temps de prendre le repas de midi apporté dans le « cadrain », soit les lignes, soit le piquet au fond de la classe, le dos tourné, avec parfois une règle sous les genoux, soit « le coin » mains levées ou croisées sur la tête, soit les coups de règle sur le bout des doigts, les gifles, les tirages de cheveux et d'oreilles et autres coups de pied aux fesses ... Les châtiments corporels étaient pourtant interdits depuis... 1882.

Chez les Pères Maristes, à Decize, selon Jean-William Hanoteau ⁶⁴, « *les frères Delalande et Spiridion maniaient la règle avec dextérité sur la tête et les doigts des malheureux élèves. Mes propres oreilles se sont allongées, durant cette période, sous la traction exercée par l'un de ces saints hommes* ». Il ajoute qu'à l'école maternelle privée, l'hiver, « *les prétendus cancre, écartés du foyer, subissaient l'attaque des engelures. Une différence de traitement existait entre ceux qui payaient leur inscription et les autres* ».

A l'école de Loire, à Nevers, Madeleine Tanneau dit avoir vu des élèves faire le tour de la cour, pendant la récréation, avec leur cahier fixé au dos, ou encore de « mauvaises » élèves, reléguées au fond de la classe, appelées par leur seul nom de famille et recevant des gifles ⁶⁵. Paul de Haut ⁶⁶, raconte qu'à Saint-Benin-d'Azy, entre 1943 et 1947, « *il arrive à madame Vallet d'attacher la langue des élèves fautifs de trop parler avec un fil !* ». Je donne ma langue... au chat pour qu'on me dise comment elle s'y prenait.

Quant au fameux bonnet d'âne, je ne l'ai pas rencontré dans les témoignages, qu'ils soient écrits ou oraux, et mes interlocuteurs du Musée de l'Éducation, à Nevers, n'en ont pas connaissance, à ce jour, pour le Nivernais-Morvan.

Quels étaient donc ces jeux et amusements si passionnants qu'ils pouvaient détourner l'attention des élèves les plus sérieux ?

On ne les compte pas, fruits de l'imagination débridée d'incorrigibles garçons, parfois de filles, mais quelques-uns reviennent régulièrement dans les témoignages ; on lance toutes sortes de projectiles, ce qui est déjà une tradition ; on réalise avec un canif, à l'abri d'une pile de livres ou de la main qui sert d'écran, des dentelles en papier, on joue avec une loupe ou une lampe de poche ou encore un de ces petits miroirs offerts par les commerçants, on chasse les mouches, « *avec un caoutchouc extrait d'une bretelle ou d'une jarretière* » qui sert à les viser quand elles se posent sur le bord d'un livre ou d'un encrier. On a même élevé des vers à soie cachés dans le pupitre ! Ceux qui avaient fabriqué un flutiau s'amusaient à le faire « viouner » etc. Marcel Paillet raconte que, n'ayant pas le droit de sortir en raison du froid, avec son frère, il s'occupait à peaufiner les rolles fabriquées au printemps pour les utiliser en classe ⁶⁷ ; selon Joseph Bruley, « *la pétoire à truffes* », au bruit caractéristique, était bien connue des écoles du Morvan. Elle

⁶⁴ APN n° 141, p.40-41, CAMOSINE, 2010.

⁶⁵ CNHE, n° 20, p. 24 p. 22, AMNE, 2007.

⁶⁶ Le Nivernais-Morvan au quotidien 1939-1945, p. 86, Témoignages et récits, Editions Alan Sutton, 2008.

⁶⁷ Ouv. cité, p 194.

était constituée d'un tuyau de plume d'oie, dans lequel on faisait glisser un mince piston, une branchette par exemple, pour décocher un petit morceau de pomme de terre sur un camarade ⁶⁸. Tout cela, en évitant d'être identifié ou...en faisant prendre un autre, parfois tête de turc du maître, tel Marcel Devoucoux dont le père avait, aux élections législatives de 1912, voté pour le candidat soutenu par le curé ... ⁶⁹.

C'est jouer avec les cancouelles, au vol bruyant et lourd, qui reste accroché aux fils de la mémoire. Les cancouelles (les hannetons) qui apparaissent fin avril/début mai, sont inconnues des écoliers d'aujourd'hui et pour cause : les insecticides les ont éliminées. Que l'instituteur ou l'institutrice ait demandé d'en apporter pour la leçon de sciences naturelles ou pas, il se trouvait toujours un ou plusieurs plaisantins qui avaient dissimulé ces indésirables dans un mouchoir, une boîte d'allumettes ou un plumier ; ils choisissaient le bon moment pour les libérer, provoquant l'ire du maître et le délire dans la classe, ce que montre avec brio le dessin d'Yvette Braque. La punition ne se faisait pas attendre. Marcel Paillet raconte que les fauteurs de troubles par cancouelles, dans sa classe, quand ils étaient pris, avaient les jambes fouettées avec une baguette de noisetier ou étaient envoyés au coin, mains levées et croisées sur la tête ⁷⁰.



Les cancouelles, dessin d'Yvette Braque, extrait du n° 85 des APN, CAMOSINE, 1996

⁶⁸ Le Morvan, cœur de la France, tome II, p. 18, « La Morvandelle », 1966.

⁶⁹ Ouv. cité, p 23.

⁷⁰ Ouv. cité, p. 87 et suiv.



Discussion (sic) d'espiègeries ; dessin d'élève de l'école primaire de La Charité-sur-Loire ; vers 1950, coll. part.

Nos galopins, garnements, chenapans, joyeux drilles, sacripans et autres « arsenis » (enfants espiègles dans la région de Cosne-sur-Loire), s'ils ne maîtrisaient pas parfaitement l'orthographe, et manquaient d'idées pour leurs rédactions, n'en manquaient pas pour concocter, au cours d'après « discussions », en allant à l'école ou au retour, ou même pendant la récréation, « plans de bataille, complots contre le souffre-douleur de la classe ou les filles, projets d'école buissonnière ». Les beaux jours étaient propices aux rencontres aux carrefours...⁷¹ « Et si l'on savait tout ! Un enfant plein de vie doit bien dans la logique faire quelques fredaines », observe Marie-Madeleine Grobost-Bongard ⁷².

⁷¹ Tsavdaris, Jean-Claude, *Autrefois l'école en Puisaye*, p. 22, Edition Ces gens de Puisaye, 2004

⁷² Il était une fois Saint-Péreuse, autoédition ; n. d., p. 61-66

CHAPITRE 4

« ON TIRAIT PARTI DE TOUT »

« *N'avions-nous pas des jouets bien à nous que nous fabriquions nous-mêmes en éprouvant une joie toujours neuve* », assure Julien Daché⁷³ dont le témoignage, vaut encore, selon Jean Drouillet, pour tout le Morvan dans le premier quart du XX^{ème} siècle⁷⁴, et on peut ajouter pour les campagnes nivernaises. Souvent, on se contentait de ce qu'on trouvait, comme Roger Jaillot, à Decize : « *Dans le remblai de l'usine, nous trouvions des morceaux de carreaux qui nous servaient de jouets* »⁷⁵.

Maintes fois, des personnes, qui ont été enfants dans les années 1950, m'ont répété : « *On tirait parti de tout par obligation* ». Comme leurs parents, comme leurs grands-parents, qui leur avaient appris. En dehors des cadeaux offerts à Noël ou au premier janvier, quand ils en recevaient, ainsi que de menus achats dans les bazars ou les épiceries, jamais à court d'idées et d'inspiration, les enfants élaboraient leurs propres jouets, en général éphémères, pour un usage immédiat, et renouvelables, avec tout ce que notre si généreuse nature peut offrir au fil des saisons ainsi qu'avec tout ce qui pouvait être récupéré : bouchons, boîtes d'allumettes, papier et carton que l'on plie et /ou découpe, morceaux de tissu etc. Les garçons, surtout, avaient dans leurs poches les outils nécessaires, ficelle, mouchoir (en tissu, le jetable n'existant pas) ou chiffon, couteau, inenvisageable aujourd'hui.

Des modèles étaient proposés par les illustrés et les journaux, notamment à l'époque de Noël. Les illustrés, cette nouveauté du début du XX^{ème} siècle, avaient largement pénétré les campagnes, y compris le Morvan, avant la Première Guerre mondiale, en raison de la modicité de leur prix.

*Poupée en moleskine, masque en carton.
Réalisation familiale, provenance Nevers, vers 1940 ; coll.
part.
On se procurait les masques dans les bazars.*



⁷³ Morvandiaux mes frères, p. 30-31, Editions Bourgogne Rhône-Alpes, 1971

⁷⁴ FNM, tome 1, p. 91, 2ème édition, 1979, Editions Christian Bernadat, Luzy

⁷⁵ Ouv. cité, p. 13

Des jouets de tissu dans leurs petits souliers

Les animaux de peluche ou tissu, si coûteux dans les magasins spécialisés, sont d'un prix de revient très modeste pour une maman adroite. Quelle est celle qui ne possède pas dans ses chiffons des découpes de peluche ou de laine ?

Les patrons seront faciles à établir, ils sont donnés ici sur un quadrillé dont chaque carreau figure 1 cm. Si vous désirez des jouets de plus grande taille, comptez 1 cm. 5 par carreau.

L'ÉLÉPHANT

Sera de préférence en peluche. Un coupon de 85×40 cm. sera nécessaire. Taillez deux fois le profil (1), deux fois le dessous des pattes (2), une fois le devant du cou (3), une fois la tête et le dos (4), quatre fois la semelle (5), quatre fois les oreilles (6) et quatre fois les défenses (7), ces dernières en toile cirée blanche.

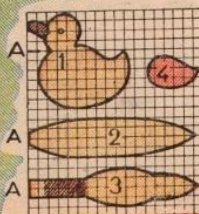
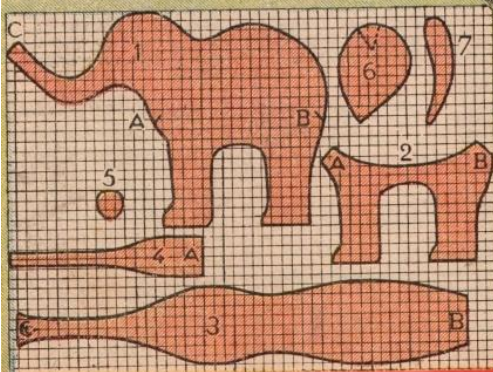
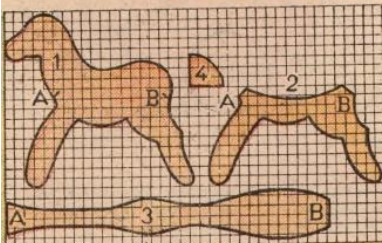
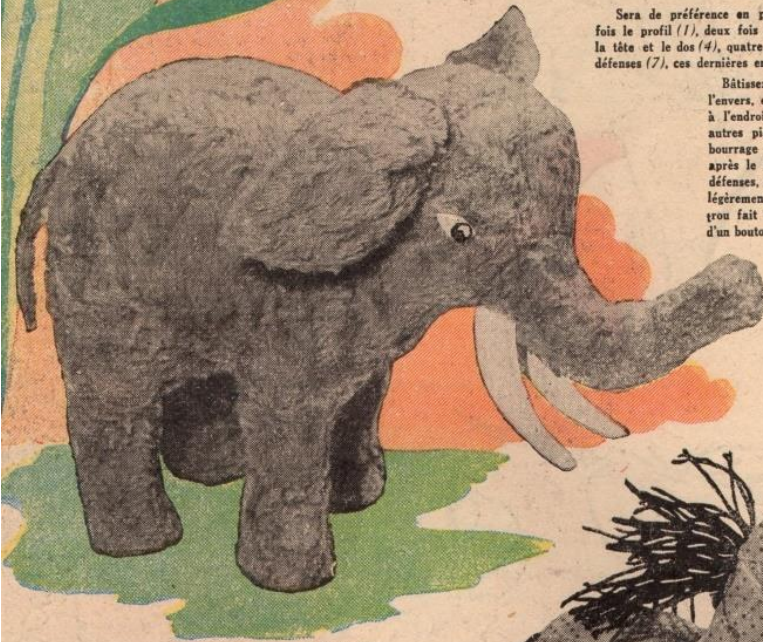
Bâtissez finement un rempli de 0 cm. 5 autour de chaque pièce, sur l'envers, en suivant très exactement le contour. Assemblez d'abord en surjet à l'endroit le dessous des pattes, par une couture de A à B, puis les autres pièces en faisant coïncider les lettres A, B, C du patron. Faites le bourrage au fur et à mesure de l'avance des coutures. Poser les oreilles après le bourrage. Elles sont en tissu double et forment un petit pli. Les défenses, en toile cirée blanche, sont entourées d'une piqûre à la machine, légèrement bourrées et cousues en place en faisant passer le haut dans un trou fait d'un petit coup de ciseaux. Œil de toile cirée recouverte à demi d'un bouton.

LE PETIT PONEY ÉBOURIFFÉ

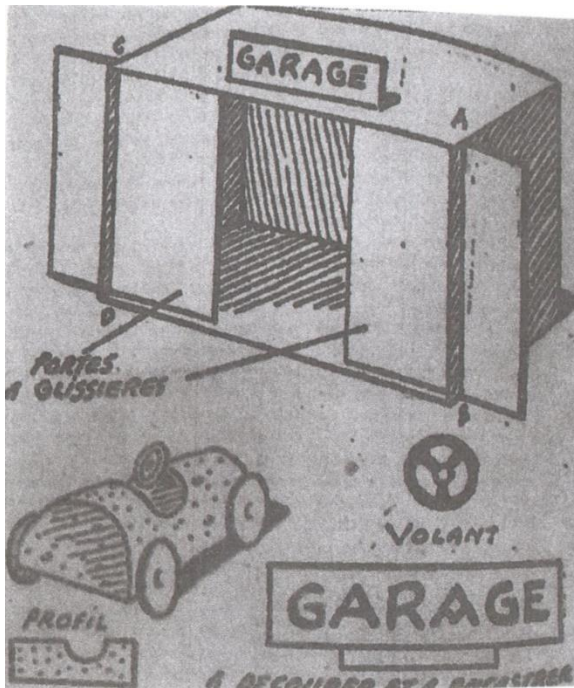
Est en tissu jaune ou brun à pois noirs, avec oreillère noire. Sa confection, semblable à celle de l'éléphant, demande un coupon de 40×40 cm. La crinière est faite de brins de paille à chapeau ou de laine, fixés à l'encolure par un point arrière. Oreilles (4) roulées en cornet.

LE CANETON

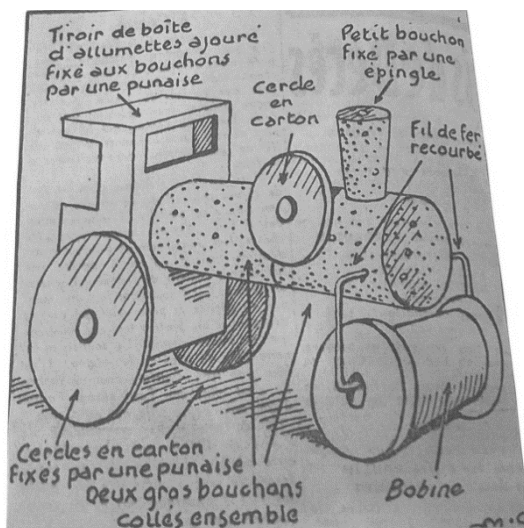
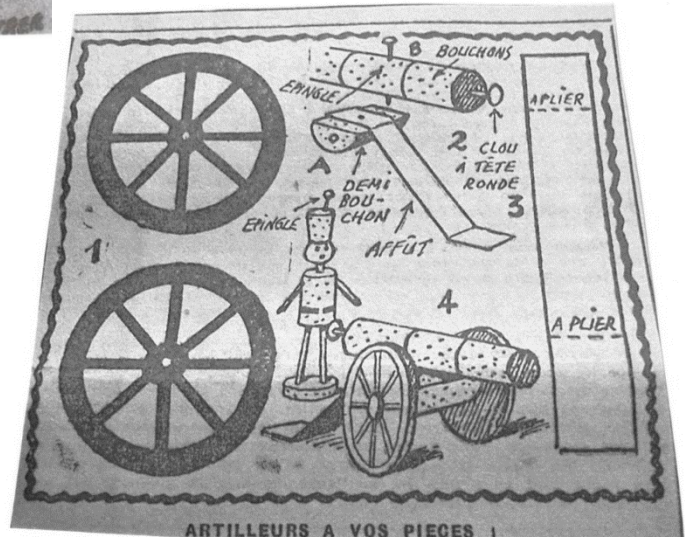
Est en feutrine ou autre tissu, jaune ou rose. Coupon de 35×18 cm. Recouvrez le bec de feutrine rouge. Le patron 2 est le dessous ; 3, la tête et le dos. Les ailes, à poser après bourrage, 4.



Modèles proposés par le Journal du Centre en 1950 (MJJN) :



La 5 CV et son garage (21 septembre) : faites une fente de chaque côté d'un tiroir de boîte d'allumettes A B C D. Découpez deux rectangles dans du carton ; ils formeront les portes que vous glisserez dans les fentes. Pour la 5 CV, fendez un bouchon en deux dans le sens de la longueur et creusez-le (voir profil). Quatre punaises formeront les roues. Le volant taillé dans du carton suivant le modèle, sera passé dans une épingle qui sera enfoncée dans le bouchon.



Rouleau compresseur (18 octobre) : dans les années 1950, le goudronnage des routes nivernaises est en cours ; l'engin étonnait autant qu'il fascinait les enfants.



La Nocle-Maulaix –Route de Saint-Seine ; carte postale écrite, postée le 21 septembre 1907 ; cliché Blondeau à Fours ; coll. part. Certains jouets, comme ces moulinets, étaient réalisés en papier ; les témoignages mentionnent : chapeau de gendarme, cocottes en papier, kaléidoscope, bateaux ...

Le bois

Dans son œuvre « Jean-Christophe », Romain Rolland (1866-1944), qui passa les quatorze premières années de sa vie à Clamecy, évoque, à travers son héros, « tout le parti qu'on pouvait tirer d'un simple morceau de bois »⁷⁶.

« Le hasard était fertile en ressources. On n'imagine pas tout le parti qu'on pouvait tirer d'un simple morceau de bois, d'une branche cassée, comme on en trouve le long des haies. (Quand on n'en trouve pas, on en casse). C'était la baguette des fées. Longue et droite, elle devenait une lance, ou peut-être une épée ; il suffisait de la brandir pour faire surgir des armées. Christophe en était le général, il marchait devant elles, il leur donnait l'exemple, il montait à l'assaut des talus. Quand la branche était flexible, elle se transformait en fouet. Christophe montait à cheval, sautait des précipices... Si la baguette était petite, Christophe se faisait chef d'orchestre ; il dirigeait, et il chantait ; et ensuite, il saluait les buissons, dont le vent agitait les petites têtes vertes ».

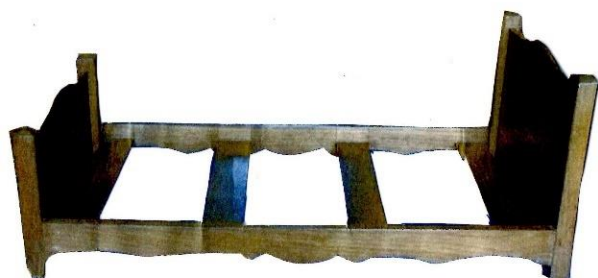
Le bois a été à la base de la fabrication de toutes sortes de jouets par l'entourage et les artisans des villages. Quand on avait un père menuisier, c'était encore mieux ! Demandez à Madame Marie-France Charpiot qui a grandi à Lormes : « papa a fabriqué brouette, chambre, cuisine ». Et quel menuisier n'a pas produit, à la demande, des toupies ou des quilles ? Les quilles étaient le support d'un jeu très prisé des morvandaux, adultes et enfants⁷⁷.

⁷⁶ Texte proposé en dictée de contrôle dans Grammaire Conjugaison Orthographe, par A. Berthou, S. Gremaux, G. Voegelé, Cours de fin d'études, Librairie Belin, 1953, p. 76

⁷⁷ JDC 29 février 1960, MJJN



Lit réalisé par le grand-père de Ginette Roget qui a refait l'habillage. Coll. p. Photo amateur



Lit et armoire réalisés par son papa pour la petite Marie-France, vers 1950 ; coll. p. Photo amateur



Madeline et son manège ; carte-photo écrite le 13 décembre 1924 ; « c'est papa qui lui a fait », lit-on au verso à la fin du texte qui précise qu'elle « est comblée de jouets ». Coll. part.

Jean Drouillet évoque, outre les chariots cités précédemment (Chapitre 2), « *bœufs taillés sans pattes, mais au museau apointusé, avec queue rapportée, languettes d'écorce soulevées pour faire les oreilles et deux pointes en guise de cornes* ». Sur les cartes postales, on peut voir échasses, trottinettes...

« *La chèvre* » une sorte de trépied, tiré de la triple fourche d'un jeune arbre, qui servait ordinairement de support pour placer une pièce de bois que l'on veut débiter, servait aussi à un jeu qui existait encore à Alligny-en-Morvan, en 1920, selon Joseph Bruley qui dit l'avoir lui-même pratiqué ; il était fiché en terre et il fallait le renverser à l'aide d'un bâton ⁷⁸. Ce jeu est à rapprocher du jeu de la Malotte, particulier à la région de Narcy, évoqué par Paul Mallet et repris par Jean Drouillet. Il consistait à renverser un morceau de bois planté au centre d'un petit cercle et au sommet duquel on avait placé des pièces de monnaie ; il s'agissait d'abattre ce morceau de bois à l'aide de bûchettes ou de pavés ; les pièces tombaient dans et/ou en dehors du cercle. Les pièces à l'intérieur du cercle étaient ramassées par le joueur.

Madame Marie-Jeanne Gauthier-Diot m'a raconté qu'elle a joué, à Sainte-Colombe, à la fin des années 1950, au « *Jean-des-vignes* ». « *Nous l'appelions ainsi. Je ne sais pas si ce nom était utilisé par d'autres. Il fallait tailler en pointe un morceau de bois d'environ 1,5 cm de diamètre, du noisetier par exemple ; au bout opposé, on faisait une fente dans laquelle on glissait une plume. Le but du jeu était de lancer en l'air le jean-des-vignes et qu'il se plante en terre. Il fallait aller dans un endroit où la terre est un peu molle, prendre l'extrémité de la plume, lancer en l'air l'objet en chantant « Mon petit jean-des-vignes, plante-toi bien » ; quand il retombe, il tourne. Si tout va bien, s'il est bien équilibré, si la plume ne s'est pas arrachée du support, il se plante en terre et on est content !* ». Correspond-il au jeu de plumes pratiqué dans les cours de récréation et évoqué par Jean Drouillet ?

La sciure servait pour réaliser des balles en tissu ou des catins. Même les copeaux, qui, en voltigeant sous les coups de rabot du menuisier, s'accrochaient à ses cheveux, ont donné l'idée à Jean Genet de jouer aux « anges du catéchisme ».

Le bois a également été à l'origine de divers jouets musicaux.

« *Arrête don avec ton flutiau, t'as don rin d'aut' à fée* ». Le flutiau, sifflet, également appelé rolle, chulot, turlutaine, selon les lieux, était réalisé au moment de la montée de la sève, en mai-juin ; Jules Renard a révélé les secrets de sa fabrication par Petit Pierre :

« *Comme ils passaient près d'un noyer, il pria Françoise de lui faire la courte échelle avec ses mains jointes, se hissa sur ses épaules et atteignit une branche mince qu'il coupa. Il choisit entre deux nœuds un morceau bien lisse et bien tendre et tailla l'une de ses extrémités en embouchure. Il s'agissait de faire un flûteau :*

*Tolle, tolle mon flûteau
Dans la cour à Jean Bargeot,
Jean Bargeot est un bonhomme
Et sa femme est une bonne femme,
Son garçon*

⁷⁸ Bruley, Joseph, Morvan, cœur de la France, tome 2, p. 23, La Morvandelle, 1966

*Joue du violon,
Et sa fille
De la béquille,
Quille, quille, quille.*

*Avec le manche de son couteau, il frappait à petits coups sur l'écorce et disait :
« Ça se desserre, ça se desserre ! »*

En effet l'écorce se décollait du bois. D'un tour de poignet, il l'enleva. Il fit une large encoche au bois, en façonna le bout, remit l'écorce, et bientôt flûta fortement aux oreilles de Françoise qui souriait

« Si c'était du saule, ça serait encore plus joli », disait-il ⁷⁹.

Il existe de nombreuses variantes de l'incantation. Madame Marie-Jeanne Gauthier-Diot m'a rapporté celle-ci, entendue à Sainte-Colombe, dans les années 1950 :

*Save, save mon flutiau
Sur la tête au pé Jeannot
Quand mon flutiau y sera savé
La pé Jeannot y sera cané*

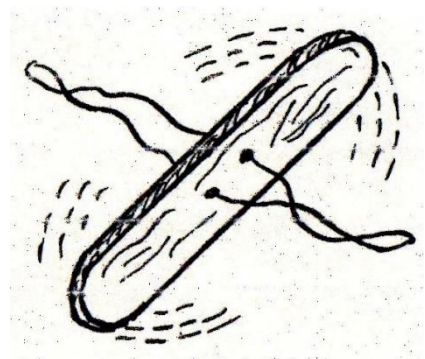
On pouvait aussi utiliser le coudrier (c'est-à-dire le noisetier), le lilas, le sureau. Avec ce dernier, on faisait des mirlitons ; on coupait un morceau d'une vingtaine de centimètres, on le débarrassait de sa moelle et on mettait à chaque extrémité une feuille de papier à cigarette, près de laquelle une entaille était ménagée, pour le passage du souffle du musicien.

« Un peu de bois et de fer » suffisait pour réaliser une bombarde, dite aussi guimbarde, jouet musical qui, au début du XX^{ème} siècle, fut très apprécié par les enfants qui le faisaient vibrer entre leurs dents ; il en était vendu dans les bazars et les épiceries pour un ou deux sous, le prix étant fonction de la taille.

Avec l'écorce enroulée des aulnes, il était possible d'élaborer des trompettes, dit l'abbé Félix Klein ⁸⁰. Il s'agit probablement du hautbois d'écorce, en forme de cornet, réalisé au printemps, comme le flutiau, au moment de la montée de la sève : des lanières d'écorce de tremble, de saule ou de verne étaient découpées et roulées en spirales, le sifflet étant l'anche double (bords rapprochés du ruban d'écorce).

De simples planchettes permettaient d'obtenir des castagnettes ⁸¹ et des vioûnes.

Encore avec le bois, pour leurs jeux de guerre, les graines de héros mettaient au point leur propre armement dont les pétoires, telles les zeilles. Pour réaliser une zeille, sorte de seringue, on évidait un morceau de sureau, on obturait une extrémité avec un bouton de culotte ou une rondelle de noisetier, percée en son centre ; un piston, qui



*Vioûne, Croquis extrait de
Jean Drouillet,
FNM, tome 3, p. 105 MJJN*

⁷⁹ Œuvres, tome 1, Les Cloportes, XXXII, p. 203, Bibliothèque de La Pléiade, Gallimard, 1970.

⁸⁰ La route du petit Morvandiau, p. 21, Aubier 1946.

⁸¹ JDC 4 juin 1960, MJJN.

pouvait être réalisé en filasse de chanvre complétait le tout ; cette arme redoutable permettait d'arroser les adversaires, depuis une cachette.

« Pendant la guerre, avec deux morceaux de bois croisés, on faisait une mitrailleuse », se souvient Michel Charpiot.

Plus performant pour mettre en déroute les régiments les mieux équipés en pétoires, le lance-pierres. Roger Jaillot a expliqué comment était confectionné le sien : « une fourche de noisetier, souple, bien étudiée pour le passage des cailloux calibrés, ceux qui, assez lourds, pas trop gros, allaient à la bonne distance ; l'élastique nous coûtait cinq sous le mètre (autant de bonbons en moins) ; le cuir qu'il fallait très souple pour bien tenir le projectile était souvent récupéré dans le matériel de nos pères ou à la décharge publique (tiges de chaussures usagées) ; les deux bras fendus de la fourche recevaient l'élastique qui, replié, était ligaturé avec du fil poissé (du fil de cordonnier) qu'Ernest chipait à son père et échangeait contre un bonbon ; sur le manche, un repère, une marque distincte par « soldat » ; un lance-pierres ne s'échangeait pas (...) Nous en prenions le plus grand soin »⁸². Pour le sien, Julien Daché utilisait une « jeune pousse d'acozet (houx) au bois flexible et dur, une vieille chambre à air de vélo, de la ficelle et des baleines de parapluie »⁸³.

Les cailloux

Dans les jeux de guerre, toutes sortes de projectiles ont été utilisés : glands, marrons, pommes, pommes de pin, pommes de terre et, surtout, cailloux, utilisés seuls ou avec le lance-pierres. Les parents les exécraient, car ils pouvaient, non seulement blesser, mais aussi casser les vitres, et provoquer des conflits, chacun renvoyant le « caillou » sur l'autre, dont l'enfant était jugé seul responsable.



Légende de Saint-Saulge – Les Réverbères. Carte postale écrite, n. d. Coll. part.

⁸² Ouv. cité, p. 51

⁸³ Ouv. cité p. 41

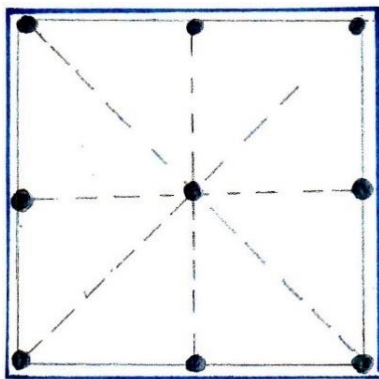
Disponibles en permanence, à la campagne et en ville, les cailloux n'ont pas servi que de projectiles. Les osselets, le furet, greli-grelot, les petits cailloux des guerlotières ont été évoqués précédemment. Il ne s'agit pas de faire un inventaire de tous les emplois possibles. J'ai retenu le jeu des petits cailloux, le jeu de la Godiche et deux jeux que Jean Drouillet dit particuliers au Haut Morvan et qui sont, en fait, des déclinaisons locales de jeux répandus.

Le jeu des « petits cailloux », appris par le grand-père de Marcel Paillet lors de ses séjours en région parisienne, se joue à deux, à partir d'un tas de cailloux (13-15-17) ; chaque joueur, quand c'est son tour, choisit de prélever dans le tas, 1, 2, 3 cailloux ou de remettre à celui-ci un caillou. Un joueur ne peut se défausser deux fois consécutives et la prise est obligatoire après une défausse de l'adversaire. Le gagnant est celui qui réussit à prendre le dernier caillou ⁸⁴.

Dans le jeu de la Godiche, qui pouvait occuper des « journées entières », selon Liliane Jardet, enfant dans les années 1950, « *on utilisait une boîte de conserve et des cailloux pour l'abattre* », indique-t-elle ; « *on tire au sort celui ou celle qui sera la Godiche, c'est-à-dire le gardien ou la gardienne ; la Godiche se met avec son caillou vers la boîte ; les tireurs sont alignés à une dizaine de mètres, armés d'un caillou ; chacun lance son projectile dans la boîte et doit venir le reprendre sans être touché par la sentinelle ; s'il est touché, il prend la relève et ainsi de suite* ». Ce jeu n'est pas propre au Nivernais-Morvan.

En Haut Morvan on aimait jouer aux *neu'cros* et à la *treue* :

Pour le jeu de *neu'cros* (neuf trous), on traçait sur le sol un carré d'environ 40 cm de côté à l'intérieur duquel on creusait 9 trous ; les joueurs s'asseyaient face à face ; chacun disposait de trois cailloux ou trois brindilles de couleur et de forme différente ; il fallait les placer horizontalement, verticalement ou en diagonale, l'un après l'autre sur trois trous, tout en empêchant les autres d'y parvenir ⁸⁵.



*Jeu des neu'cros ;
Croquis extraits de Jean Drouillet,
FNM, tome 3, p. 105, MJJN*

Le jeu de la *treue (truie)*, est ainsi décrit par Julien Daché : au centre d'un cercle tracé sur le sol, se trouve un caillou gros comme le poing, la treue (truie) et le porcher ; sur la circonférence sont disposés les joueurs munis chacun d'un bâton planté dans le trou dont ils auront à défendre l'accès ; il s'agit pour le porcher de déplacer la treue pour la mettre dans un trou ; en cas de succès, les rôles sont inversés ⁸⁶.

⁸⁴ Ouv. cité, p. 195

⁸⁵ FNM, t. 3, p 111

⁸⁶ Ouv. cité, p. 42-43

Les plantes

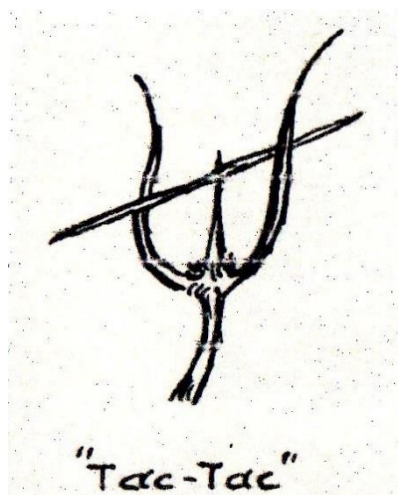
De nombreuses plantes, que l'on savait identifier et dont on connaissait les secrets, ont aussi beaucoup donné d'elles-mêmes. Les exemples qui suivent donnent une idée de leur diversité et de ce qu'il était possible d'en faire dans notre région :

« Avec un poireau et des chiffons, on fabriquait une poupée, avec des joncs une cage (...) », témoignage rapporté par Michèle Piat-Bonnet ⁸⁷.

Avec les gratte-culs (cynorrhodons, fruits de l'églantier) piqués de petits morceaux de bois, on faisait des animaux, comme avec les glands, les pommes de terre, les marrons. Ils permettaient aussi de faire des bijoux, colliers, bagues et autres boucles d'oreilles.

Avec les joncs, l'osier, il s'est tressé aussi quantités de guerlotières, berceaux et autres petits paniers ; les enfants étaient tôt initiés à cette activité, en général au moment des veillées (qui ont disparu progressivement après 1945).

Jean Drouillet signale « un curieux moulin à bruit fait d'un chardon-cardinal et d'une baguette de bois : un mouvement alternatif donné au manche tenu entre les paumes faisait chanter Tac-tac » ⁸⁸. Dans les campagnes morvandelles, les enfants cherchaient à produire des sons « en soufflant dans une courte tige de blé ou sur deux doigts, entre lesquels ils serrent un brin d'herbe, en pinçant entre les lèvres une feuille d'acacia pliée en deux ou un petit morceau de papier de soie, voire une feuille de chou dont ils enlèvent la première pellicule : c'est la « nounou morvandelle » ⁸⁹ ; le nuu basé sur une feuille de houx, dont on retire la pellicule épaisse, et décrit par Joséphine Dareau et Julien Daché n'est pas autre chose ; leur témoignage permet de ne pas les oublier. Ce « nuu » était également connu en Auvergne.



Tac-tac, Croquis extrait de
Jean Drouillet,
FNM, tome 3, p. 105, MJJN

Parmi les plantes à produire du bruit, il y avait la digitale pourprée, très répandue dans la région : les enfants soufflaient dans la fleur qui devenait un petit ballon qu'ils s'amusaient à faire éclater...

Avec la grosse noix Saint-Georges, dans les Amognes, on fabriquait une sorte de vioune, appelée Krr. La noix remplaçait la planchette de bois utilisée pour la vraie vioune.

Avec les primevères, au printemps, on pouvait faire des ballons : on fait chevaucher sur une longue ficelle une grande quantité de fleurs, puis, on enroule pour former une boule plus ou moins grosse.

⁸⁷ Laissez parler les Occupés, 1939-1945, Editions Regards, 2007. Cet ouvrage comporte un chapitre fort intéressant, accompagné de croquis, 9.2. Les jeux et la guerre.

⁸⁸ FNM, tome 3, p. 104

⁸⁹ FNM, tome 3, p. 175

Les déguisements avec des fleurs étaient très courants. Ainsi, grâce à elles, Madame Jurquet a pu être la reine d'un jour :

Vive la reine !

C'est un jeudi de mai, l'après-midi. J'ai été invitée chez mon ami Ghislaine dont c'est l'anniversaire. Elle habite dans un hameau à environ deux kilomètres de chez moi et maman me prête son vélo.

Quand j'arrive tous les autres enfants sont là et discutent :

- A quoi on joue ? Il fait beau, on va pas rester enfermées.

Madeleine, une fille de la grande classe, prend la direction des opérations :

- Je pense qu'on pourrait jouer à la reine. Mais il nous faut une reine. Tiens, Sylviane !

Je me demande bien quel est ce jeu mais les autres ont l'air de savoir et, comme je suis timide, je ne dis rien et je suis la bande qui prend le chemin montant au bois.

Le long des haies, nous cueillons des brassées de lierre, de genêt, des églantines, des marguerites et toutes les fleurs que nous trouvons. Nous revenons au hameau et, en peu de temps, me voici coiffée d'une couronne fleurie et vêtue d'une sorte de cape faite de longues tiges de lierre et de branches de genêt entremêlées de marguerites et d'églantines cachant les bouts de ficelle servant à assembler le tout. Ce somptueux vêtement se termine par une traîne qui balaie le sol.

- Maintenant, formons le cortège et partons dans le village, dit Madeleine.

Marchant lentement, en chantant, nous parcourons les ruelles. Nous nous arrêtons devant chaque maison, et mon escorte appelle les habitants :

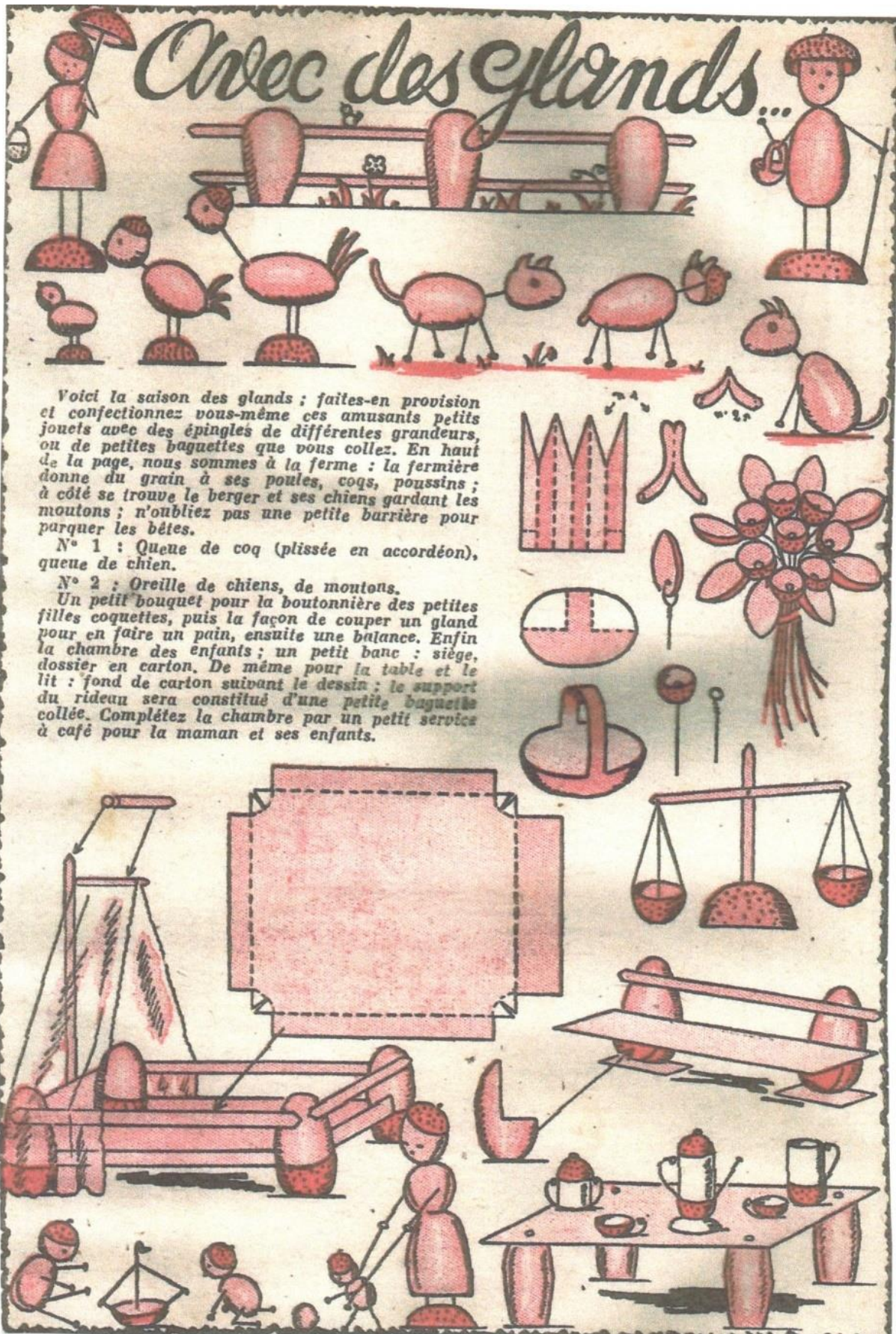
Venez voir la reine, c'est la reine !

Emue, je n'ose lever les yeux, fixant le bouquet que je tiens à la main.

Le jeu terminé, nous avons goûté puis je suis rentrée à la maison, éblouie de bonheur. Ce n'est que bien des années plus tard que j'ai découvert dans le Folklore Français d'Arnold Van Gennep, le sens de ce jeu. C'était une survivance presque éteinte d'une très ancienne coutume, autrefois vivace dans les Amognes, la Reine de Mai. Le jour du 1^{er} mai, les jeunes bergers, bergères, porchers et autres gardiens de troupeaux, se réunissaient, élisait leur reine, la paraient de feuillages et allaient de maison en maison, quêtant quelques victuailles qu'ils se partageaient ensuite. Cette coutume s'appelait la miance. Je crois que j'ai ainsi participé à la dernière évocation de cette fête.

A l'automne, pour se déguiser en mariée, « en allant à l'école, on ramassait de la viorne » se souvient Mme Quillard. La viorne (clématite), dite herbe à fumer, était également très recherchée par les « *fumailoux* », de même que l'armoise, appelée tabac de Saint Jean.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux épines qui n'aient été utilisées, comme extrémités de fléchettes (cf. R. Marillier, chapitre 3).



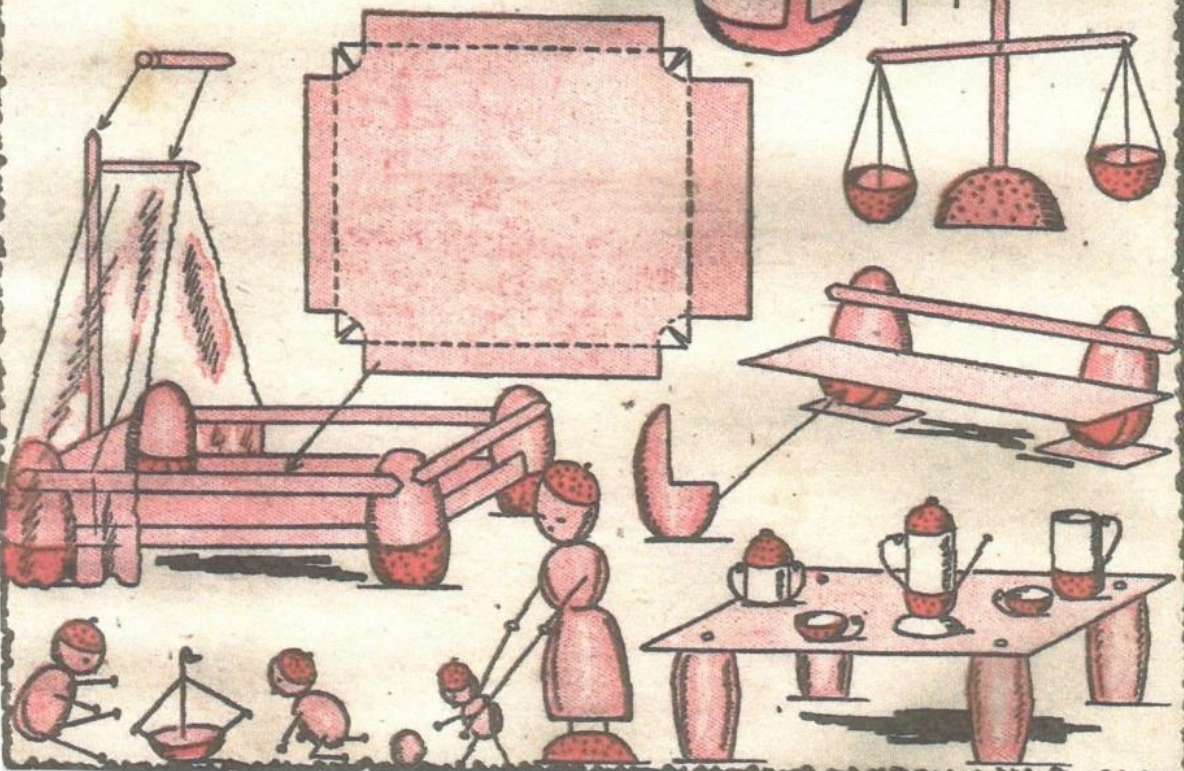
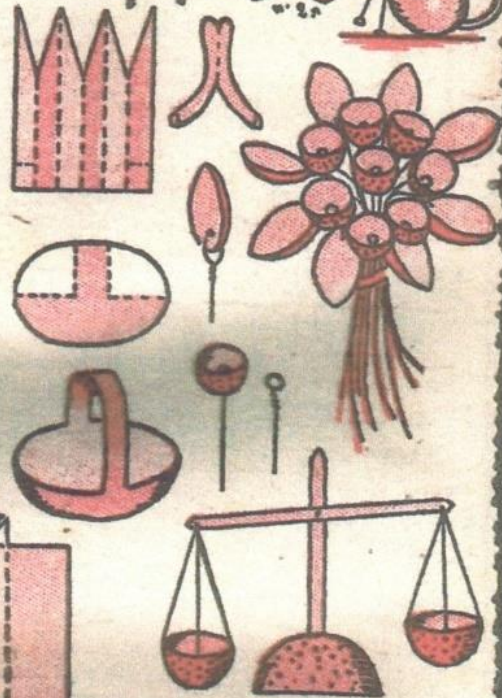
Avec des glands...

Voici la saison des glands ; faites-en provision et confectionnez vous-même ces amusants petits jouets avec des épingle de différentes grandeurs, ou de petites baguettes que vous collez. En haut de la page, nous sommes à la ferme : la fermière donne du grain à ses poules, coqs, poussins ; à côté se trouve le berger et ses chiens gardant les moutons ; n'oubliez pas une petite barrière pour parquer les bêtes.

N° 1 : Queue de coq (plissée en accordéon), queue de chien.

N° 2 : Oreille de chiens, de moutons.

Un petit bouquet pour la boutonnière des petites filles coquettes, puis la façon de couper un gland pour en faire un pain, ensuite une balance. Enfin la chambre des enfants ; un petit banc : siège, dossier en carton. De même pour la table et le lit : fond de carton suivant le dessin ; le support du rideau sera constitué d'une petite baguette collée. Complétez la chambre par un petit service à café pour la maman et ses enfants.



Avec des glands, page extraite de l'illustré « Bernadette », 17 octobre 1948 ; coll. part.

L'eau

Comme les cailloux, l'eau est prête à l'utilisation, présente partout. C'est un jouet tout en transparence, si insaisissable et fuyant qu'il en est magique, extraordinaire, avec ses légendes, ses contes, peuplés de fées et d'êtres maléfiques...

Que d'enfants, du plus petit au plus grand, ont joué avec, dessus, dedans l'eau ou simplement au bord : quand on a passé l'âge de « nadouiller » ou de « garouiller », on fait des batailles de jets d'eau, des concours de ricochets, on construit des barrages, des petits moulins dans les ruisseaux, on fait voguer des petits bateaux ou ce qui peut en tenir lieu, un sabot, par exemple, etc. Roger Jaillot évoque des courses à la nage, des concours de plongeurs et de résistance sous l'eau, la construction de radeaux avec de vieux bidons et des planches récupérés à la décharge publique⁹⁰. La pêche, à la fois ludique et nourricière, occupe une place essentielle, à la ville comme à la campagne ; elle ne nécessite pas un matériel sophistiqué : une étoffe rouge au bout d'une ficelle suffit pour attraper les grenouilles, selon Joseph Pasquet⁹¹, une baguette de noisetier, du fil à coudre, une rondelle de bouchon percée en son centre, un morceau de plume taillée en biseau, une épingle et un ver de fumier, pour attraper les poissons, selon Richard Marillier. Les enfants y trouvent mille occasions de jouer et participent aux concours, nombreux et très fréquentés pendant la période considérée.

Hélas, les jeux avec l'eau n'étaient pas exempts d'accidents. Diverses histoires leur ont été racontées pour les mettre en garde contre les dangers. Combien sont morts noyés ou victimes de maladies, de fièvres, comme on disait ? Ces jeux vont être de plus en plus contrôlés par la réglementation : les interdictions de se baigner, de pêcher à tel ou tel endroit vont se multiplier.



Cosne la plage et la passerelle. Carte postale vierge ; n. d. Coll. part.

⁹⁰ Ouv. cité, p. 66

⁹¹ En Morvan, Editions du Bastion, 1967 (réédition) p.72



Cosne-sur-Loire – Un coin de la plage ; carte postale vierge ; n. d. Coll. part.

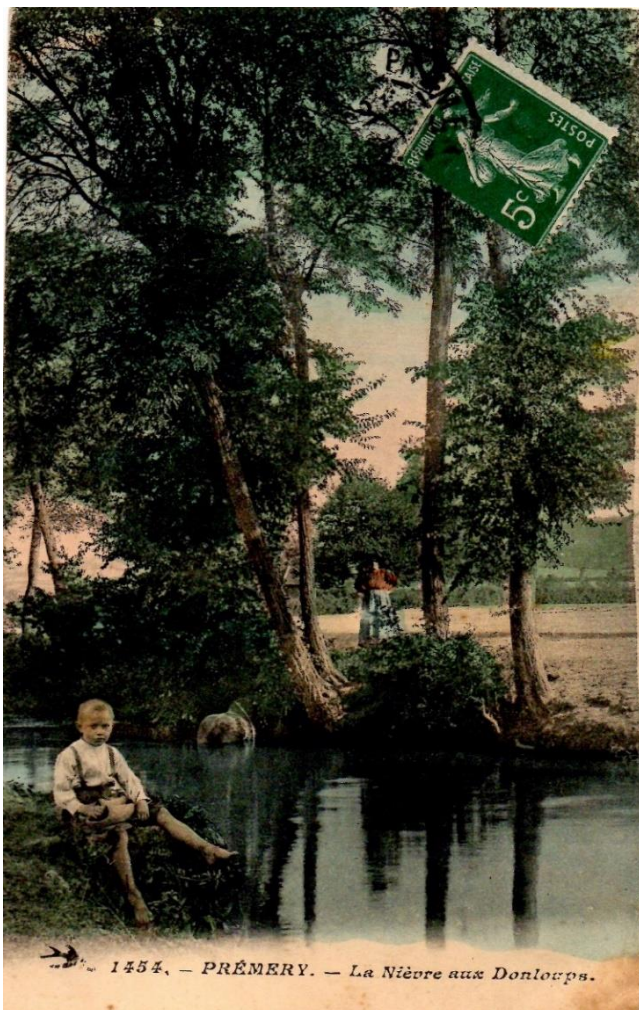


97 NEVERS. — *Les Bords de la Loire et la Ville.* — *The banks of the Loire and the Town.* — LL.

Nevers – Les Bords de la Loire et la Ville ; carte postale écrite, postée le 7-7-1923 (Cachet de la Poste) ; coll. part. Se baigner mais aussi laver, pêcher en Loire, tout au long de son cours dans la Nièvre ; la réglementation encadre ou interdit, aujourd'hui, ces activités.



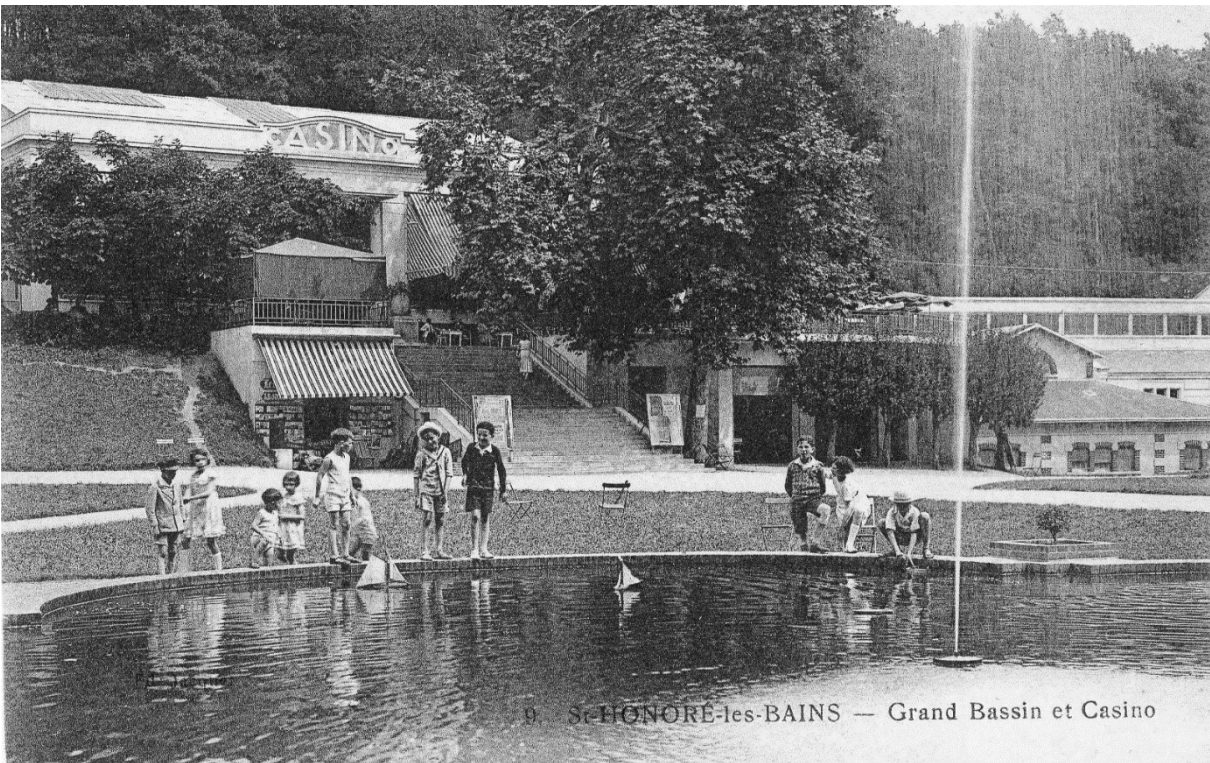
Nevers – Entre les deux Eaux. Carte postale écrite, postée le 26 ou 28 décembre 1914 (Cachet de la Poste) ; coll. part. Pêche en Nièvre, avec les moyens du bord. Ce lieu est aussi associé à des souvenirs de jeux de billes.



Prémery – La Nièvre aux Donlours ; carte postale écrite ; date du cachet de la Poste illisible ; coll. part. Faire trempette oui mais... sur l'autre rive maman(?) veille... A l'époque, au moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, « il n'y a pas d'autres baignades que celles que l'on prend dans la rivière dont les eaux froides ne sont pas toujours salutaires », observe Guy Thuillier (Pour une histoire régionale de l'eau en Nivernais au XIX^{ème} siècle, Annales, année 1968). C'est aux Donlours que des générations de Prémerycois ont appris à nager.



Petit moulin, dessin extrait de Lectures françaises, Cours moyen, Alphonse Lemerre éditeur, 1894 ; coll. part.



9. SAINT-HONORÉ-les-BAINS — Grand Bassin et Casino

Saint-Honoré-les-Bains – Grand Bassin et Casino ; carte postale vierge ; n. d. Coll. part.

La neige et la glace

L'hiver, on joue avec la neige et la glace, qui ne sont pas encore devenues une rareté dans notre région ; en Morvan, l'hiver était long et rude ; les jeux décrits par les auteurs sont les mêmes qu'aujourd'hui ; ce qui diffère, c'est le matériel utilisé. Citons Henri Bachelin : « *L'hiver, notre seule distraction c'est de voir les gamins, le jeudi, faire des bonshommes, des cabanes, des tours de neige, et surtout des glissoires où ils en usent des paires de sabots, où ils en font des culbutes !* »⁹² ; les brouettes retournées pouvaient servir de luges de même que les sacs de chanvre usagés ou les planches ou encore les fagots de genêt ou les fougères. « *Il nous arrivait aussi, écrit Odette Ploud, de nous étendre dans la neige pour concourir au plus beau portrait que nous y faisons* »⁹³ ; sans oublier les batailles de boules de neige, les séances de patinage sur les mares, les cours d'eau et les pentes gelés.



La glissade dessin d'élève du cours moyen, école primaire de La Charité-sur-Loire, date indéterminée, vers 1950 ? Coll. part.

Les animaux

Ils sont encore nombreux dans les années 1950, y compris en ville, même s'ils disparaissent peu à peu, remplacés par les machines ; ils sont partout dans la culture populaire – contes, devinettes, dictons, formulettes, légendes, comptines. Beaucoup ont été des compagnons de jeux et parfois utilisés comme de « vrais » jouets.

« *S'occuper des travaux des champs, du bétail, s'amuser avec les chiens, les chats et tous les animaux présents, chasser, pêcher, tirer les rats à la carabine furent les divertissements de ses jeunes années* », confie Jean-William Hanoteau à propos de Marcel Hanoteau, qui a grandi à Decize à la fin du XIX^{ème} siècle⁹⁴. Il en fut ainsi pour beaucoup de petits ruraux pendant la première moitié du XX^{ème} siècle. Parmi les « animaux présents » qu'on retrouve dans tous les bourgs, villages, hameaux et dans certains quartiers des villes, les chèvres, les

⁹² Vieilles images d'un canton de France, Lormes, chapitre L'hiver, Editions du Pas de l'Ane, 1900, réédition Autun, 1999.

⁹³ Ouv. cité, p. 60

⁹⁴ APN n° 134, CAMOSINE, 2009

cochons, les lapins, les moutons, la volaille, sans oublier les animaux des haies, des bois, de l'eau, y compris les insectes.



*Saint-Honoré-les-Bains – Les Petits Anes ;
carte postale écrite mais date du cachet de la Poste illisible ; coll. part.*



En Nivernais. Trois amis. Carte postale écrite le 22 août 1921. Coll. part.

Voici quelques exemples :

Le chien était très sollicité ; il pouvait servir de monture ou pour tirer des charrettes. Rigadin, basset vendéen, a été baptisé par Jean Genet, déguisé en curé. L'été, on s'amusait à lui mettre des mouches-chatouillottes sous la queue à laquelle on attachait parfois des casseroles... Rares sont ceux qui n'ont pas d'histoires de jeux avec les chiens à raconter. Il en est de même avec les chats, beaucoup moins dociles, et, eux aussi, parfois victimes de jeux cruels. Ainsi, la petite Jacqueline, née en 1932, séjournant pendant la guerre à La Pommeraie, près de Lormes, raconte que, parfois, elle s'amusait à balancer le petit chat qu'on lui avait offert et à lui faire faire des tours complets dans la musette de pêche de son oncle ; elle raconte aussi qu'un jour, elle mit une pince à linge à sa queue... Elle précise que son miaulement et son regard furent tels qu'elle ne recommença pas ⁹⁵. La pince à linge revient souvent dans les témoignages. Quant à la petite Marie-France, à Lormes, elle habillait le sien avec des vêtements de poupée et promenait des petits lapins dans son berceau ...

Le peuple de basse-cour n'était pas davantage épargné. « *Té vas pas fini' d' fougaler les poules* » (c'est-à-dire les pourchasser pour les effaroucher), disait-on dans le patois du Val de Bargis et de Cosne-sur-Loire. L'endormissement de ces demoiselles à « bonnet phrygien » (J. Renard) semble avoir été un amusement avant tout masculin. Il y avait deux méthodes ; celle qui m'a été rapportée plusieurs fois était la plus courante ; elle consistait à mettre la tête sous une aile et à lui faire faire des tours ; l'autre consistait à la mettre sur le côté sur un sol carrelé, à l'immobiliser dans cette position ; on traçait à la craie une ligne droite partant de son œil ; l'autre œil restait ouvert, mais, ce qu'il y avait de surprenant, c'est qu'elle ne bougeait pas. Paul Mallet mentionne aussi le jet de pierre au coq « *terminant fièrement son cocorico* », la capture « *par la patte avec une sorte de lasso, des autres volailles épouvantées* » ⁹⁶.

Beaucoup plus raisonnable, une petite fille, prénommée Sylviane, les a même convoquées pour jouer à la marchande et à la maîtresse d'école, révélant une patience à toute épreuve :

La marchande :

« Souvent, en été, j'installais sur un banc boiteux quelques produits alimentaires que je me proposais de vendre. Mais vendre à qui ? Là était le problème car, enfant unique, habitant une maison isolée, il m'était difficile d'avoir des clientes.

Mon imagination, cependant, avait vite trouvé une solution : Miquette, la chienne, Nanoche, la chatte, étaient souvent interpellées. Dociles, elles s'approchaient, mais comme je ne leur proposais que quelques fruits tombés ou des baies récoltées au long des haies : mûres, gratte-cul ou bonnets d'évêque, elles n'étaient guère intéressées et, après une halte polie, elles repartaient sans avoir fait la moindre emplette.

J'avais plus de chance avec les poules qui venaient hardiment se servir et que je devais rappeler à l'ordre :

« - Non, la Rousse, ne retourne pas l'étalage ! On ne choisit pas !

⁹⁵ Périn, Jacqueline, Devenir grande, p. 79-83, L'Harmattan, 2003

⁹⁶ JDC, 16 janvier 1960, 6 février 1960, MJJN

- Attention, le coq, ce n'est pas ton tour, inutile de tricher, la poule blanche est avant toi et, de toute manière, elle est prioritaire, elle a des poussins ! ».

La grande spécialité de mon petit commerce était le fromage. Rien de plus facile que de se procurer des fromages quand, à côté de sa maison, poussent des touffes de mauves. Vous ne connaissez pas les mauves et vous vous demandez quel peut bien être le rapport avec le fromage.

Voilà : quand les pétales de leur fleur sont flétris, vous les arrachez avec soin et vous découvrez au fond du calice une minuscule galette blanche que vous extrayez sans la meurtrir. Vous tenez alors un joli petit fromage rond, lisse en dessous, mais divisé en côtes sur le dessus.

Je disposais mes fromages en pyramide – il me fallait de la patience pour en empiler une vingtaine, et j'attendais le chaland !

Quand je jugeais qu'il était l'heure de fermer boutique, je distribuais généreusement les invendus aux volailles les plus proches qui, en deux coups de bec, faisaient place nette ».

La maîtresse d'école :

« C'était mon jeu favori mais les élèves étaient rares, aussi, celles qui avaient été mes clientes étaient-elles mises à contribution et, bon gré, mal gré, assistaient aux leçons.

C'était le jeu des grandes vacances, les jours de chaleur quand, maîtresse et élèves cherchaient la fraîcheur d'un vieux mur ou l'ombre d'un arbre.

Assise dans l'herbe, je frappais dans mes mains pour rassembler ma troupe qui, d'ailleurs, était déjà installée, sommeillant à son aise et entrouvrant parfois un œil pour montrer son attention.

Chacun avait sa place : la Nanoche, lovée en crevette, le menton posé sur les pattes, avait choisi la pierre du seuil de la grange, la Miquette s'étirait de tout son long contre le puits et les poules se vautraient dans la poussière du bûcher. Seules les oies préféraient l'herbe dont, de temps en temps, elles arrachaient un brin tout en cancanant sans arrêt, ce qui leur valait quelques observations :

« - Mesdemoiselles, cessez de bavarder ! Je vous rappelle que vous ne devez pas manger pendant la classe ».

Les leçons pouvaient commencer ; j'étais sans faiblir mes acquisitions scolaires. La division des poules, élèves assez bornées, avait bien du mal à apprendre à lire et il m'arrivait de hausser la voix. L'une d'elles, alors, ouvrait un œil doré, me jetait un regard interrogatif, se secouait puis retournait à sa sieste.

« - Stupidés bestioles, il n'y a vraiment rien à tirer de vous ! »

La division des moyens, la chatte et la chienne, étudiait l'arithmétique : tables d'addition et de multiplication. Très attentives, elles se contentaient de bâiller, montrant leur langue rose et, bercées par la monotonie de ma voix, elles se rendormaient.

Les oies formaient la division des grands, quatre élèves seulement, c'était bien suffisant. Elles avaient toujours le dernier mot. Qu'importe, les leçons d'histoire leur étaient réservées : les Gaulois blonds, les rois fainéants, les châteaux, les chevaliers, Christophe Colomb et ses caravelles...

La maîtresse allait rarement plus loin dans la chronologie car, épuisée par son travail intense et la chaleur estivale, elle s'affaissait dans l'herbe et plongeait dans un profond sommeil dont elle émergeait deux heures plus tard pour constater que ses élèves faisaient l'école buissonnière dans le pré voisin et que des aoûtats, goûtant sa peau tendre, s'y étaient fixés, présages d'horribles démangeaisons.

Il faut savoir souffrir quand on veut éduquer les ignorants, ce doit être ça la vocation ! »

Poursuivons avec la gent ailée que les enfants savaient identifier dès leur plus jeune âge ; leurs jeux consistaient à dénicher et à chasser.

Dénicher non seulement les oisillons pour leur donner la becquée, mais aussi les œufs, de geais, merles, mésanges, pies (ouasses) ; vidés au préalable, ils devenaient des colliers qui n'avaient rien à envier aux colliers de nouilles contemporains. Dénicher pouvait même rapporter. Michel C. raconte que la commune de Châteauneuf-Val-de-Bargis, dans les années 1950, payait pour la « destruction des nuisibles » : « *ils allaient dans les haies dénicher les œufs de pie, les vidaient en perçant deux trous, un à chaque extrémité, et en soufflant faisaient sortir le contenu. Les coquilles étaient amassées dans un sac qui était porté à la mairie. Le secrétaire comptait les œufs et payait, je pense, un franc (...)* Etaient aussi payés les œufs de corbeau (beaucoup plus difficiles à récupérer car les nids sont en haut des arbres), les dépouilles de serpent et, je crois aussi, les buses »⁹⁷.

Les enfants des campagnes étaient tôt initiés à la chasse. Ils tiraient principalement au lance-pierres, arme de leur fabrication, décrite précédemment. Richard Marillier, raconte que, surtout en hiver, « *on délaissait [le lance-pierres], au profit de la fausse-trappe, en réalité chausse-trappe* » ; on creusait un trou dans le sol, on y plaçait de la nourriture, morceaux de pommes, de pain par exemple ; on y posait un couvercle qui devait se soulever quand l'oiseau se dirigeait vers l'appât ; le dispositif était soit manuel soit automatique. On finit par préférer acheter des pièges au bazar de Saint-Benin⁹⁸.

Même les insectes ont été mis à contribution. Ceux qui reviennent le plus souvent dans les récits sont la cancouelle, la coccinelle, la mouche.

Les cancouelles subissent le même sort qu'à l'école, jusqu'à leur disparition, dans les années 1950 ; vers Luzy, ou en Amognes, on les attachait par une patte et on les faisait tourner en disant : « *Tourn' tourn' ma p'tite grand'mère* ». Franc-Nohain leur a consacré une fable et Jules Renard une page dans Les Cloportes : Petit-Pierre en met dans ses poches pour les remettre au maître « *qui lui paierait en sous* », tout en en gardant une pour jouer : « *A l'une d'elles [les pattes], Petit-Pierre noua un fil, puis il fit décrire à la cancouelle, au-dessus de sa tête, des cercles de plus en plus rapides (...)* Ce jeu-là l'essoufflait. Il lâcha le fil. La cancouelle, lancée

⁹⁷ Souvenirs de la région de Châteauneuf-Val-de-Bargis. cahiersduvaldebargis.free.fr

⁹⁸ Ouv. cité, p. 60 à 66

comme par une fronde, partit, emportant le fil »⁹⁹. La pratique n'était pas nouvelle et se faisait partout ; elle existait depuis l'Antiquité (cf. Aristophane, Nuées). Le fil pouvait être attaché au guidon de la bicyclette ; le jeu était particulièrement enivrant ; au bout du fil pouvait être fixé un petit papier portant un message ; au lieu du fil, on pouvait utiliser un brin de chiendent ; l'été, le même sort était réservé aux taons et aux cerfs-volants (lucanes).

En Amognes, on croyait qu'une aile de cancouelle en poche permettait de retrouver les couteaux perdus... ou de gagner des billes, tout comme on croyait qu'avoir les cornes d'un cerf-volant en poche assurait de trouver des nids... Les filles redoutaient ces insectes car ils se prenaient facilement dans leurs cheveux ; une aubaine pour les garçons qui ne rataient aucune occasion pour les importuner !

Une privilégiée, la coccinelle ! Son nom varie selon les lieux : bête à Bon Dieu, bête à la Vierge, bête à Martin... mais encore papoulette du Bon Dieu dans le bas Nivernais. Ces appellations sont de moins en moins utilisées à partir des années 1950. On la place sur l'index de la main levée en prononçant une formulette qui varie, elle aussi, selon les lieux, pour connaître le temps du lendemain. Si elle se promène sur le doigt, c'est signe de pluie, si elle s'envole, il fera sûrement beau le lendemain. A Glux-en-Glenne, où elle est appelée « varvole », on dit :

*Petite varvole
Varvole du Bon Dieu
Va-t-en dire à ton père, à ta mère
S'il fera beau demain*

On disait aussi :

*Bairboulotte de lai saint Jean
Joulie bête du preuntemps
Monte chu ton chafaud
Pou vouâ chi à faire biau !...*

Jean Drouillet (1911-2005) rapporte que l'on invoque également la coccinelle jaune à sept points, un peu plus petite que la rouge, et qu'il en a fait lui-même l'expérience, tout enfant. Cet amusement existait depuis longtemps ; on le trouve sous le nom de jeu de Piranvôle dans le Glossaire du Morvan.

Quant à la chasse à la mouche, elle n'était pas pratiquée qu'en classe ; c'est encore Paul Mallet¹⁰⁰ qui apporte des renseignements précis sur la technique : « (...) *Après les avoir capturées d'une main vivement rabattue sur elles, on les mettait souvent en cage, dans des cages minuscules à parois de fer blanc, ayant de quatre à six centimètres de hauteur et de trois à cinq de côté, ce qui permettait d'avoir sous les yeux un petit animal vivant, à l'âge où on ne vous parlait que des morts dans la littérature ou dans l'histoire (...)* A l'aide d'un de ces élastiques qu'on avait en suffisance dans les vieilles jarrettières et dans les vieilles bretelles (...) auquel notre chasseur avait donné la longueur de huit à dix centimètres, tenant l'une des extrémités entre le pouce et l'index de la main droite, l'autre étant tenu par les mêmes doigts

⁹⁹ Ouv. cité, p. 204

¹⁰⁰ JDC, 16 janvier 1960, 6 février 1960, MJJN

de la main gauche, il visait la mouche qui volait en éclats. Il est probable que peu d'enfants se servent encore du caoutchouc pour tuer les mouches ».

Dans un autre article, l'auteur fait état de cages à parois de verre qu'on pouvait se procurer chez tout épicier, les plus grandes pour deux sous, les autres pour un.

Parmi les autres insectes, la petite bête de Saint-Jean, d'un beau noir lustré, très abondant dans le Morvan, sur les bruyères ou herbes sèches, dans les terrains sablonneux, possède la propriété de teindre en rouge la goutte d'eau sur laquelle on la dépose ; de cette particularité, les enfants faisaient un jeu : ils crachaient dessus en disant : « *petite bête de Saint-Jean, donne-moi de ton rouge, je te donnerai de mon blanc* ». La salive étant rougie, l'enfant, ravi, croit que la petite bête a accepté le marché !

On s'amusait aussi à « chatouiller » les trous des grillons, avec un brin de paille ou un brin d'herbe, en récitant, pour les faire sortir :

*Guerlet, guerlet, sors de ton trou,
Les vers y sont dans ta chamiée
Et y mangeont tout ton bien*

On s'est même risqué à jouer avec les araignées, les guêpes et les frelons ; en août, selon Julien Daché, « *on bouchait les nids avec un bouchon de paille enflammé avec du pétrole puis avec des tapons de glaise* »¹⁰¹ : ce dangereux amusement a probablement disparu au lendemain de la Première Guerre mondiale.

Pour clore cette revue animalière, voici les serpents et les couleuvres : Richard Marillier, arrivé en 1930 à Segoule, à l'âge de six ans, raconte en avoir rapporté vivants à l'instituteur pour les leçons de sciences naturelles ; pour ce faire, « les joyeux lurons de Segoule », qui n'avaient peur de rien, utilisaient une fourchette en aluminium dont ils cassaient les deux dents du milieu et qu'ils attachaient à un bâton ; cela leur permettait de bloquer la tête du reptile au sol qui était aussitôt glissé dans un grand sac, en général un vieux sac de pommes de terre, lequel était refermé et serré par une ficelle....¹⁰².

Peu à peu, disparaissent les jeux et divertissements impliquant des animaux : exode rural, changements économiques et sociaux, évolution des paysages, avec notamment la disparition des haies, qui fait se raréfier, voire disparaître certains d'entre eux. L'idée de protection animale fait très lentement son chemin depuis la création, en 1845, de la Société Protectrice des Animaux. Bien que le témoignage sorte du cadre chronologique que j'ai choisi, il me semble intéressant de signaler qu'en novembre 1861, « quatre enfants de Chéroult (canton de Saint-Benin d'Azy) sont surpris torturant des animaux domestiques ; traduits devant le tribunal de simple police du canton, ils écotent d'un jour de prison et d'une amende » ; l'Almanach de la Nièvre, qui relate ce fait, « espère qu'il servira d'exemple tout à la fois aux mauvais cœurs et aux agents de l'autorité qui sévissent rarement contre de pareilles sauvageries ». Peut-être a-t-il servi d'exemple car je n'ai pas retrouvé d'autres faits similaires. En tout cas, la petite Jacqueline Périn a su tirer la leçon de ce qu'elle avait fait subir à son chat.

¹⁰¹ Ouv. cité, p. 44.

¹⁰² Ouv. cité, p. 74-75.

CHAPITRE 5



« AVOIR UN JOUET »

Comme démontré dans les pages précédentes, tous les enfants ont pu répondre à leur besoin de jouets en puisant dans la nature. Mais, il y a jouet et jouet ! Il m'a parfois été confié, « je n'ai jamais eu de jouet », sous-entendu « jouet du commerce », ce qui, d'ailleurs, ne se révèle pas forcément vrai au cours de l'entretien.

Bonheur ou déception

Poil de Carotte : son « bonheur de jouer », d'« avoir un jouet »

Pour Jules Renard, « le bonheur, c'est de le chercher ». C'est bien ce que fait Poil de Carotte, quand « il s'exerce à jouer comme il faut », lorsque le camarade Rémy paraît, ou encore quand il joue aux mariés considérant qu'« on doit rester triste aux enterrements dès le début jusqu'à la fin, et grave aux mariages, sinon ce n'est plus amusant de jouer ». Le plus souvent, il n'en trouve qu'une part : « quelquefois fatigués de jouer, sœur Ernestine et grand frère Félix prêtent volontiers leurs joujoux à Poil de Carotte qui, prenant ainsi une part de bonheur de chacun, se compose modestement la sienne. Et il n'a jamais trop l'air de s'amuser, par crainte qu'on ne les lui redemande ». Pour les étrennes, il ne reçoit pas de jouet, seulement une pipe en sucre, alors que son grand frère a droit à « une boîte de soldats de plomb, prêts à se battre » et sa sœur Ernestine « une poupée aussi haute qu'elle, plus haute ».

Poil de Carotte, c'est Jules Renard lui-même (1864-1910) dont l'enfance s'est déroulée à Chitry-les-Mines.

Avoir un jouet bien à soi, un « vrai », c'est-à-dire industriel, c'était le rêve de tous les enfants ; même dans les hameaux, à la fin du XIX^{ème} siècle, ils en connaissaient l'existence et pouvaient comparer avec les jouets plus ou moins sommairement fabriqués sur place.

A chaque enfant, son bonheur ou sa déception devant le jouet qui lui a été offert et qu'il n'a, en général, pas choisi, sa réaction étant fonction à la fois de son milieu, de son âge, des circonstances, de l'époque. Selon Eugène Paillet, qui a grandi, à la fin du XIX^{ème} siècle, en plein Morvan, à Plainefas, hameau de la commune de Saint-Martin-du-Puy, et dont les propos ont été rapportés par son fils Marcel, « *La moindre abujotte (jouet) nous remplissait d'aise* »¹⁰³. De même, « *Quelle joie !* » pour Joséphine Dareau, qui vivait aussi dans un hameau du Morvan, Mollerin sôs Droune, quand, un premier janvier du tout début du XX^{ème} siècle, elle découvre dans ses sabots, « *une toute petite poupée ; « peut-être que les oies se vendaient bien !* », remarque-t-elle¹⁰⁴.

¹⁰³ Ouv. cité, p. 196.

¹⁰⁴ Ouv. cité, p. 48.

Arrêtons-nous sur le cas particulier du petit Jean-Claude Hiram ; pour cet enfant abandonné, placé à deux ans, le 5 mai 1938, à Arthel, dans une famille qui l'a peu considéré voire maltraité, c'était le bonheur quand Annette et Claude, les filles du comte, accompagnées de Bernadette, future Mme Chirac, qui venait passer ses vacances au château, chez ses grands-parents maternels, lui « *prêtaient la voiture à pédales et l'aidaient en le poussant* ». Un jour, « *un pauvre homme vivant dans une triste roulotte* » lui donna une poupée noire : « *j'étais si heureux d'avoir un jouet* » confesse-t-il. Puis terrible déception : « *ma mère nourricière la déposera à la poubelle. J'ai beaucoup pleuré. Un brave homme nommé Gaston A., qui aimait les enfants, va m'en refaire une en bois. Je l'ai conservée longtemps, jusqu'au jour où, à nouveau, elle a disparu* »¹⁰⁵. La réaction de la mère nourricière s'explique-t-elle, au moins en partie, par le fait que la poupée était noire et/ou parce qu'il était mal vu, à l'époque, qu'un garçon joue à la poupée ?

Avoir un beau jouet, c'est marquer son rang social. J'ai retenu, parmi plusieurs témoignages, celui de Mme Claudine Desjours-Laval, qui a fréquenté, dans les années 1950, la classe enfantine publique du faubourg du Mouësse, à Nevers : « *Il y avait, dit-elle, des enfants des cadres de la Thomson et dans la classe un landau ; je n'en avais pas, car trop cher ; le landau de la classe n'était prêté qu'aux enfants des cadres ; même à l'école, je n'ai pas pu pousser le landau ; j'ai le sentiment d'injustice que je n'ai jamais oublié* ». Elle ajoute que l'acquisition d'une poupée Bella lui a donné l'impression de gravir l'échelle sociale.



*Un bel attelage ; photographie fin XIX^{ème} /début du XX^{ème} s., ADN. Garçon non identifié.
Le bonheur d'avoir un beau jouet et de le montrer... Seules les familles aisées pouvaient offrir ce type de jouet.*

¹⁰⁵ Combat d'un enfant trouvé, Mémoires, p. 17 Copyright Jean-Claude Hiram, 2007



Petites mamans et leurs petites filles modèles ; photographie fin XIX^{ème} /début du XX^{ème} s ; ADN. Ces fillettes, non identifiées, sont fières de présenter leurs poupées ; l'une tient sur ses genoux ce qui semble être une poupée « Jumeau » ; les deux plus petites, assises sur une chaise, sont probablement deux Bleuettes, chaque fillette ayant la sienne.

Comme Claudine, les fillettes rêvaient toutes d'une « belle » poupée. Alors, quelle déconvenue pour la petite Sylviane de ne pas avoir reçu à Noël, celle qu'elle espérait, mais une autre, celle qu'elle avait utilisée pour une pièce de théâtre ! Voici son histoire racontée par elle-même :

(...) En 1943, j'allais à l'école depuis le printemps. Noël approchait et je me demandais si le Père Noël m'apporterait un cadeau et ce que ce serait. J'attendais fébrilement le moment où, trottant pieds nus sur le carrelage froid de la salle, j'irais voir si mes galoches à semelles de bois contenaient quelque chose.

A l'école, nous préparions la fête marquant le début des vacances : chants, poésies et même une pièce de théâtre ! Pour me récompenser d'avoir rapidement appris à lire, le maître m'avait donné un rôle, celui d'une petite fille de mon âge. Les autres acteurs étaient les élèves de la grande classe. Ils devaient jouer au coiffeur et se demandaient comment ils allaient discipliner les mèches rebelles de leur cliente. C'est alors que, tout en berçant une poupée, je devais leur proposer une solution pleine de bon sens : « Et si on mettait du beurre ? »

C'était mon unique réplique mais mon apparition sur scène suffisait à mon bonheur, surtout en voyant s'allonger le nez de ma copine Yvonne, verte de jalousie.

Pour la circonstance, il me fallait une poupée, une vraie. Maman ne voulant rien refuser à son actrice de fille avait décidé que nous irions à Nevers en acheter une.

Je revois encore le magasin aujourd'hui disparu : les Nouvelles Galeries près de la Porte de Paris. Je crus pénétrer dans la caverne d'Ali Baba. Un rayon entier présentait une multitude de jouets, poupées et autres merveilles, pauvres joujoux d'un temps de guerre qui me parurent féériques mais que les enfants d'aujourd'hui regarderaient avec mépris. Tenant la main de ma tante, je n'osais bouger, éblouie et craintive. Quand maman nous a rejointes, je ne lui ai même pas demandé à voir la poupée qu'elle avait achetée. J'étais perdue dans mon rêve, et ce n'est que le soir, à la maison, que maman me la montra.

Elle n'était pas grande, trente centimètres peut-être. Son corps de chiffon aux membres raides était vêtu d'une robe longue coupée dans un tissu à petits carreaux roses et blancs, sans aucun ornement. Un bonnet assorti, noué sous le menton, coiffait sa tête en carton peint : teint mat, lèvres rouges, yeux bleus immobiles fixant on ne savait quoi. Ses mains étaient à peine ébauchées, tout comme ses pieds chaussés d'informes sandales blanches.

Maman la recoucha dans sa boîte dont elle ne ressortit que deux jours plus tard pour la représentation et où elle retourna aussitôt après, car, dit maman, il ne fallait pas l'abîmer. Fatiguée par ma prestation artistique, j'acceptai docilement.

La veille de Noël, après avoir mangé la soupe, tout le monde alla se coucher. Pas de réveillon en ces temps de restrictions : le peu de victuailles que nous possédions serait servi au déjeuner du lendemain.

Après avoir disposé mes galoches derrière la cuisinière, sous le grand manteau de la cheminée, je dis bonsoir à tout le monde et courus à mon lit, espérant que la nuit passerait vite. Dès que je perçus les premiers bruits venant de la cuisine où mon père rallumait le feu, je bondis hors de mon lit. Le cœur battant, je découvris dans une galoches une grosse pomme rouge et luisante, et dans l'autre, un petit sachet de fondants. Mais ce n'était pas tout. Une longue boîte enveloppée de papier brun était posée entre les deux chaussures.

Était-ce possible ? Cette boîte était bien pour moi ? Que pouvait-elle contenir ? Était-ce la merveilleuse poupée entrevue à Nevers, parée de rubans et de dentelles ?

Sans précaution, j'arrachai l'emballage, soulevai le couvercle et restai un instant médusée puis, dans un sanglot, je réussis à dire : « Mais, c'est la même ! ».

Là, au fond de la boîte, gisait dans sa robe à carreaux roses et blancs, la poupée de chiffon à tête en carton peint.

Je ne l'ai jamais aimée. Quant au Père Noël qui m'avait trahie, je lui vouai pour longtemps une rancune tenace. Quelques années plus tard, j'avais alors dix ans, ma mère et ma tante, avec des mines de conspirateurs, me demandèrent discrètement, à l'abri des oreilles de ma petite cousine, si je préférais avoir, pour Noël, un baigneur ou une poupée « Raynal » ? Je ne connaissais ni le sens, ni l'orthographe de ce mot, mais il devait avoir un rapport avec « reine », et je choisis la poupée qui ne pouvait être que royale. Elle ne l'était pas, mais sa gentille frimousse aux lèvres entrouvertes pour tenir la tétine, ses yeux bleus aux longs cils qui se fermaient dès qu'on la couchait me ravirent. Ses membres souples et potelés étaient doux

comme la peau d'un bébé. Sa courte robe bleue, assortie au béguin qui la coiffait, était bordée de trois rangs de fine dentelle blanche. Et merveille ! Quand on la posait sur le ventre, elle disait « maman ».

Ce fut ma dernière poupée. Le baigneur échut à Claude qui, dit-elle, ne me l'a jamais pardonné.

Le comble, avoir un jouet sans pouvoir jouer avec quand on veut ! Jules Renard note dans son Journal, à la date du 29 juin 1893 : « *Le vieux qui retrouve dans une armoire les jouets riches avec lesquels on n'a pas voulu qu'il s'amuse autrefois. Yeux tendres, sourire triste, il les regarde, et on lui a tant défendus que, même à son âge, il n'ose pas encore y toucher* ». Plus d'un demi-siècle plus tard, c'est encore le cas de Ginette : « *une dînette me plaisait chez ma grand-mère, mais je n'y avais pas droit* » (sic). Elle possédait une dînette verte, « *mais je n'ai pas eu trop le droit de m'en servir* » renchérit-elle, les regrets intacts. Sur quelques cartes postales, on voit parfois des fillettes posant avec de belles poupées qui pourraient bien n'avoir été sorties que pour la photo. « *Quand on jouait dans la cour, on n'avait pas le droit de sortir les jouets, car, si on cassait, on n'en avait pas d'autres* », tel est le constat désabusé de Madame Marie-France Quillard.

Les jouets, pour Noël ou pour le premier janvier ?

Les jouets étaient apportés par le Père Noël pour certains, le Père Janvier pour d'autres : « *Il y a des familles où l'on donne les étrennes aux gamins le matin de Noël, d'autres le premier janvier* » selon Henri Bachelin, né en 1879, et qui a grandi à Lormes¹⁰⁶. Julien Daché, né à Onlay en 1908, les recevait le premier janvier¹⁰⁷. Si l'on en croit Georges Kraemer¹⁰⁸, en 1930, c'est le Père Janvier qui descendait « dans toutes les cheminées nivernaises », ce qui n'est pas exact. Ainsi, la regrettée Madame Suzanne Richon, née en 1926, et habitant Pougues-les-Eaux, recevait ses cadeaux à Noël ; son mari, qui a grandi à Fourchambault, les recevait le jour de l'an. Une habitude semble s'être établie dans chaque famille, en faveur de l'une ou l'autre date, puis, à partir des années 1950, le père Noël l'emporte.

Ces dates étaient attendues avec une impatiente espérance, plus ou moins imprégnée d'appréhension, comme celle, évoquée précédemment, de la petite Sylviane. « *Les enfants ne demandaient pas de cadeaux comme maintenant* », m'a-t-on fréquemment répété. Le Père Noël ou le Père Janvier, flanqué de l'abominable Père Fouettard, son ballot de verges sur le dos, tiendrait-il compte des demandes ? A-t-on été assez sage, obéissant e), a-t-on bien travaillé à l'école, pour recevoir le jouet tant convoité, parfois choisi, quand elles étaient illustrées, dans les réclames que les marchands faisaient paraître dans les journaux ou « *dans les catalogues des grands magasins parisiens, Le Bon Marché ou La Samaritaine, qui arrivaient par la poste à la mi-novembre dans le Morvan, preuve qu'il n'était pas totalement inconnu* »¹⁰⁹ ? Lui téléphoner était un privilège des plus aisés ; lui écrire en s'appliquant, en essayant de ne pas faire de pâté (on écrivait à l'encre avec la plume Sergent- Major), ni de faute d'orthographe, se répand dans les années 1930 ; dans sa réclame, parue dans Paris-Centre le 15 décembre 1934, le Grand Bazar de la Nièvre, à Nevers, conseille : « *Ecrivez-lui après avoir visité les*

¹⁰⁶ Ouv. cité, p. 103.

¹⁰⁷ Ouv. cité, p. 30-31.

¹⁰⁸ Paris-Centre, 17 décembre 1930, MJJN

¹⁰⁹ adelaitre.pagesperso-orange.fr

formidables collections de jouets » ; écrire était alors à la portée de tous, mais n'était pas encore entré dans les habitudes. La Poste introduira la fonction de « secrétaire du Père Noël », en 1962 : parmi les 2000 lettres individuelles reçues cette année-là, combien ont été envoyées par les petits nivernais et morvandaux ?

Lettres au Père Noël, extraites du JDC du 19 décembre 1951

Jacqueline :

« Je voudrais bien savoir si tu vas venir dans mes petits patins. Je voudrais un petit burnous pour mon baigneur de l'année dernière qui n'est pas abîmé et aussi des petits chaussons ».

Françoise :

« Voici le grand jour qui approche aussi je suis bien mignonne et il ne faudra pas oublier mes petits souliers ».

Yolande :

« Je ne suis pas toujours bien sage et je ne veux pas toujours manger ma soupe mais je te promets de ne plus faire crier maman ».

Danièle :

« Père Noël, une cuisinière, un petit t'oïso qui marche et une robe pour ma poupée ».

Bernard :

« Père Noël, apporte-moi un cyclorameur, penche-toi pas de ton nuage pour pas tomber »

Philippe :

« Je voudrais une bicyclette et un bateau qui va sur l'eau, une voiture à pédales et aussi un avion avec une petite lampe devant ».

Ces lettres ont probablement été rédigées avec de l'aide, ce qui n'est pas le cas de la suivante qui pourrait bien être une facétie de journaliste...

Lettre extraite de Paris-Centre 1930

« Mon chair Noël

Pisque j'ai été bien sage jeu voudret queu tu m'en maine o Palace Jeu m'y hamuse bien ai jeu seret sage ai j'apprendrai mon ortaugraf ». Riri

Voir aussi page 96.

Quels jouets dans les chaussons, les chaussures, les galoches, les sabots, les souliers ?

Au temps où le journaliste Pompane était petit, c'est-à-dire vers 1910, chez lui et chez « tous ses semblables en fortune, c'est-à-dire presque tout le monde, (...) les joujoux étaient rares. Tous de bois ou de carton bouilli. Quoi qu'on en pense, la vie était bien dure en ce temps-là. (...) La hotte du Père Noël (ou Janvier) comptait plus de pipes et de pommes en sucre rouge que de chevaux mécaniques »¹¹⁰. Les jouets consistaient souvent en billes si on était un garçon, une catin si on était une fille. Les témoignages abondent concernant ce cadeau alimentaire, rare et donc cher, qu'était l'orange, souvent dite pomme d'orange, « que l'on ne mangeait qu'à Noël ». Mais, ce n'était pas un jouet ; néanmoins, la peau et les pépins pouvaient être utilisés pour la dînette !

Vient le temps de la Première Guerre mondiale, que des jouets et jeux spécifiques doivent expliquer et justifier, mais peu de petits nivernais et morvandaux ont, semble-t-il, possédé soldats de plomb, tenue de poilu, poupée infirmière, jeu de l'oie sur la guerre en cours etc.



Dessin de Cyr Deguerque, Paris-Centre, 17 décembre 1922, MJJN

Après la guerre, dès décembre 1919, réapparaissent les jouets. Dans un dessin au trait vigoureux figurant une fille et un garçon qui sautent de joie, publié dans Paris-Centre du 17 décembre 1922, Cyr Deguerque rend compte de l'importance, pour les enfants, du retour des jouets « comme avant ». Sur ce dessin, on remarque un fusil ; or, l'hebdomadaire de la S.F.I.O., fortement marquée par le pacifisme, et bien implantée dans la Nièvre, fait paraître des placards publicitaires contre les jouets guerriers : ... « Pendant la guerre, en France, un habitant sur 27 a été tué. Enfants, ne jouez pas à la guerre ! Parents, n'achetez pas de jouets guerriers »¹¹¹. Vaine recommandation. Les enfants ont toujours joué à la guerre, même sans jouets guerriers. Il y aura, sur le marché, matériel militaire, panoplies et soldats de plomb ou de papier, permettant de constituer d'imposantes armées pour livrer de grandes et décisives batailles.

¹¹⁰ JDC, 23 décembre 1950, MJJN

¹¹¹ Cité par Pierre Volut, Decize et son canton autour de la Seconde Guerre mondiale, p. 12. Imprimerie Legardien, 2004

Un autre dessin, de Mohler, paru une semaine plus tôt, témoigne de la solidarité par le jouet au profit des « *petits amis de là-bas, dans les ruines* ». Le choix du jouet représenté, la poupée, et le geste de la donner ont une forte valeur symbolique ; l'artiste relaie l'appel de la ligue des chefs de section et des soldats combattants pour envoyer des jouets pour Noël dans les régions dévastées par les combats. Le jouet que beaucoup, comme je l'ai déjà dit, considèrent comme superflu, trouve ici sa valorisation par le don.



*Dessin de Gustave Mohler,
Paris-Centre, 10 décembre 1922, MJJ N*

Le retour des jouets « comme avant » ne signifie pas que tous les enfants en profitent ; il en est encore qui doivent se contenter d'une pipe en sucre, d'un sabot en chocolat avec un petit Jésus, de pain d'épices de différentes formes, d'une orange, ou encore d'un jouet fabriqué par l'entourage.



Une petite fille comblée, Madeleine, janvier 1928. Carte postale-photo écrite, coll. part.

De plus en plus d'enfants, nés dans les années 1930, reçoivent, malgré ces années de crise, des jouets dits « du commerce » ; ceux cités par Jean Emery sont « *les Assemblos, les Puces, les Bamboula [tambours africains] et les jouets comme Médor, le chien fidèle, les autos, les soldats de plomb* »¹¹². Selon Georges Kraemer, « *ici une poupée jolie comme un rêve de gosse, là un ours hirsute aux yeux en boutons de bottines, plus loin quelque jouet mécanique, émerveillement des marmots 1930, ailleurs le classique cheval mécanique, raide comme une décision du Conseil d'Etat ; dans ce sabot, un brimborion à 13 sous, dans cette fine chaussure, un riche écrin...* »¹¹³. Pompane, avant la guerre, constatait : « *une puissante industrie est née qui permet d'honorer le plus humble chausson devant la plus pauvre cheminée. Matières plastiques, métaux spéciaux, emploi de l'électricité ont permis la réalisation de véritables merveilles* ». En général, il n'était offert qu'un seul jouet.

N'oublions pas, enfin, les « petits Paris ». Selon Jean Léopold, enfant dans les années 1930 dans un petit village du Cher, proche de la Nièvre¹¹⁴ « *L'Assistance Publique envoyait des étrennes à ses pupilles : pipe en sucre rouge au tuyau jaune, cornet de papier glacé enrubanné enveloppant une dizaine de crottes en chocolat, une orange* » ; il se souvient que l'institution lui offrit « *un petit train aux wagons verts dépourvu de rails puis une berline Citroën de type 1925 B2 C4* » ; il reçut aussi « *un jeu de construction de conception infantile, composé de petits éléments de bois aux extrémités en U, destinés à s'emboîter les uns dans les autres ; il présentait la particularité de n'autoriser aucune combinaison rationnelle, une trousse d'écolier, une palette de couleurs qui l'enchantait, la panoplie du petit imprimeur « qui m'emballa, si étriquée qu'elle fut* ». Parmi les cadeaux distribués dans les campagnes, « *des couteaux qui font un plaisir immense à nos petits garçons* »¹¹⁵. Posséder un couteau, c'était se sentir comme les autres, mais aussi un grand...

D'après Anne Cadoret, « mal considérés, les « sans famille » peuvent vivre une enfance heureuse chez leurs parents nourriciers ; il n'en reste pas moins que leur condition est inférieure à celle des autres enfants¹¹⁶. S'ils reçoivent des jouets de leurs parents nourriciers, outre ceux de l'institution, ils sont souvent moindres, comme la marraine de Mme Henriette Ballaud qui ne reçoit qu'une petite poupée alors que les « *cousines en ont de grandes qui me faisaient envie* ». Certains étant privés du linge de l'administration au profit des enfants de la famille nourricière, on peut supposer qu'il en fut parfois de même pour les cadeaux envoyés par l'Assistance Publique. Je regrette de ne pas avoir, à ce jour, de renseignement à ce sujet.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, il y a plus urgent à acheter que des jouets : se nourrir est la priorité absolue. « *On joue avec trois fois rien et cela nous suffit (...)* Les jouets sont plutôt rares et quand on a la chance d'en posséder, on en prend grand soin. Les petites voitures de l'époque se reconnaissent au fait qu'elles n'ont plus de pneus en caoutchouc »¹¹⁷. A Nevers, dans le cadre de la récupération des vieilles ferrailles, les enfants avaient été invités à rapporter à l'école ce qu'ils trouvaient, dont des vieux jouets Leur génie inventif et leur débrouillardise aidant, ils trouveront toujours, malgré la pénurie, de quoi fabriquer ceux qu'ils n'avaient pas et

¹¹² Ouv. cité, p. 122

¹¹³ Paris-Centre, 17 décembre 1930, MJJN.

¹¹⁴ L'enfant aux yeux bleus, p. 68-69, CNHE, n° 12, AMNE 1999.

¹¹⁵ Jablonka, Ivan, Ni père, ni mère. Histoire des enfants de l'Assistance Publique, 1874-1939, Editions du Seuil, 2006.

¹¹⁶ L'enfant de nulle part, Enfants placés et famille morvandelle, p. 97-110, Revue L'Homme, 1990.

¹¹⁷ Paul de Haut, ouv. cité, p. 106-107.

dont ils avaient un besoin immédiat : « *Quand on n'a pas de ballon, on fait avec une grosse balle, très dure, fabrication maison, enveloppe de chiffon bourrée de vieux papiers pressés très serrés après mouillage* », confie Félicienne Nicolas, élève du Cours complémentaire de Nevers de 1940 à 1944. La même personne témoigne qu'en 1944, pour les petites de l'Ecole de Loire, les élèves de son cours, avec elle-même, ont animé « *un arbre de Noël pauvrement garni* »¹¹⁸. Pour les étrennes, dans certaines familles, les enfants découvraient des jouets portant un portrait, une pensée du maréchal Pétain.

Après la guerre

1946 est l'année du lancement à la TSF de la chanson « Petit Papa Noël » « avec ses jouets par milliers (...) et ses beaux joujoux que je vois en rêve », en rêve seulement pour beaucoup, en ces lendemains de guerre ; en effet, on distribue encore des tickets d'alimentation et il en sera ainsi jusqu'en 1949. Et il faut reconstruire, en bien des lieux du département, pas seulement à Nevers. Néanmoins, la production industrielle de jouets est repartie. Beaucoup d'usines et d'ateliers de fabrication, qui avaient fermé leurs portes ou ralenti leur production sous l'occupation allemande, ont relancé leurs activités, dont les établissements de Fourchambault, Coudray et Vimeux (voir chapitre suivant).

Il y a donc des jouets, mais ils sont si chers qu'ils sont inaccessibles pour la majorité des familles ; c'est le cas des autos mécaniques, des trains, de certaines poupées, surtout en raison de leurs toilettes car le tissu est rare, des batteries de cuisine en aluminium et des cuisinières électriques, d'ailleurs difficiles à trouver ; en ce qui concerne les fermes, pour le même prix qu'avant, elles sont plus petites etc. A la place des soldats de plomb, les réserves de plomb ayant servi à la fabrication des munitions, sont produits des soldats de plâtre, ou de carton à découper dans des planches imprimées en couleurs, moins coûteux que les figurines en aluminium Quiralu (marque créée en 1933).

Trois ans plus tard, en décembre 1949,

« *Malgré une économie chaotique, les enfants de Nevers auront un véritable Noël*

Il est très curieux de remarquer que le jour de Noël reste, même aux époques les plus tragiques et les plus tristes, un jour de joie sereine, une ère de bonheur. Rien de factice pourtant dans ce contentement. Il semble que cet enveloppement de bien-être soit la conséquence du fait que ce jour-là, tous et chacun, nous reprenons pour quelques heures une simplicité enfantine. La marche du temps est suspendue, nous retrouvons une âme d'enfant et cela est bien (...) même si la situation internationale est tendue.

C'est qu'en ce jour, malgré la trop criarde différence qui existe entre les situations sociales, tous, riches ou pauvres, peuvent participer à une joie sereine, qui, souvent, est fonction inverse des possibilités financières.

Mais, Noël est surtout le jour des enfants (...). Aussi, les petits nez se collent-ils aux vitrines des magasins qui, pour la circonstance, ont revêtu un attrait plus attrayant encore.

¹¹⁸ CNHE, n° 20, p. 3,38, AMNE, 2007.

Les boîtes aux lettres à l'usage du Père Noël (Au Paradis des Tout Petits et Grand Bazar) reçoivent une avalanche de missives plus ou moins bien écrites, mais qui, toutes, ont un charme difficile à définir. L'adresse est souvent fantaisiste car les enfants connaissent assez peu la géographie du Ciel. Certains ont écrit Père Noël au Ciel, c'est précis et direct. D'autres plus méfiants ont formulé, Père Noël, route du Paradis au Ciel. Il est des enfants respectueux [qui] ont calligraphié : M. le Père Noël. Il en est aussi qui sont très attachés à leur province originelle et qui ont écrit : Père Noël, route du Paradis, Nevers (Nièvre) (...)

Tous les magasins de Nevers (...) ont revêtu un aspect particulier (...). Les magasins de jouets sont à l'honneur. Aux Nouvelles Galeries des milliers de jouets permettront de satisfaire à toutes les demandes et de satisfaire toutes les bourses. Les fabricants ont enfin compris que, s'il est des parents qui peuvent offrir des jouets de 5, 8, ou 10 000 francs à leurs enfants, il en est beaucoup d'autres qui, hélas, ne peuvent destiner aux étrennes qu'un budget limité. Aussi voit-on aux vitrines des baigneurs à 200 francs, des poupées à 500 francs. Il y en a de plus belles et de plus chères certes. Mais il n'est pas nécessaire d'être très versé dans l'observation de l'enfant pour savoir qu'une toute petite fille préférera souvent une poupée en chiffon, qu'elle peut triturer à sa guise à une poupée de grande valeur. (...). Mais il est aussi des jouets onéreux sur les étalages, des automobiles à 5 000 francs, des tricycles, de petites bicyclettes, sans compter les traditionnels trains électriques. Tout cela fait l'admiration des visiteurs et des passants dont certains ont des réflexions amères. Une mère de quatre enfants nous faisait remarquer qu'avec les 12 000 francs que gagnait son mari, il était impossible d'acheter à chacun de ses enfants des jouets pour une valeur de 800 francs. Un père de famille habitant la Nièvre nous signalait qu'ayant huit enfants, il avait acheté pour une de ses filles qui aime jouer du banjo plusieurs cordes et quelques chansons, dont la somme totale dépasse 500 francs, budget qu'il s'était fixé pour chacun. Maigre cadeau. Il faut cependant dire aussi que le souci est le partage des parents, et que, souvent, les enfants sont très heureux, même quand le cadeau n'a pas coûté très cher. Les rêves des enfants seront bercés, malgré tout, d'une joie que, nous autres, adultes, nous ne pouvons plus comprendre, mais qui illumine pour eux cette journée tant souhaitée. Car c'est cela Noël. »

D. F. JDC, 23 décembre 1949 [auteur non identifié]

A Noël 1951, quels sont les jouets nouveaux, les plus vendus, les moins demandés ? Une réponse à cette question est apportée par André Kraemer dans un article du Journal du Centre du 19 décembre 1951 :

« Les nouveautés : peu nombreuses ; notons toutefois les poupées « en peau magic » imitant la chair humaine à l'aspect et au toucher ; les poupées en Laflex, sans articulations, malléables, auxquelles on peut donner toutes les poses ; la cuisinière électrique avec four chauffant permettant de faire de la pâtisserie ainsi que le livre de recettes « Cuisiner est un jeu » ; le poste de télévision en matière plastique où les images passent accompagnées d'un enregistrement musical.

les plus vendus : autos à pédales, landaus, poupées de prix, Meccano, trottinettes, patins à roulettes

les moins demandés : soldats de plomb, revolvers et panoplies

A Noël 1955, le même journaliste constate que « *malgré les nouveautés que lancent chaque année les fabricants de jouets, ce sont les jouets de base, ceux qui ont ravi l'enfance de nos parents et grands-parents, qui gardent la préférence des petits. Pour le garçon, la panoplie, les jeux de construction, le petit train et les soldats de plomb (avec, toutefois, cette concession au progrès : les pioupious sont en plastique). Pour les filles : poupées, poupons, petits ménages et tout ce qui excite leur instinct maternel et ménager* ».

Remarque : dans ces deux articles n'apparaît pas le cheval à bascule, pourtant cadeau de Noël incontournable dans les années 1950.

Un article, sans nom d'auteur, du 12 décembre 1961, fait le point sur ce qui persiste et ce qui change, à la fin de la période considérée : (...) *Dans une proportion de plus de 50 %, les parents déterminent le choix des enfants. Bien souvent la couleur, la mobilité présentent – pour les petits – un attrait indiscutable. Telle poupée, un peu souillon, parvient à toucher un jeune cœur – déjà maternel. Mais maman (la vraie) déclare que la tête n'est pas belle et les vêtements sans goût. Et l'on achète un spécimen sophistiqué qui fera l'admiration... des amis de la famille. L'industrie du jouet est en progression constante. Il faut procurer aux enfants des objets qui leur permettront de faire comme papa. La production suit donc de près toute l'évolution scientifique. Les sujets traditionnels, poupées, dînettes, tambours, animaux ont toujours les faveurs des petits et des grands. D'autres sont oubliés ou presque : le yoyo, le bilboquet, le cerceau. D'autres encore jouissent d'une vogue très éphémère : le hula hoop, par exemple. Certains subissent des fluctuations insoupçonnables : il y a cinq ou six ans, les trains électriques étaient en perte de vitesse. Ils sont très demandés aujourd'hui. Enfin, signe des temps, la panoplie du menuisier est délaissée au profit du petit chimiste et du martien (...). Il faut affronter les modes, les progrès techniques, de façon à recréer – en miniature – un monde moderne. On pousse quelquefois très loin le souci du réalisme. Ainsi, ce bébé mouilleur, accueilli très diversement. Certains le trouvent très amusant, d'autres lui reprochent d'inciter les enfants à ... l'imiter. Une maman est catégorique : « ma fille passe le plus clair de son temps dans la salle de bains pour remplir sa poupée. Résultat, elle est trempée. » A noter que la salle de bains ne concerne qu'une infime minorité.*

L'Arbre de Noël, une fête féérique très attendue

La fête appelée Arbre de Noël, autour d'un sapin décoré, existe en Nivernais depuis la fin du XIX^{ème} siècle. Elle se déroule parfois chez des particuliers, notamment à la campagne, chez les propriétaires des fermes. Marcel Devoucoux raconte que, au début du XX^{ème} siècle, tous les enfants des fermiers du châtelain, étaient reçus, le premier janvier « *dans le grand salon où rutilait sous le lustre de cristal un grand arbre de Noël. A cet arbre étaient attachés des petits cadeaux* » dont un couteau pour lui-même ¹¹⁹. La fête se déroule aussi dans les usines et divers établissements. Elle a permis plus particulièrement à des enfants d'ouvriers d'avoir des jouets. Roger Jaillot, né en 1925 et qui a grandi à Decize, affirme : « *il n'y avait pas de jouets pour les enfants d'ouvriers, à moins de les fabriquer soi-même* » ¹²⁰. Les propos sont à nuancer car il y avait des ouvriers qui offraient des jouets à leurs enfants et des entreprises qui organisaient, chaque année, un Arbre de Noël.

¹¹⁹ Ouv. cité, p.23.

¹²⁰ Ouv. cité, p.13.

Selon la notice pour l'Exposition universelle de 1900, les enfants, dont les parents étaient ouvriers aux usines Bouchacourt, à Fourchambault, bénéficiaient d'un Arbre de Noël « depuis quelques années », avec distribution de jouets, livres, vêtements « et quelques objets de ménage »¹²¹. Les Arbres de Noël se répandent au cours de l'Entre-deux-guerres. Le jeudi 20 décembre 1934, la Grande Pharmacie Bernamont, à Nevers, invite « tous les enfants des chômeurs et des familles nombreuses » à la Fête annuelle de l'Arbre de Noël ; « tous recevront jouets et friandises » ; près de 2500 jouets furent distribués, selon Paris-Centre. « *La rue de Rémigny fut le domaine absolu de tous les bambins attendant avec une impatiente turbulence le jouet dont ils rêvaient depuis des semaines* »¹²².



Annonce pour la Fête annuelle de l'Arbre de Noël, organisée par la pharmacie Bernamont de Nevers, Paris-Centre, MJJN

A la date du 31 décembre 1934, le même journal informe que le Noël des pompiers a été particulièrement généreux : « douceurs, un jouet approprié à son âge et aussi, ce qui d'ailleurs n'est pas à dédaigner, un objet utile ».

¹²¹ Thuillier, Guy, Les ouvriers des forges nivernaises au XIX^{ème} siècle, vie quotidienne et pratiques sociales, p. 399. Comité d'histoire de la Sécurité sociale, Paris, 2002.

¹²² La crise économique des années 1930 frappe durement la Nièvre, avec une forte poussée du chômage.

A rapprocher de l'Arbre de Noël, la fête de Saint Nicolas à l'usine Lambiotte, à Prémery, organisée par Rose Lambiotte, épouse du directeur, pour les enfants du personnel, avec au programme, distribution de jouets, de friandises et spectacle ; 306 enfants furent concernés en 1938 ; le 21 décembre 1939, « 326 enfants de 2 à 9 ans ont reçu chacun deux jouets, semblables, dans l'ensemble, à ceux distribués les années précédentes, plus du chocolat en tablettes, mets toujours apprécié par les gosses » ; le fournisseur habituel était le Comptoir général de la Bimbeloterie, à Paris ¹²³.

Pendant la guerre, la fête de Noël a quand même lieu dans certains établissements, comme Lambiotte qui vient d'être citée, Thomson-Houston à Nevers où, le 27 décembre 1941, outre les jouets distribués, « tous magnifiques et adaptés à l'âge de chacun » (quels jouets ?), « trois jolis jouets mécaniques (lesquels, en reste-t-il au moins un ?), construits par Mr Chanté ont été offerts par tirage au sort », selon un article du journal Le Pays Nivernais.

Quelques écoles, surtout en ville, parfois à la campagne, y compris pendant la guerre, ont aussi leur fête autour d'un sapin. Le bazar Au Petit Louvre, à Prémery, dans la réclame parue dans Paris-Centre du 3 décembre 1927, offre 50% de remise à Messieurs les directeurs d'école pour Arbres de Noël, ce qui confirme leur existence. A l'école maternelle du Parc, à Nevers, en 1930, il en a été dressé un pour la venue du Père Janvier : « les enfants auront un beau sapin rutilant d'ampoules multicolores et, ce qui est mieux, des joujoux de toutes sortes » note Georges Kraemer. Par le même quotidien, « la Municipalité de Nevers fait connaître qu'une distribution de jouets et de friandises aura lieu au hall du Champ de Foire, le dimanche 30 décembre (1934) à 14 heures pour les enfants des familles nombreuses fréquentant les écoles communales (...) ».

Les Arbres de Noël organisés par diverses institutions dont l'Assistance publique, et par les comités d'entreprises - devenus obligatoires, à partir de 1946, dans celles qui emploient plus de cinquante salariés - permettent à de nombreux enfants de recevoir un jouet qu'ils n'auraient jamais possédé autrement.

Dans les villes industrielles de notre département, ce fut extraordinaire pour de nombreux enfants d'ouvriers, qui n'avaient même pas imaginé posséder un jour ces beaux jouets qui leur étaient offerts. Lucien Déon m'a confié qu'à un Arbre de Noël (1947 ? 1948 ?) de la Fonderie du Clos des Granges, à Nevers, où travaillait son père, il reçut ce qu'il considère, encore aujourd'hui, comme son plus beau jouet : « une petite jeep de l'armée avec sa petite remorque et un jerrican », précisant « mes parents n'ont pas pu m'offrir de jouets, mais je n'ai jamais eu faim ».

En 1950, chez Breloux, à Nevers, les jouets sont fabriqués, pour 180 enfants, dans les ateliers de la rue Saint-Gildard par les apprentis : quels jouets ?

En 1951, 400 enfants de l'ACMA, à Fourchambault, ont reçu ours en peluche, jokaris, cuisinières, trolleybus, dînettes, poupées, plus un objet utile (pelotes de laine, tabliers, métrages de tissu).

¹²³ Jurquet, Sylviane, Lambiotte Prémery, 1886-2002, p. 142-144 CAMOSINE, 2016.

En 1955, 500 enfants d'Electricité et Gaz de France reçurent « des voitures ou des poupées de grande valeur » et assistèrent à la projection au Palace de dessins animés de Walt Disney, etc.

Les jouets sont distribués en fonction de l'âge, jusqu'à douze ans, mais aussi du sexe : poupées, dînettes, trousse à couture ou travailleuses pour les filles, jeux de construction, jouets mécaniques pour les garçons.

On peut aisément rallonger la liste des Arbres de Noël. Il suffit de se plonger dans les reportages parus dans les journaux locaux.

Le bonheur de recevoir un jouet, un « vrai », un « beau », comme on disait, n'était plus réservé à une minorité. C'est le début du « jouet à 100 francs », héritier du jouet à quelques sous et qui deviendra « jouet à un franc » après l'adoption du nouveau franc en 1960. Dans leur réclame de novembre 1959, Les Nouvelles Galeries proposent des jouets modernes ou classiques à profusion : « *rayons chargés d'une multitude de jouets aux mécanismes fabuleux et aux couleurs éclatantes, de la DS télécommandée pour les garçons au Télémarelle, jouet électrique pour les filles* » qui obtint le grand prix du jouet féminin (version de l'émission de Jean Nohain, Jeux et variétés).

On entre de plein jouet, si je puis me permettre cette facilité, dans l'ère de la société de consommation qui, conjuguée au baby-boom, façonne l'enfant-cible commerciale, l'enfant-roi, prescripteur d'achat à tout moment de l'année et pas seulement à l'époque des étrennes. Déjà, avant la guerre, il y a des expositions en dehors de la période dite des fêtes : par exemple, dans Paris-Centre de mai 1934, le Grand Bazar de Nevers annonce l'« *exposition au hall du Champ de foire de ses différents modèles de jouets* », du 10 au 13 mai.

Le jouet devient également cadeau d'anniversaire ; cette célébration de la naissance s'est d'abord faite dans les milieux aisés, à partir des années 1920 : dans La Page de la Famille de Paris-Centre du jeudi 6 janvier 1927, on en a confirmation, dans le cadre de la réalisation d'« un coquet onglier » : « *un anniversaire, une fête sont d'aimables prétextes à des échanges de présents* ».

Alain Dussartre, heureux d'avoir été entendu par le Père Noël ; il a été très sage et a très bien travaillé à l'école ; Noël 1956 ; photo amateur ; coll. p.



CHAPITRE 6

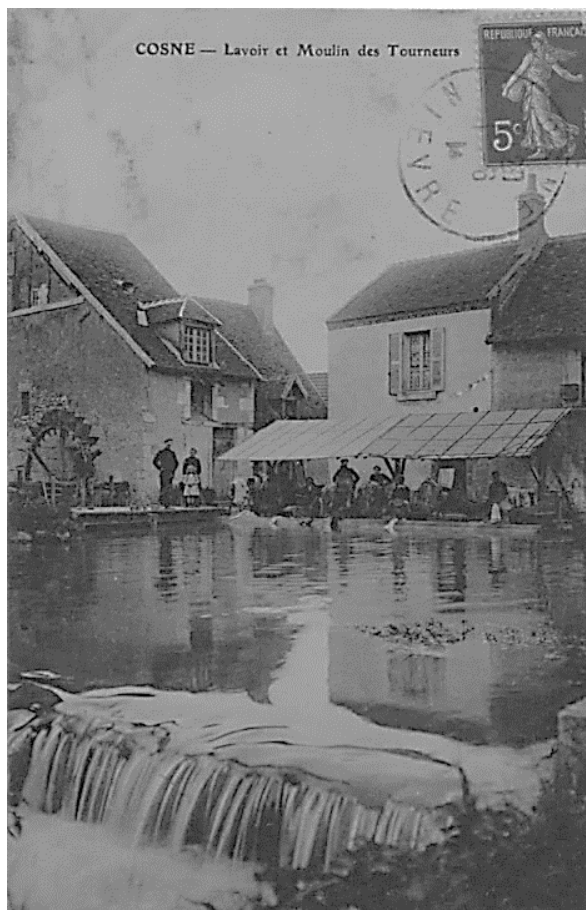
PRODUCTION LOCALE ET COMMERCE

Une production en Nivernais-Morvan ?

On peut s'étonner que, dans le Morvan, compte tenu de l'abondance du bois, il n'y ait pas eu d'industrie du jouet. Si l'on en croit Noëlle Renault et Philippe Berte-Langereau, « *les morvandiaux n'ont jamais eu le génie créateur, la fibre de l'art populaire tel qu'il s'entend dans le Jura, le Queyras, la Bretagne, le Pays Basque, etc.* »¹²⁴.

Cependant, il importe de signaler, à Larochemillay et à Lormes, la production de quilles en grandes quantités, mais c'étaient surtout des quilles pour les adultes.

En Nivernais proprement dit, au début du XX^{ème} siècle, une des roues du moulin de Beauvoir, sur le Nohain, à Cosne-sur-Loire, fut utilisée par un tourneur dont l'une des spécialités était la fabrication d'éléments de poupées en bois, d'où son appellation Moulin des Tourneurs de poupées¹²⁵. A-t-il été l'un des fournisseurs de la SFBJ (Société Française de Fabrication de Bébés et Jouets) ?



Cosne - Lavoir et Moulin des Tourneurs ; carte postale écrite ; date illisible (cachet de la Poste) ; début du XX^{ème} siècle ; coll. part.

Du moulin, il ne reste que la roue, conservée au Musée de La Celle-sur-Loire.



Tronc de poupée élaboré grâce au moulin des Tourneurs ; début du XX^{ème} siècle, Musée de La Celle-sur-Loire.

¹²⁴ Ouv. Cité, p. 12.

¹²⁵ APN 61/62, p. 26, CAMOSINE, 1989.

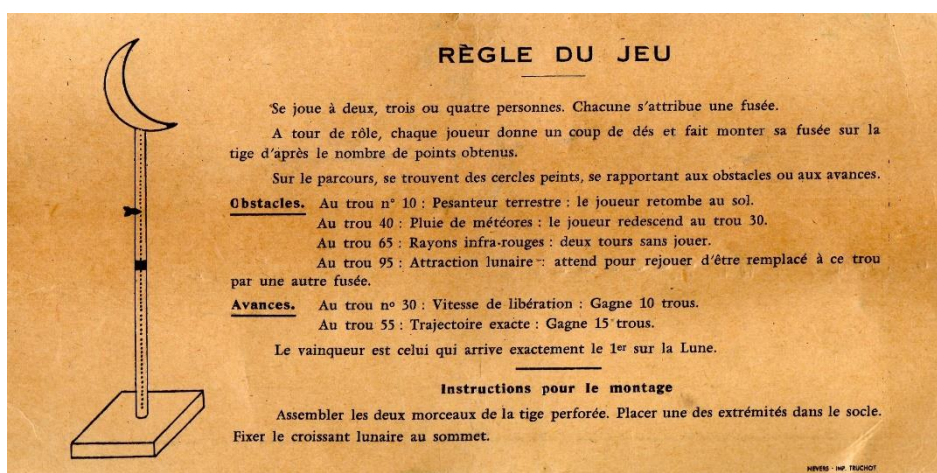
Il y eut aussi une petite production de dînettes en grès dont on peut voir quelques pièces au musée de Prémercy.



Eléments de dînette, en grès. Musée du grès Prémercy (Nièvre), photo extraite des APN n° 115, p. 25

A Dornecy, l'entreprise Niverbois a produit des jouets vendus non seulement à Nevers par les Nouvelles Galeries, mais aussi dans toute la France. Un article du Journal du Centre du 30 mars 1948 décrit : "un petit atelier aux baies vitrées - ancienne écurie - caché au fond d'une cour encombrée de bois de charpente (...) ". En 1942, un décorateur parisien, M. Coulon, est venu se fixer à Dornecy et s'est lancé dans la fabrication et l'étude de meubles d'enfants. Comme chutes et déchets de planches abondaient il a eu l'idée de les récupérer pour créer des jouets : poules, canards, chiens, torpédos, marins rameurs, etc. J'ignore quand cette entreprise a fermé ses portes ; en tout cas, elle existait encore en 1955 puisque dans un catalogue d'étrennes de cette année-là, figurent des meubles de poupées "Niverbois".

On ne saurait passer sous silence une création purement nivernaise, en 1959, année du premier impact sur la lune d'un engin construit par l'Homme (Luna 2), « le jeu des fusées à la lune » ; ce jeu n'a jamais été commercialisé ; son commanditaire n'ayant pu régler la facture, il est resté dans les stocks de son auteur, Mr Renard, menuisier ébéniste.



Jeu de la fusée à la lune, 1959. Jeu en bois créé par Mr Renard ; composé de 9 pièces à assembler ; la règle du jeu a été imprimée chez Truchot, à Nevers ; coll. part.

La production industrielle concerne l'ouest du Nivernais ; son rôle n'a pas été négligeable dans l'économie et la vie sociale locales, fût-il limité à quelques années. Les deux établissements industriels qui ont produit en quantité des jouets étaient situés à Fourchambault, près de Nevers ¹²⁶.

L'entreprise Vimeux, qui possédait déjà une usine à Pantin, y établit, en 1937, sous la marque l'Etoile, une fabrique, de « jouets sportifs, autos de course, cyclo -rameurs, voitures de poupées ». Dès 1939, elle emploie 200 ouvriers, dont 120 femmes. La guerre ralentit l'activité. En 1948, un changement de direction la relance ; l'année suivante, un accord commercial avec les Etablissements Guillaume, de Nevers, crée, dans la Nièvre, un important marché de voitures d'enfants. Mais des difficultés financières aboutissent à la fermeture de l'usine en 1953 et au licenciement de 400 ouvriers. Son adresse était 15, rue du 4 septembre. Les bâtiments ont été rasés.



Réclame jouets Vimeux Coll. part

Les Etablissements Maurice Coudray, aussi venus de Paris, installés à Pouilly-sur-Loire puis à Fourchambault, à partir de 1932, employaient une quarantaine de salariés en 1939, pour produire des jeux de construction aéronautique ; « modernisez l'antique tradition en offrant un jouet moderne, le gyroplane ou Mécavion », stipulait une réclame de 1936. Quand ils se sont installés dans la Nièvre, « Mécavion » était fabriqué depuis 1928 et avait figuré, parmi les nouveautés, dans le catalogue de jouets 1935 de La Samaritaine. Pendant la guerre, la production diminue, puis, en 1947, ils déménagent à Arsonval. Le bâtiment des ateliers est visible derrière la station Esso. Il m'est impossible de dire si beaucoup d'enfants nivernais ont possédé Mécavion ainsi que les avions en fer à monter soi-même. Il ne faut pas les confondre, comme on le fait parfois, avec le système Meccano.

¹²⁶ Fourchambault, cité ouvrière, p.76, brochure éditée par la municipalité à l'occasion du centenaire de la fondation de la commune de Fourchambault, 1955, Médiathèque de Fourchambault.

BREVET D'INVENTION

DÉLIVRÉ SANS GARANTIE DU GOUVERNEMENT

Sous le N° 652.852

LE MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Vu la loi du 5 Juillet 1844, modifiée par les lois des 31 Mai 1856, et 7 Avril 1902, par l'article 58 de la Loi de finances du 26 Décembre 1908, et par l'article 51 de la Loi de finances du 31 Décembre 1921,

Vu le procès-verbal dressé le 20 Mars 1928, à 13 heures, 56 minutes, à l'Office national de la Propriété Industrielle

ARRÊTE:

ART. 1^{er} — Il est délivré à M. Coudray Maurice, Paris,

un brevet d'invention de quinze années, qui ont commencé à courir au jour du procès-verbal susindiqué, pour

un jeu de construction aéronautique.

ART. 2 — Le présent arrêté, constituant le brevet d'invention, est délivré conformément à l'article 11 de la loi du 5 Juillet 1844, modifiée par les lois des 31 Mai 1856 et 7 Avril 1902, portant que « les brevets dont la demande aura été régulièrement formée seront délivrés sans examen préalable, aux risques et périls des demandeurs et sans garantie soit de la réalité, de la nouveauté ou du mérite de l'invention, soit de la fidélité ou de l'exactitude de la description »

Une ampliation du présent arrêté à laquelle sera joint un exemplaire imprimé de la description « du jeu de construction aéronautique » déposé, sera délivrée au demandeur du présent brevet.

Paris, le 29 Octobre 1928

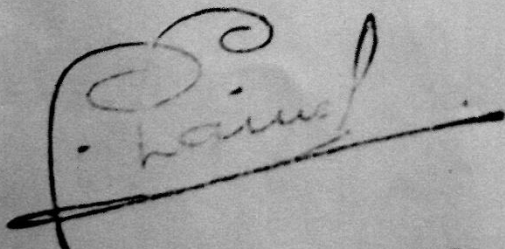
Pour le Ministre et par délégation:

Le Directeur de la Propriété industrielle,

CH. DROUETS

Pour expédition certifiée conforme,

Le Chef de Bureau.



(Voir ci-après les Extraits de la loi du 5 juillet 1844 et de la loi du 31 Décembre 1921).

Copie du brevet d'invention délivré à Maurice Coudray le 29 octobre 1928 pour un jeu de construction aéronautique, coll. p.

HAVAS

**OFFREZ A VOS ENFANTS
la dernière
nouveau-té
du jouet:**

Le Gyroplane 20 & 35^F

MécavION

qui fera leur bonheur en leur donnant le goût de l'Aviation. Il les amusera passionnément de même que les jeux de Constructions Aéronautiques

MÉCAVION de 25 à 120^F

BROCHURES SUR DEMANDE AUX ÉTABL^S COUDRAY, à FOURCHAMBAULT (Nièvre)



Réclame Mécavion, le Gyroplane : Paris-Centre, 13 décembre 1934, MJJN ; elle figure également dans l'Illustration du 30 novembre 1935 coll. part.

Un Jouet moderne instructif amusant

aux combinaisons nombreuses d'une solidité remarquable voilà ce qui vous est offert par

MécavION

qui permet de reproduire tous les avions modernes avec une fidèle ressemblance

Nouveauté 1955

"Avions à Réaction"
Mystère, Sabre, Ouragan, Météor
Thunderjet

Boîte N°15

Boîte N°14



Réclame Mécavion pour la nouveauté 1955, « Avions à réaction », coll. p.



Mécavion, Gyroplane dans sa boîte. Coll part.

Comment les jouets étaient-ils diffusés ?

L'annonce parue dans le Journal de Cosne, le 27 décembre 1884, intitulée « Les étrennes locales » fournit des éléments de réponse :

« Heureuse époque de l'année. Nous sortons à peine de célébrer la Noël et voici le jour de l'an qui vient faire miroiter devant nos yeux toutes ses séductions. Vêtus de leurs houppelandes couvertes de neige et coiffés d'un bonnet de fourrure, les bonshommes à barbe grise ou blanche, dans laquelle des micras scintillent, montent la faction dans toutes les vitrines (...). Pour nos petits ainsi que nos grands lecteurs nous recommandons de ne point oublier la visite traditionnelle obligatoire aux magasins de mieux en mieux fournis de notre ville. Mais comme il faudrait les citer tous, chose impossible, nous n'en nommerons aucun afin de mécontenter personne. Ce que nous pouvons dire, c'est que maintenant nous pouvons trouver chez nous de quoi satisfaire tous les goûts et toutes les bourses sans avoir besoin d'avoir recours à des achats ou à des commandes au dehors, comme on était bien forcé de le faire autrefois. Les jouets, les bonbons, les objets de luxe, les bibelots d'art etc. brillent à l'étalage de nos divers magasins ayant amplement de quoi répondre aux exigences les plus difficiles en matière de beau et de bon ».

Dès la fin du XIX^{ème} siècle, divers points de vente distribuent, partout dans le département, des jouets désormais fabriqués en série : épiceries, bazars, baraques foraines lors des fêtes, grands magasins en ville où le rayon jouet devient permanent à partir de 1920.



*A travers le Morvan. 130-L'Affiche ; carte postale écrite le 9 décembre 1917 ; coll. part.
Cette carte postale suffit à elle seule pour confirmer que les jouets industriels étaient connus dans le Morvan.*

Il importe d'ajouter les marchands ambulants qu'on appelait, dans le Morvan, marcelots, bizoirs, marciars ou encore dauphinés, qui proposaient, entre autres, divers petits jouets, des sifflets par exemple. Le correspondant du Journal du Centre, à la date du 3 avril 1948, affirme : « les villages les plus reculés recevaient leur visite ». De plus, la vente par correspondance se développe, notamment grâce à la presse enfantine.



Page de couverture du catalogue Au Bon Marché, 1939, coll. part. Un des catalogues qui parvenaient jusque dans les hameaux du Morvan.

Dans un seul village, il pouvait y avoir plusieurs épiceries où, outre les produits alimentaires, on trouvait bien d'autres choses, dont des jouets, ce que confirment les témoignages et l'inventaire du magasin de Mr Geay, à Planchez-en-Morvan, réalisé au lendemain de la Seconde Guerre mondiale pour être dédommagé des pertes subies :

- 12 jeux constructions assortis
- 2 jeux de lettres
- 24 dinettes assorties
- 12 dominos
- 12 jeux de quilles
- 12 animaux assortis
- 6 bateaux
- 12 autos
- 6 jeux adresses
- 12 moulins à musique
- 12 jeux bois
- 12 seaux garnis
- 2 voitures
- 12 chevaux carton
- 6 chevaux de bois
- 5 jeux de croquet
- 24 poupées assorties
- 6 clowns et polichinelles
- 6 locomotives
- 6 jeux de cubes
- 6 cordes à sauter
- 12 balles de caoutchouc
- 12 sujets celluloid
- 1 boîte à ouvrage.

Nous sommes en plein Morvan et, si l'on s'en tient à sa réputation, on peut être surpris par le nombre de jouets proposés à la vente, même s'il a été gonflé pour une meilleure indemnisation ¹²⁷.

Des distinctions s'établissent entre commerçants, dès le XIX^{ème} siècle, comme le suggère Henri Bachelin, à propos de Lormes : « *chez Mr Teste, c'est pour la bourgeoisie (...), chez Mr Nugues, c'est plus près de nos bourses (...). On peut se risquer à acheter pour une pièce de dix sous, même de vingt : des agates qui sont des billes en couleurs, du pain d'épices, des pipes, des bonshommes en sucre rouge* » ¹²⁸.

Les textes des réclames montrent que la concurrence est vive ; certaines sont présentées comme des pages de catalogues avec illustrations, description, prix (qui doivent être rapportés au pouvoir d'achat). Ces vitrines de papier, qui n'apparaissent dans les journaux locaux qu'en novembre-décembre, nous permettent de connaître les jouets proposés aux petits nivernais et morvandeaux et que les plus chanceux ont pu recevoir en cadeau et... qui dorment peut-être encore dans les greniers.

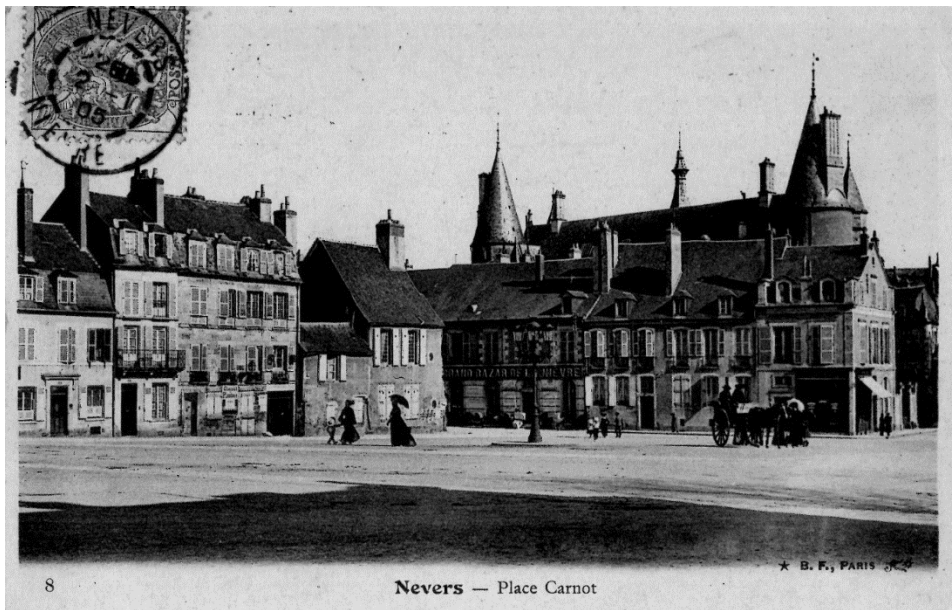
Voici quelques exemples concernant Nevers, avant la Deuxième Guerre mondiale :

L'annuaire de la Nièvre de 1891 donne trois adresses de « marchands de jouets » : Barusseau, 71 rue du Commerce ; Blanchandin, 63 rue de Nièvre et Menanteau, 45 rue Saint-Martin, ce dernier étant le Grand Bazar de la Nièvre, maison fondée en 1840. Dans celui de 1895, sa réclame annonce : « assortiment considérable de jouets et d'articles en tous genres pour étrennes, cadeaux. La réclame parue dans l'annuaire de 1912 informe : « agrandissement des magasins entièrement remis à neuf. Assortiment considérable de jouets et d'articles de tous genres pour Etrennes, cadeaux (...) La maison se charge de la réparation des bébés de toutes marques », ce qui n'était pas nouveau. Celle du 14 décembre 1919 propose, entre autres objets, un « très grand choix de poupées, jeux et jouets » et offre un calendrier. Celle du 23 décembre 1920 est plus précise, sans illustration cependant : « Très grand choix d'étrennes-jouets, d'étrennes utiles : poupées, chevaux, chemins de fer, meccanos, meubles et ustensiles de cuisine pour poupées etc... ». Et il est précisé « de fabrication entièrement française » (il était alors interdit d'importer d'Allemagne). La réclame du 10 décembre 1925 affirme, « la véritable Maison du Jouet, le plus grand choix, les meilleurs prix, c'est toujours au Grand Bazar de la Nièvre, place Carnot. Actuellement grande vente-réclame de poupées (...) ». La réclame du 4 décembre 1930 préconise : N'achetez pas sans avoir visité l'exposition de jouets du Grand Bazar de la Nièvre. Meilleurs prix. Entrée libre. Prix fixe »

Celle du 19 décembre 1934, également sans illustration, indique « Jouets sportifs : bicyclettes, patinettes, tricycles pour garçonnetts, fillettes et juniors ; réparation assurée ».

¹²⁷ ADN, 995-W-357. Cité par Régine Perruchot, *Dimanche noir, maisons grises*, p. 64, Imprimerie Pelux, Autun, 2011

¹²⁸ Ouv. Cité, p. 103.



Nevers — La Place Carnot ; à l'entrée de la rue Saint-Martin, Le Grand Bazar de la Nièvre ; carte postale non écrite ; début du XX^{ème} siècle ; coll. part.



Nevers ; façade et intérieur du Grand Bazar de la Nièvre ; vers 1950. MJJN



Billard, électricien, rue de la Banque, maison fondée en 1884, vend non seulement des appareils électriques mais aussi des jouets scientifiques et mécaniques. Selon l'annonce parue dans l'annuaire de 1897 il dispose d'un « grand choix de nouveautés en jouets scientifiques, mécaniques et littéraires » : quels étaient tous ces jouets ?

Les Dames de France, 94 rue du Commerce, inaugurées le 24 septembre 1923, annoncent des « jouets par milliers et dans tous les rayons », dans Paris-Centre du 21 décembre 1931.

Les Fabriques Françaises (à ne pas confondre avec Aux Fabriques de France, Bazar de la Nièvre), anciennement « Aux Trois quartiers », 65, rue du Commerce, proposent aussi divers jouets. Elles figurent dans l'annuaire de 1922 et sont encore présentes en 1959.

JOUETS

POUPÉE habillée cheveux implantés, yeux dormeurs, haut. 38 cm 1.000^F	PATINETTE A PÉDALE cadre berceau, garde-boue chromés, roues soleil 3.690^F
POUPÉE matière souple, yeux dormeurs, cheveux implantés, joli habilage 1.500^F	AUTO TAMPONNEUSE "Nouveauté" 3.250^F
OURS peluche rayonne, pantalon écossais haut. 50 cm 1.490^F	CAMION DE DÉPANNAGE Auto-Servico, 28 cm 1.000^F
CHIEN PELUCHE rayonne, 42 cm monté sur roues caoutchouc 1.590^F	SERVICE DE TABLE matière plastique, 4 couverts 27 pièces 750^F
AUTO DE COURSE "Ferrari" à pédales, grand luxe, long. 115 cm siège réglable, 2 tuyaux d'échappement chromés, gros pneus 9.900^F	MACHINE A COUDRE avec éclairage électrique 1.290^F

Fabriques Françaises
65, rue du Commerce - NEVERS
Magasins ouverts le lundi de 14 h à 19 h.

Fabriques Françaises, Jouets ; réclame parue dans le JDC, 19-11-1959 ; MJJN

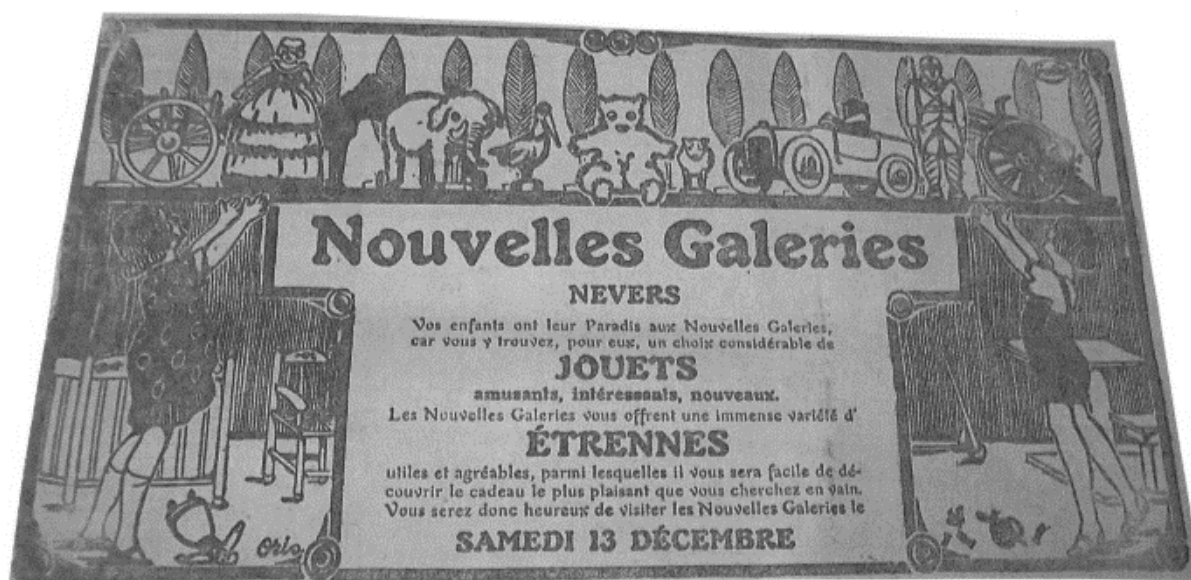
Les Galeries nivernaises implantées en 1898, rue des Ardiillers, et devenues Les Nouvelles Galeries, après la Première Guerre mondiale, ont eu un rayon jouets de plus en plus fourni et, comme le Grand Bazar et d'autres magasins, ont eu recours, à la réclame. La réclame, quand les prix sont indiqués et qu'elle est accompagnée d'illustrations, donne une bonne idée de l'évolution de l'offre.



14. - NEVERS. - La Rue des Ardeilliers et la Porte de Paris
*Nevers – La rue des Ardeilliers et la Porte de Paris ; à gauche, les Nouvelles Galeries.
 Carte écrite ; le cachet de la poste indique la date 30-10-30 ; coll. part.*

Dans la liste des étrennes de la réclame des Nouvelles Galeries, parue le 14 décembre 1922, figurent :

- Un bébé dormeur entièrement articulé de 37 cm, 7.50 francs
- Une auto mécanique, 4 modèles au choix 7.75 francs
- Une locomotive géante mécanique, fer imprimé, L 32 cm 11.50 francs
- Un jeu de patience chromolithographie, 3 planches 6.75 francs



*Nouvelles Galeries ; réclame parue dans Paris-Centre
 9 décembre 1919 ; MJJN*



Paris-Centre 8 décembre 1920

LES JOUETS. AUX NOUVELLES GALERIES NEVERS



J. 1790. LANDAU
poupée, toit acier, capote molleskine,
roues caoutchoutées. 39. »
0 m. 55. 55. »



J. 1791. MONOPLAN
fer imprimé, mécanique, éclairage
électrique (sans pile), envergure 0=64.
15. »



J. 1792. BÉBÉ bourré, perruque mêlé,
robe longue et béguin
grépa de Chine, 0=45. 32. »
Le même, robe courte, 0=18 32. »



J. 1794. BUREAU
plient bois verni, avec chaise
pliante. Les deux pièces.
29. »
BUREAU-PUPITRE
bois verni, aléas
& glissière.
125. »



J. 1793. BICYCLETTE avec stabilisateur tube,
guidon et pédales nickelés, sautoir, roues
caoutchoutées. Pour enfants de 2 à 3 ans . . . 55. »



J. 1796. AUTOMOBILE laque, radiateur peint,
propulsion par pédales réglables, garde-boue,
roues caoutchoutées gros caoutchoups, 1 m. . . 49. »

Paris-Centre 10 décembre 1934

JOUETS



UN APERÇU DE NOTRE CHOIX
QUELQUES-UNS DE NOS PRIX :

OURS peluche rayonne : 35 c/m 50 c/m	CHEMIN DE FER mécanique 495 fr.
425 fr. 550 fr.	sur rail 995 fr.
OURS peluche mohair : 35 c/m 50 c/m	JEU DE CUBES Boite bois 295 fr.
525 fr. 925 fr.	PANOPLIE carabine et pistolet à flèches... 390 fr.
POUPEE bourrée habillée 45 c/m 40 c/m	PANOPLIE menuisier 13 pièces 275 fr.
295 fr. 795 fr.	BOITE soldats alumi- nium 395 fr.
yeux dormeurs.	CHEVAL bois laqué, roues et bascule 975 fr.
NOUVEAU-NE en boîte 40 c/m 525 fr.	PATINETTE tube métal 1.425 fr.
BEBE cellulo nu : 15 c/m 40 c/m	AUTO pédale mé- tal laqué 2.950 fr.
70 fr. 550 fr.	BICYCLETTE mixte cadre laqué 3.990 fr.
PIANO 12 notes, bois laqué 795 fr.	CHARRETTE pliante poupée 995 fr.
PANOPLIES cuisine, ed boîte 295 fr.	LANDAU poupée, capote, tablier, moleskine 2.500 fr.
PANOPLIES cuisine, coffret 450 fr.	POUPEE, moleskine, bourrée 395 fr.
SERVICE CAFE ma- tière plastique 525 fr.	CHIEN moleskine, bourré 245 fr.
SERVICE DINETTE matière plastique 650 fr.	
JEU DE CONSTRU- TION boîte bois... 250 fr.	



Tous rendez-vous à la Gare
Aujourd'hui
JEUDI 30 NOVEMBRE
à 14 h. 20 pour accueillir
le PERE NOEL
qui se rendra ensuite :

aux Nouvelles
GALERIES
NEVERS

Réclame parue dans le JDC, 30-11-1950

Nouvelles galeries

magazine

N° 3 NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1952

Mes chers petits Enfants,

chaque année j'ai beaucoup de mal à choisir les jouets que je dépose dans vos souliers, d'autant plus qu'il y a encore beaucoup d'entre vous qui ne m'écrivent pas. Pour être sûr de vous faire plaisir à tous j'ai demandé aux Nouvelles Galeries de faire un catalogue de mes plus jolis jouets. Il vous suffira de le feuilleter pour connaître mes trésors. J'ai fait pour vous un dessin de deux jolies poupées ; je l'ai glissé entre deux pages du catalogue. Malheureusement je suis occupé par mes préparatifs de Noël que je n'ai pas eu le temps de le colorier. Je vous propose de le faire à ma place en utilisant la palette de couleurs que j'ai fait mettre à côté du dessin. Déposez vos chefs-d'œuvre dans la boîte aux lettres spéciale installée aux Nouvelles Galeries ; les plus jolies peintures seront exposées au rayon des jouets et leurs auteurs recevront une récompense. Au travail, mes chers petits, je vous embrasse et j'attends vos envois !

Le Père Noël



Nouvelles Galeries Magazine
n°3, Novembre - décembre 1952 ;
extraits ; coll. part.

NOUVEAUTÉ :

AUTO DE POMPIERS mécanique, sonne en marchant, s'arrête et déplace l'échelle. 4 pompiers. Long. 35 cm. 950

VOTURE WEEK-END mécanique avec remorque garnie accessoires camping. Long. 81 cm. 900

CAMION-TRACTEUR avec remorque benne basculante, bois laqué, articles solides, fabrication très soignée 1.880

AUTO DE COURSE, métal imprimé, roues caoutchoutées. Longueur 35 cm. 590

TROLLEYBUS mécanique, portes ouvrantes, sonnerie fonctionnant pendant la marche, éclairage électrique, frein et débrayage. Longueur 30 cm. 800

Maison Veuve Martin, 20 rue des Récollets ; la réclame du 19 décembre 1934 fait état d'un « très beau choix », entre autres produits, de jouets sportifs et de voitures de poupées.

Maison Mougne, 69, rue de Nièvre ; voici sa réclame, sans autre précision que le texte, parue dans Paris-Centre du 8 décembre 1927 : « La Maison Mougne voulant être agréable, à sa nombreuse clientèle, l'informe qu'elle mettra en vente, à l'occasion du jour de l'an et à partir de samedi prochain, un choix considérable de jouets et articles pour cadeaux à des prix inconnus jusqu'à ce jour. Des lots de poupées, landaus pour poupées, tricycles pour enfants seront vendus 30 % meilleur marché que partout ailleurs ». En 1931, elle est devenue la Maison Moritz ; sa réclame du 19 décembre 1934 vante un grand choix de jouets « à des prix sans concurrence » : poupées et bébés, jeux et jouets mécaniques, construction métallique à 5 francs TRIX, trains électriques et mécaniques JEP, berceaux pour poupées. Celle du 18 décembre 1937 fait apparaître : ballons Michelin, bébés celluloid Petitcollin, poupées, Bébés Jumeau, trains JEP, jouets Trix, Mécavion, gyroplane, vélos, tricycles, patinettes.

Au Petit Louvre, 56, rue de Nièvre, propose, en décembre 1925, « un choix considérable de jouets ». En 1927, l'enseigne se dit « Maison la mieux approvisionnée et vendant les meilleurs marchés de la région. Le plus grand choix de jouets-étrennes, les plus bas prix. Chacun sait la place prépondérante prise à Nevers pour les jouets par notre maison qui s'est spécialisée dans la vente de ces articles (...) Spécialités, nos poupées incassables, nos voitures de poupées, nos tricycles » ; notre renommée de vendre bon marché s'affirmant journallement, nous n'avons pas hésité de traiter par grosses quantités avec les grandes fabriques de jouets et articles pour cadeaux, à seule fin de vendre toujours 25% meilleur marché que partout ailleurs (...) L'entrée est libre ». Il existait un magasin « Au Petit Louvre », à Prémery, à la même époque.

Etablissements Teillet-Gilbert, 7, rue Saint-Etienne ; ils sont signalés, en 1922, comme « les seuls bandagistes spécialistes de toute la région » ; cinq ans plus tard, dans leur réclame de décembre 1927, ils proposent « un grand choix de jouets et étrennes aux prix les plus bas... UNIQUE, Notre poupée-réclame, notre Bébé façon celluloid ». En décembre 1930, la réclame indique : « Jouets aux Etablissements Teillet et Thibault, le plus grand choix, les meilleurs prix ».

Certaines réclames rendent compte de leur glissement vers la publicité telle que nous la connaissons aujourd'hui, ainsi que de l'évolution des jouets mis sur le marché. Les points de vente sont nombreux ; il en est de même dans le reste du département. Le commerce reste très traditionnel jusque dans les années 1950, époque au cours de laquelle on voit disparaître, peu à peu, de nombreux commerces de détail, dont ceux où l'on pouvait se procurer des jouets.

CHAPITRE 7

FILLES, GARÇONS : DEUX MONDES...

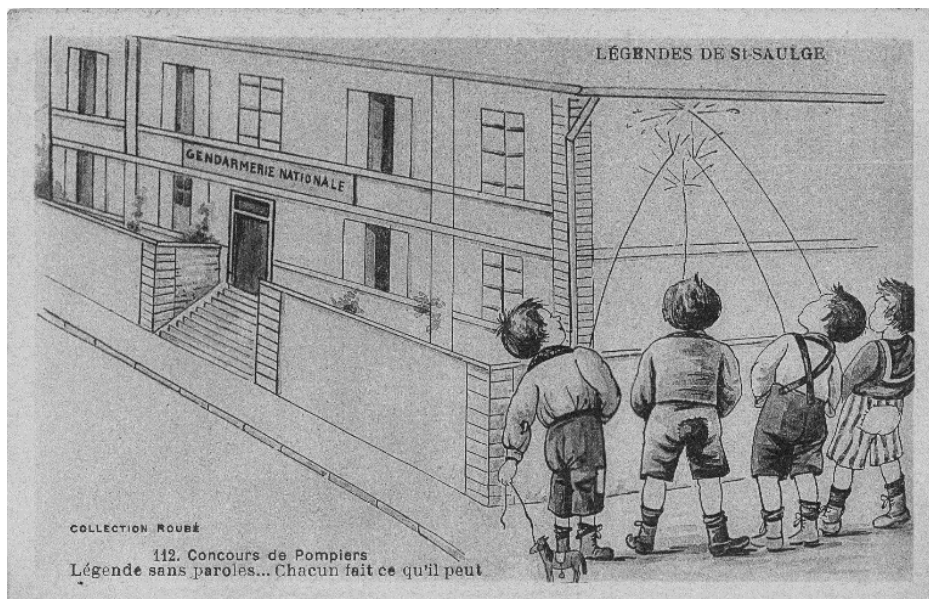
« On s'invite à tour de rôle pour jouer à la poupée ; on joue entre filles », m'a déclaré la regrettée Mme Richon.

Si le droit de jouer est de mieux en mieux compris, la répartition des jouets et des jeux entre garçons et filles reste ce qu'elle est, fonction du rôle social auquel chacun (e) est destiné (e), même s'il y a de plus en plus d'exceptions, par exemple en ce qui concerne les jouets sportifs. Certains jeux étaient pratiqués par les filles comme par les garçons, séparément et parfois ensemble.



En Morvan – Chaumard – Un coin de la place ; carte postale vierge ; début du XX^{ème} siècle ; coll. part.
Les filles entre elles, les garçons entre eux...

Les garçons



Légendes de Saint-Saulge ; 112 – Concours de pompiers.
Carte postale vierge, probablement du début du XX^{ème} siècle ; coll. part.

Dans un monde de progrès des transports, où tout s'accélère, ils se mettent à jouer au pilote et à faire de la compétition sur toutes sortes de bolides. Les cartes postales, les photographies, les témoignages font apparaître plates-formes sur roues pleines, avec parfois avant-train mobile, réalisées sur place, vélos, tricycles, cyclorameurs, trottinettes, voitures à pédales.

LES JOUETS ROULANTS

AU BON MARCHÉ PARIS



FO-136. AVION
métal laqué couleur, moteur mécanique, 3 hélices. Envergure 0°60... 26.
Envergure 0°50... 20.
Envergure 0°48... 13.



FO-137. AUTO
"Nerzperl" mécanique, entièrement métal laqué couleur, avec éclairage électrique, sans pile. 0°35... 35.
Sans éclairage. 19.



FO-143. AUTO-CAR en métal laqué couleur, moteur mécanique, dessus et porte ouvrante, 6 roues métal, chauffeur. Long. 0°31... 27.



FO-139. AUTO "Rosalie" métal laqué, moteur mécanique, roues caoutchouc. 0°33. 37.50
Petite ROSALIE 0°31. 20.
Bugatti. Long. 0°19. 10.
Course "Unic" 0°26... 20.



FO-144. "Solido" CANON à monter avec accessoires. 5 canons. 130. C. 4 can. 100.
C. 3, 1 obusier... 75.
C. 2, 2 canons... 50.
C. 45, 3 pièces... 45.
C. 25, 2 pièces... 30.



FO-152. PHONOGRAPHE enfant, valise, mécanisme soigné, fonct. par aiguilles. disque 15 1/2... 54.
FO-153. 18 1/2... 79.
FO-154. 22 1/2... 99.
FO-155. 25 1/2... 150.



FO-156. TÉLÉPHONE métal verni, 2 sonneries, 2 écouteurs. 28.
FO-157. Modèles simple, sonnerie, 2 écouteurs... 17.



FO-158. CHEMIN FER mécanique, accessoires. Locomotive aérodynamique, tender, 2 wagons voyageurs... 40.
FO-159. Autre modèle, loco aérodyn. tender, 3 wagons, accessoires... 63.
Modèle marche av. et ar., changement automatique, accessoires 3 pièces. 65. 4 pièces. 78.



FO-160. CAMION coquetier, métal laqué, moteur mécanique, phares électriques, sans pile, roues pneus caoutchouc, 2 caquets volantes. 0°42. 90.
FO-161. CAMION pétrolier Citroën plateau avec accessoires, phares électriques, moteur mécanique, sans pile. Long. 0°48, roues pneus caoutchouc. 80.



FO-162. AUTORAIL mécanique, 3 voitures, long. 0°43. Jeu de rails 35 1/2 avec accessoires, tunnel, gare... 50.
Modèle 2 voitures... 22.50
AUTORAIL électrique, 110 volts, 2 voitures, en valise... 178.
Autre modèle, 110 volts, 2 voitures. 225.



FO-166. GARAGE Renault en bois décoré laqué couleur, 0°37 x 0°17. 28.
Sans voiture...



FO-167. AUTO sport mécanique super grand en métal, laqué couleur. Long. 0°22... 15.



FO-168. TÉLÉFÉRIQUE Renault entièrement métal laqué couleur, monté à crémaillère, 2 tons, 2 voitures automotrices, mécaniques. Entièrement démontable. 50.



FO-169. AUTO grue, mouvement mécanique double pour marche de l'auto, montée et descente de la benne. Long. 0°40, hauteur 0°52... 85.
FO-170. GRUE sur roues métal, montée et descente de la benne à pivot main. Hauteur 0°37... 29.



FO-171. TANK feu mécanique, métal bariolé couleur, avec éclairage électrique. Sans pile. Long. 0°43... 60.
FO-172. Autre modèle : tank à feu mécanique. Long. 0°20... 29.
FO-173. TRANSPORT routier tracteur chenille mécanique, remorque bâchée démontable. Les 2 pièces. Long. 0°70... 79.

Indiquez toujours à quelle gare il faut expédier.

7

Lucien Déon se souvient avec émotion du « chariot avec des roulements » construit par son père ; il raconte, et s'en amuse encore, qu'il se mettait à genoux dans ce chariot qu'il faisait tirer par... sa sœur, évidemment Citons encore ces jeunes Decizois, dont faisait partie Roger Jaillot, qui aimaient jouer en cachette dans une carrière de sable, quand les ouvriers étaient partis ; leur jeu préféré consistait à monter sur un lorry qui leur faisait dévaler à toute allure l'endroit où la pente était forte, ce qui, parfois, attirait les foudres du garde.



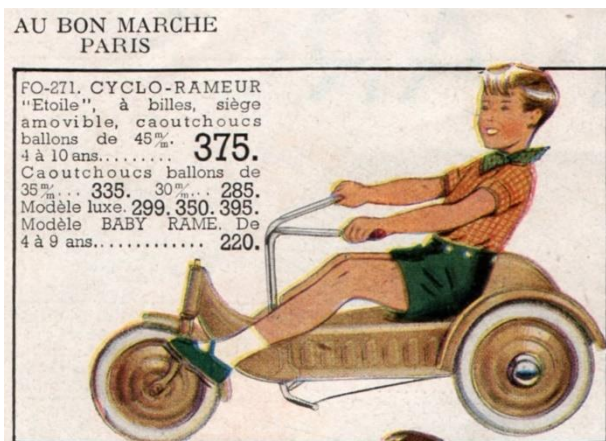
Cycliste en plomb, Musée de La Celle-sur-Loire

A partir de 1903, année de sa création, les enfants joueront au Tour de France avec de petites bicyclettes en plomb... ou, plus simplement, les billes seront identifiées aux coureurs, ce que j'ai indiqué précédemment. Mieux, avec leurs propres bicyclettes... Même les petits sont concernés ; j'en veux pour preuve cet article, non signé, extrait de Paris-Centre du 7 mai 1927 :

« *On réclame*

Contre les tout jeunes cyclistes du Parc

On nous signale que des bambins de cinq ans environ, as de la pédale en herbe, prenant depuis quelques jours le parc pour vélodrome de leurs rêves, évoluent à toute allure et, en toute liberté, à travers ses allées. Cela ne va pas sans nombreuses collisions et chutes. L'autre après-midi notamment, un de ces futurs champions cyclistes, a même renversé, assez brutalement, un apprenti piéton âgé d'une quinzaine de mois, qui, à la faveur de ce miraculeux printemps, essayait hardiment ses premiers pas sous les neuves frondaisons. Cela, disent les mamans, n'est plus de jeu... Et elles ont raison. D'après le règlement municipal, les évolutions cyclistes sont interdites dans le Parc. Ne pourrait-on pas appliquer ledit règlement à tous les fervents de la pédale, fussent-ils âgés de cinq ou six ans, dès lors qu'ils roulent à une allure menaçante pour la sécurité des tout petits ». Il s'agit du Parc de Nevers. Je suppose que les bambins sont à la fois des petites filles et des petits garçons.



Le cyclorameur, tricycle que l'on fait avancer à la force des bras, comme un rameur, pieds calés sur les appuis de la roue avant directrice, a été très en vogue dans les années 1930/1950. Comme dit précédemment, il en fut fabriqué sous la marque Etoile à Fourchambault.

Cyclorameur L'Etoile ; vignette extraite du catalogue 1939 du Bon Marché, 4^{ème} de couverture ; coll. part.



Madeleine sur son auto-skiff, carte-photo écrite, coll. part.

Les autos à pédales restent peu nombreuses, inaccessibles à leurs débuts aux budgets modestes ; elles faisaient rêver les enfants dans les années 1930 ; elles se répandent après la Deuxième Guerre mondiale ; il y aura même des courses de voitures à pédales à moteur : ainsi, dans le cadre de la foire-exposition de Nevers, en mars 1960, fut organisé le championnat du jeune pilote sur des voitures de marque « Jeudi »¹²⁹.



Jean de Valmont en 1913, au volant de sa première voiture ; photo amateur ; coll. part.

¹²⁹ JDC 7 mars 1960, MJJN.



*Exemple de miniature automobile,
Peugeot 203 ayant appartenu à Michel Luzy ; coll. p.*

A défaut de voiture à pédales, on pouvait jouer au bolide avec des autos miniatures ; il suffisait, en les déplaçant, d'imiter le bruit du moteur, comme cela se fait encore aujourd'hui ; elles se diffusent dans le monde enfantin à partir des années 1930. En 1923, André Citroën avait lancé les jouets Citroën qui reproduisent fidèlement les différents modèles de la marque ; le constructeur

s'était fixé cet objectif : « Les premiers mots d'un enfant devront être Papa, Maman, Citroën ». Les marques se multiplient au cours de la période considérée. Ces jouets, à leurs débuts, n'ont concerné qu'une minorité d'enfants en Nivernais-Morvan, comme ailleurs.



Garçons jouant à la guerre, vers 1950 ; photo amateur, coll. p.

Selon sa fille, Roger Boguet, enfant dans les années 1950, lui a confié : « quand nous ne jouions pas avec des lance-pierres, nous utilisions des carabines à plomb » (Boguet, Emilie, Une enfance machinoise, p 17, Edilivre 2018). Quant aux masques à gaz, ils étaient en général fabriqués avec les moyens du bord.

Avec les véhicules militaires, jeeps et autres tanks, on pourra anéantir des armées de soldats de plomb, ou d'étain, ou de papier et plus tard de plastique... Quant aux camions de pompiers, ils éveillent déjà de nombreuses vocations.



Soldats et cavalier en plomb, coll. part. Ils ne servaient pas qu'à jouer à la guerre ; quand les enfants n'étaient plus intéressés par les cavaliers et autres fantassins, ils n'hésitaient pas à les faire fondre dans la pelle de cheminée, pour leur faire prendre les formes les plus variées ; cet amusement était défendu et on s'arrangeait pour ne pas être vu des parents.

Il devint possible de construire son véhicule avec Assemblò, « sans vis sans écrou », avec Meccano, également constitué d'éléments métalliques, mais plus complexe et qui devient un jouet incontournable pour les garçons, en Nivernais-Morvan comme partout dans le pays, à partir des années 1920.



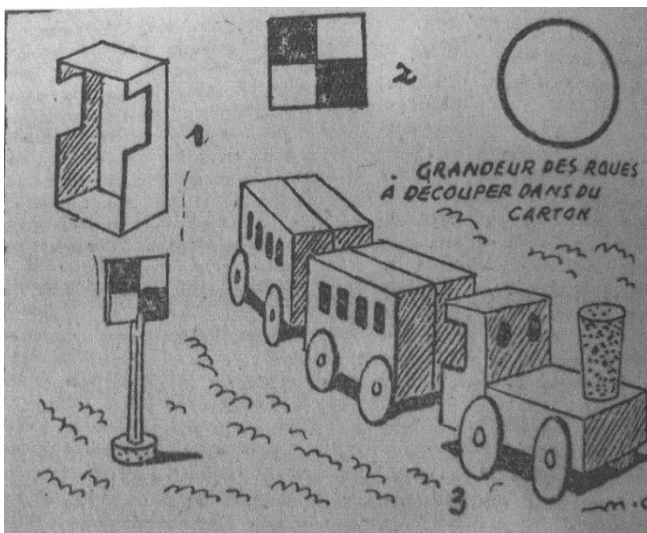
Assemblo, page de couverture de l'album général des modèles réalisables avec la boîte n°5, années 1950 ; coll. part.



Meccano, photo Claude Ballaud, coll. p.



Trains JEP, années 1950, coll. p.



Le train (14 septembre) : pour la locomotive, la figure 1 vous indique comment il faut entailler le tiroir d'une boîte d'allumettes, qui sera collé sur un autre formant la cheminée. Deux boîtes collées dos à dos formeront un wagon sur lequel on dessinera des fenêtres. Le carré (2) sera monté sur une allumette plantée dans une rondelle de bouchon. Les roues seront fixées par des punaises à dessin et les wagons attachés entre eux par une ficelle.

Il suffisait de siffler pour se muer en chef de gare ; c'est que, posséder un train est longtemps resté impossible pour les familles modestes ; c'est à la fin du XIX^{ème} siècle que sont apparus les premiers modèles de trains miniatures, destinés plus spécialement aux garçons. Quoi qu'il en soit, on pouvait en fabriquer avec les moyens du bord, comme Michel Charpiot dans les années 1940 : « un manche à balai découpé en rondelles permettait de faire un train ».

Le Journal du Centre a proposé un modèle pour en réaliser un, le 14 septembre 1950

On se rêvera as de l'aviation avec Gyration ou des avions en fer à monter soi-même, produits par les Etablissements Coudray¹³⁰. Pendant la Deuxième Guerre

¹³⁰ Voir chapitre 6.

mondiale, à Saint-Honoré-les-Bains, « *les avions avaient leur espace de vol sur les pelouses de l'Hôtel du Morvan. Leurs évolutions se terminaient généralement dans les grands platanes du parc* »¹³¹. En papier, ils font les délices de quelques amuseurs en classe, à partir des années 1930.

Les jouets sportifs, les jouets de transport deviennent incontournables entre les deux guerres.



Machine à vapeur, photo Claude Demet, coll. part.

Les témoignages font également état de la machine à vapeur, de l'électrophore, de l'électroscope, du téléphone, de l'appareil photographique, que les plus habiles pouvaient confectionner. Electrophore et électroscope étaient connus par le biais de l'école. A défaut d'avoir un vrai téléphone, on avait deux possibilités, dit Paul Mallet, soit « *acheter pour deux sous un appareil constitué de deux cornets de cône tronqués dont l'extrémité la plus petite était fermée par une membrane vibrante. Les deux membranes étaient reliées par un fil de 8 à 10 cm* », soit en confectionner un : deux boîtes cylindriques semblables dont le fond est perforé en son milieu ; une ficelle de 8 à 10 mètres dont chaque bout passe à travers le trou, chaque bout étant muni d'un petit fragment de bois, pour rester en place ; il suffisait de parler et répondre dans l'une des boîtes...¹³². Quant à l'appareil photographique, il était, selon le même journaliste : « *minuscule et si peu coûteux qu'il était un jouet* »¹³³.

Dans l'esprit de l'époque, les jeux et jouets scientifiques, mécaniques, électriques, techniques tout comme les jeux de billes, de ballon, de guerre, s'inscrivent surtout dans la sphère masculine. Ceux qui sont destinés aux filles concernent les activités ménage et de maternage, comme le fer à repasser.

¹³¹ Moutet, Marcel, Saint-Honoré, Il était une fois la fête des fleurs, L'Armançon, 2013.

¹³² JDC 23 mars 1961, MJJN.

¹³³ JDC 20 avril 1960, MJJN.

Les filles

Aux filles, balle, corde, rondes, osselets, devinettes, jeu de grâces - jusqu'à la fin des années 1930, surtout dans les milieux bourgeois ¹³⁴ - poupée, sans oublier tout ce qui va avec, son environnement, comme disent les collectionneurs et les spécialistes.

Pour de nombreuses petites filles, elle fut le jouet préféré ; à titre d'exemple, voici le témoignage d'Odette Ploud ; elle raconte qu'elle reçut d'un notaire de Château-Chinon, où sa mère faisait le ménage, « une magnifique poupée qui, me venait presque à la taille. Je l'appelai Muguette, car on était en mai [1919]. Elle me parut plus belle encore quand, pour Noël, maman lui fit mettre de jolies boucles dorées. De toute mon enfance, ce fut le jouet que j'appréciai le plus » ¹³⁵.



Le voyage en brouette ; page de lecture extraite de Méthode de lecture, Cours préparatoire. H. Morgenthaler/Mme M. Isnard. Le livre que j'aime, 2^e livret. Librairie Istra, 1962. C'est le garçon qui conduit...

Nos aînées, comme on dit aujourd'hui, se souviennent de manière émue de leur poupée, ou de leur baigneur, qu'elles les aient conservés ou pas. Certes, il y a des exceptions liées aux situations de chacun(e). Julie-Marie, fille de Jules Renard remarque : « Mon frère n'ayant pas de camarade, nous étions très unis et nous nous amusions toujours ensemble, d'abord à la poupée ». J'ai évoqué le cas de Jean-Claude Hiram, dans un chapitre précédent.

Quelques-unes, se disant « garçons manqués », m'ont déclaré ne pas avoir beaucoup joué à la poupée. Les garçons, quant à eux, y ont parfois joué, en cachette, pour ne pas être traités de filles, ou de manière détournée, en participant au jeu de leur sœur, cousine ou voisine mais dans un rôle considéré comme masculin, le père, le docteur, le chauffeur par exemple...

Attention, il faut bien s'entendre sur le terme « poupée ». « Je n'ai pas eu de poupée » m'a-t-on souvent déclaré : sous-entendu, achetée dans un commerce. Pourtant, on peut en voir sur des photos de famille et des cartes postales, y compris dans le Morvan. En général, la première poupée est une catin. Jean Drouillet, qui a recueilli son témoignage, rapporte qu'une personne de Brinon-sur-Beuvron « voit encore sa maman fabriquer des poupées de chiffon

¹³⁴ Regards sur un siècle de vie charitoise, p. 98, Association des Amis de La Charité-sur-Loire, 2000.

¹³⁵ Ouv. Cité, p. 50.

bourrées de son, avec des yeux dessinés au crayon, ainsi que la bouche, les oreilles, les cheveux »¹³⁶, laissant à la petite fille le soin de les habiller avec un simple morceau de tissu percé d'un grand trou pour la tête et de deux plus petits pour les bras. Ces catins pouvaient aussi être bourrées de balle d'avoine, de sciure de bois ; leurs cheveux pouvaient être de la ficelle, leurs yeux des boutons... Dans bien des cas, la « vraie » poupée était offerte vers 10-12 ans, âge auquel l'enfant était assez habile pour ne pas l'abîmer. (Voir aussi chapitre 4)

Les nombreux magazines féminins ont souvent proposé des patrons pour réaliser des poupées en chiffon ou en tricot ; les femmes de l'entourage des petites filles ont manié aiguilles à coudre et à tricoter pour réaliser poupées et vêtements ; parmi ces poupées, Bécassine eut beaucoup de succès. Et elle en a encore. Bécassine est un exemple de ces jouets, nés de la bande dessinée, qui se répandent entre les deux guerres.

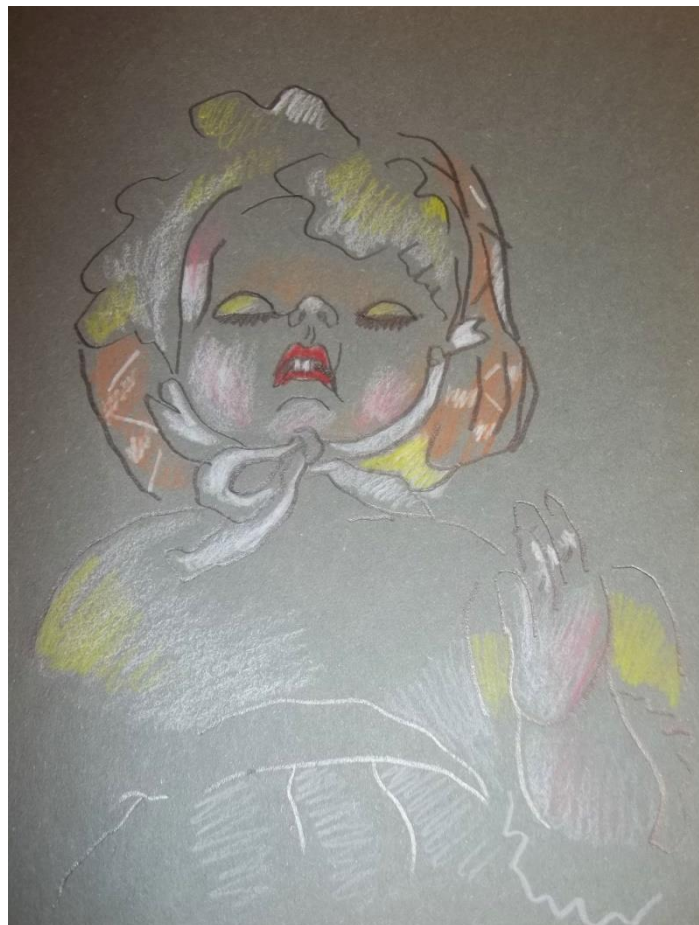


*Bécassine, crochétée avec talent par Mme Bernard, Nevers, vers 1950.
Photo amateur*

¹³⁶ FNM, tome 3, p. 103.



*Les quatre jouets de Marianne Montchougnny,
Dessin de Marianne
quand elle avait environ dix ans, coll. p.*



Miss Dollie, la poupée (Pedigree) de Marianne Montchougnny ; son portrait par Jean Montchougnny, coll.p.

Avant la Deuxième Guerre mondiale, peu de fillettes ont eu ce que mes interlocutrices appellent de « vraies » poupées et, quand elles en avaient, elles n'étaient sorties qu'en certaines occasions, comme la visite d'amis ou de membres de la famille ou pour poser pour un photographe (voir les cartes postales et les photos de famille).



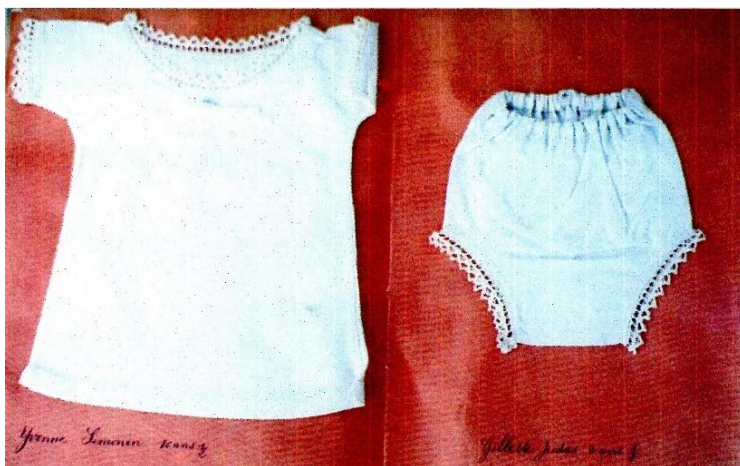
La poupée Bleuette, à tête de biscuit et au corps articulé, créée en 1905, a fait le bonheur de petites filles vivant surtout en ville dans un milieu aisé ou moyennement aisé ; son apparence changea pour répondre à l'évolution des goûts et elle disparut en 1958 ; elle accompagnait l'illustré catholique « La Semaine de Suzette » qui proposait des patrons pour lui réaliser un vestiaire ; plusieurs fillettes nivernaises y ont été abonnées, sans forcément posséder la poupée ; certaines ont même gagné des concours.

Poupée Bleuette, marquée 2 SFBJ 60 PARIS 8/0, revêtue de la robe tricotée à partir du modèle proposé dans La Semaine de Suzette du 27 octobre 1938, n° 48 ; coll. part.

L'apprentissage de la couture et du tricot étant jugé indispensable, il se faisait aussi à l'école, dans le cadre des travaux manuels, comme en témoigne Madeleine Tanneau : les fillettes confectionnaient, pour leur poupée, « une serviette de toilette brodée à [leurs] initiales », pour leur baigneur, « un ravissant burnous tricoté à différents points »¹³⁷.



Fer à repasser électrique, coll. part. Le premier, qui va changer la vie des maîtresses de maison, est apparu en 1913 ; les répliques destinées aux petites filles apparaissent après la Première Guerre mondiale.



Deux vêtements pour poupée, réalisés à l'école, Musée de l'Education, Nevers

¹³⁷ CNHE n° 20, AMNE, 2007, p. 22



Poupée Françoise en communicante, tenue partiellement d'origine (la robe et les chaussures) ; coll. part.

Le niveau de vie s'améliorant, de plus en plus ont accès aux poupées industrielles, fabriquées dans des matériaux nouveaux qui les rendent plus accessibles aux bourses modestes. Les poupées Bella ont eu du succès dans la Nièvre, mais aussi les Gégé, les Raynal etc. Comme je l'ai indiqué précédemment, pour Mme Claudine Desjours-Laval, l'acquisition d'une poupée Bella était un signe d'ascension sociale. Une poupée en celluloïd fait, à partir de 1951, le bonheur des fillettes françaises dont des nivernaises qui l'ont conservée, dans leur boîte pour certaines, Françoise, poupée à trousseau lancée par Modes et Travaux, magazine qui propose des patrons à la fois pour la poupée et sa maman, à réaliser à l'identique. Cette poupée sera suivie d'autres, jusqu'à nos jours, non plus pour les petites filles qui ne cousent plus et qui préfèrent les poupées Barbie, mais pour leurs mamans et surtout grands-mères collectionneuses, entrées en nostalgie de leur

enfance.

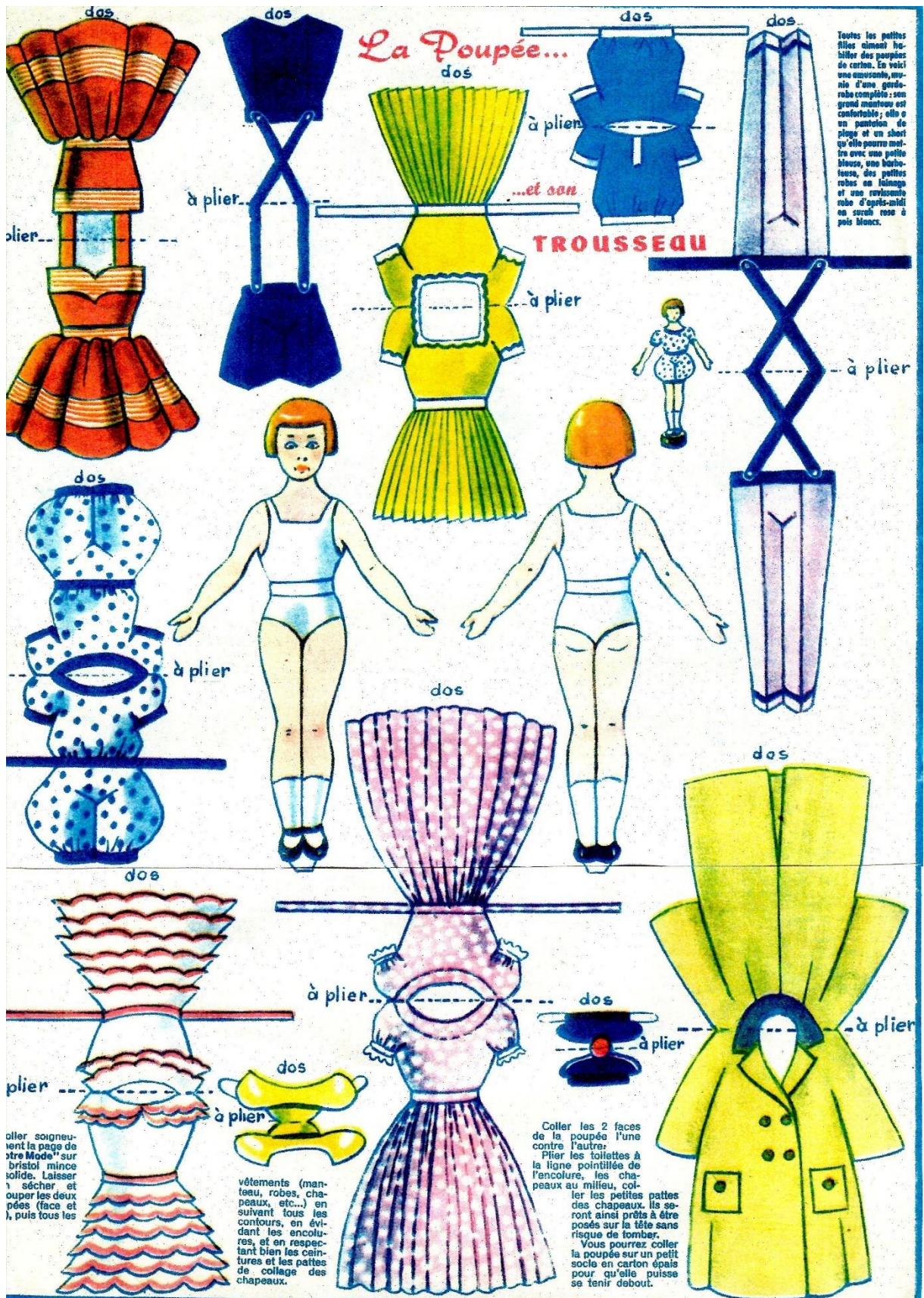
Outre leur poupée, les fillettes possédaient souvent un baigneur, d'abord en celluloïd puis en plastique, dont l'intérêt principal était, comme son nom l'indique, de pouvoir être baigné ; nul doute que les petites filles ont apprécié les progrès de l'hygiène... Beaucoup sont devenues « mamans » de Michel, dont l'arrivée a été annoncée dans Modes et Travaux, par sa « sœur » Françoise, en août 1954.

Parmi les baigneurs, les Petitcollin furent très appréciés ; une nivernaise, parente de Mme Richon, a travaillé dans l'usine qui les fabriquait, aujourd'hui usine-musée, à Etain (Meuse).

Le baigneur pouvait être minuscule, comme celui qui était donné avec les bonbons, se rappelle Mme Charpiot, une demi-coquille de noix pouvant être utilisée comme berceau ! Berceau, landau, lit, chaise haute, armoire et tout un environnement, étaient les compléments indispensables d'une vie de poupée ou de baigneur ; cependant, beaucoup ne pouvaient en acheter. Mais les petites filles ont su trouver des solutions de remplacement, avec du papier, des cartons, des chiffons.



Baigneur Petit Colin, fabriqué par Petitcollin. Tenue non d'origine ; coll. part.

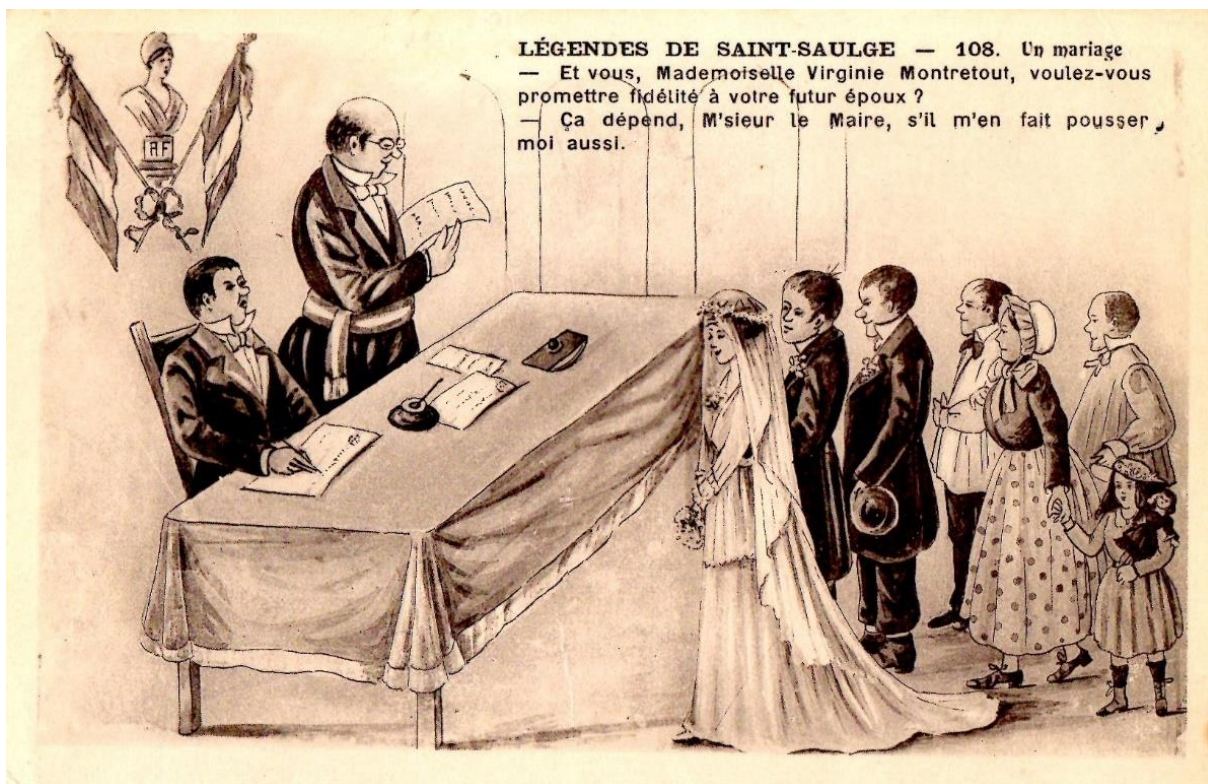


La poupée et son trousseau, page extraite de Votre Mode, n° 458, 1/12/1955 ; de nombreux magazines et illustrés proposaient ce type de découpage ; coll. part.

Dans les années 1950, les poupées de papier ont eu beaucoup de succès. Toutes les personnes que j'ai rencontrées m'ont affirmé : « *Les petites filles adoraient les planches de poupées en papier* », comme Mme Sylviane Jurquet qui nous offre cet autre souvenir :

« Je n'avais que dix-huit mois lorsque la Seconde Guerre mondiale a éclaté, j'étais trop petite pour avoir une poupée. Durant les années qui ont suivi, enfant d'une famille pauvre, je n'ai pas été très gâtée mais je me rappelle avoir joué avec l'une de ces poupées dessinées sur un carton léger, petite-fille en sous-vêtements que l'on pouvait habiller en découpant robes, manteaux, bonnets et parfois chaussures représentées sur la même feuille. Chaque élément du costume portait des petites pattes de carton que l'on repliait sous le corps de cette poupée-mannequin qui n'avait rien d'une Barbie et qu'il valait mieux laisser à plat sinon, elle se retrouvait rapidement déshabillée. Je m'en contentais, n'ayant pas connu autre chose, mais le visage était fin, les vêtements coquets et variés, et je pouvais facilement changer la tenue de ma fille. C'est avec émotion que j'ai récemment découvert dans un catalogue la reproduction de ce jouet que j'ai offert à une petite fille à qui j'ai raconté mes jeux d'enfant ».

En l'absence de planche, les fillettes découpaient dans les catalogues, les magazines, les emballages. « Je découpais des poupées dans les catalogues et je leur faisais la classe » se souvient Mme Jacqueline Lacour. « ... On faisait des robes qu'on enfilait, sans oublier chaussures et ceinture ; on en faisait beaucoup quand, le jeudi, jour hebdomadaire de congé, on allait garder les chèvres ; dans *Nous Deux*, on découpait les personnages dans les pages de couleur », raconte Mme Liliane Jardet.



*Légendes de Saint-Saulge – Un mariage ; carte postale écrite, non datée
Probablement début du XXème siècle ; coll. part.
La poupée est évidemment, elle aussi, invitée, elle fait partie de la famille.*

Les poupées étaient aussi utilisées pour jouer, entre autres, à la marchande, à l'infirmière, à la dînette ¹³⁸. Mémorables dînettes dont les survivantes des poupées, qui ont encore leur tenue d'origine, se souviennent encore : laquelle n'a pas fait une tache indélébile sur sa robe, la plus jolie revêtue pour la circonstance ? Des services, du plus modeste au plus raffiné, il ne reste, pour beaucoup, que quelques éléments, voire un seul.



Dînette plastique, années 1950. Coll. p.

Ils pouvaient être en porcelaine, en faïence, en grès, dont il y eut une production locale (voir chapitre 6), en étain, en cuivre, en métal lithographié ; après la guerre, on en trouve beaucoup en aluminium qui remplace, chez de nombreux fabricants, la céramique, comme on peut le voir sur les catalogues d'étrennes des grands magasins ; à partir des années 1950, le plastique devient le matériau principal.

Cependant, le plus souvent fragments de vaisselle cassée ou de tuiles, larges feuilles, boules de buis, cupules de glands suffisaient à dresser une table raffinée. « *Les fillettes imitaient les grandes personnes, offrant des repas composés d'herbes, de feuilles, de gratte-culs, de fruits de la mauve pour imiter le fromage (comme en a vendu la petite Sylviane quand elle jouait à la marchande), de mûres à la saison* », note Jean Drouillet ¹³⁹. Là où l'argile était facile à trouver, ce qui est le cas dans notre région, on façonnait, comme la petite Jacqueline, le nécessaire mais aussi des « aliments » qu'on laissait sécher au soleil et que, parfois, on s'amusait à cuire dans le four de la cuisinière, au grand dam de la maîtresse de maison.

Une savoureuse histoire de dînette nous est contée par Mme Jurquet :

« L'un de mes jouets favoris a été une petite cuisinière en tôle peinte en vert pâle sur laquelle je pouvais cuire de « savoureux » plats dans une batterie de cuisine réduite à un faitout et deux casseroles.

Quel plaisir de cuisiner ! Maman me donnait quelques épluchures de pommes de terre, deux ou trois rondelles de carottes, j'y ajoutais un brin de persil et un peu d'eau puis je posais mon faitout sur la plus grande plaque.

Je jouais avec tant de conviction qu'un jour je déclarai avec assurance que la cuisinière chauffait et que l'eau de la soupe commençait à bouillir. Maman sourit puis, comme j'insistais, elle courut, inquiète, constater le phénomène, redoutant que j'aie réussi à allumer du feu dans ladite cuisinière.

Dans les casseroles, je touillais d'infâmes mixtures composées de son volé aux lapins, de terre, de feuilles ou d'herbe et qui, selon le dosage des ingrédients devenaient salade cuite, ragoût ou crème au chocolat.

Quand ma petite cousine Claude et ses parents venaient déjeuner chez nous, c'était la fête. Le papa de Claude m'avait offert un petit service à café en porcelaine avec lequel nous jouions avec beaucoup de sérieux.

¹³⁸ Attention, il ne faut pas confondre les dînettes pour petites filles et les dînettes pour poupées, beaucoup plus petites, et auxquelles les spécialistes rattachent les nécessaires de toilette ; quant au terme ménage, il désigne l'ensemble de la vaisselle destinée aux poupées.

¹³⁹ Voir note 133.

Au moment du dessert, maman emplissait la cafetière miniature d'un peu de café largement étendu d'eau. Installées de part et d'autre d'une chaise de cuisine recouverte d'un grand mouchoir blanc en guise de nappe, Claude et moi disposions tasses et soucoupes et je versais le café sur de minuscules parcelles de sucre. Avec des mines de dames en visite, nous sirotions ce « nectar » dans lequel nous trempions un petit morceau de gâteau. Les invités partis, je lavais soigneusement ma petite vaisselle que je rangeais dans sa boîte en carton où chaque pièce était maintenue bien en place par un élastique.

Nous avons aussi joué avec la soupière et les plats, mais moins souvent car nous nous gardions bien de réclamer de la soupe que nous n'aimions guère l'une et l'autre. Et il n'était pas question de remplir nos plats à l'aide de nos préparations culinaires. Une telle tentative avait provoqué chez nos mères respectives des hurlements si stridents que les hommes de la famille étaient venus en toute hâte, croyant qu'une catastrophe s'était abattue sur la maisonnée ! »



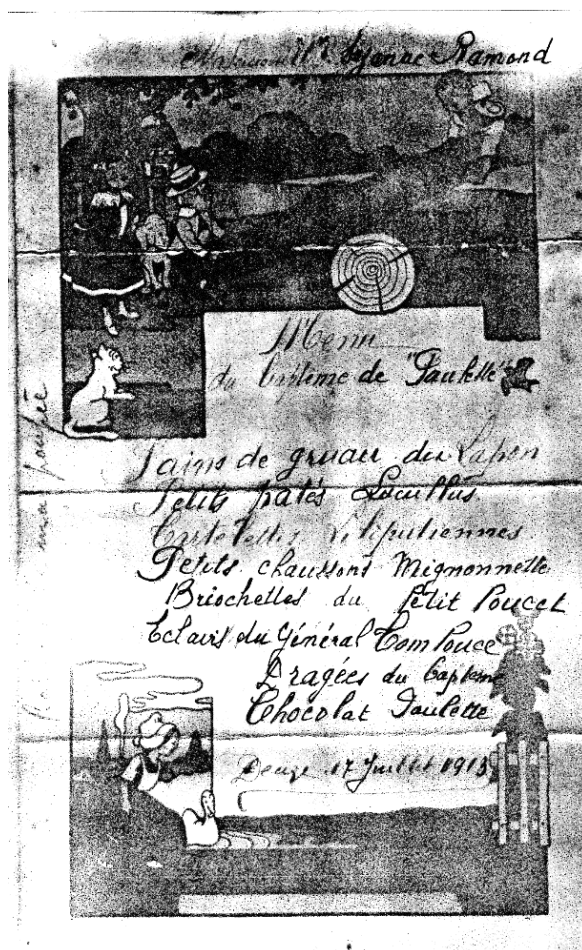
Éléments des dînettes de Mme Jurquet ; dimensions : service à café, hauteur totale avec couvercle, 9 cm ; diamètre de la base, 4 cm et de la partie supérieure, 4,5 cm ; tasse, hauteur 4 cm et diamètre 3,5 cm ; soucoupe, diamètre, 7 cm. Soupière : hauteur avec couvercle, 6 cm ; largeur de la partie supérieure, 6,5 cm. Plats, diamètre, 8 cm



Chaque fillette fait vivre sa vie, ses rêves, se projette à travers ses « enfants » ; surtout, elle est conditionnée pour et préparée à son rôle futur : devenir une bonne épouse, une bonne mère, une bonne maîtresse de maison, respectueuse des traditions. On baptise les poupées, revêtues pour la circonstance d'une robe de baptême, comme cela se faisait. On leur fait faire la communion, également avec la robe adaptée. On les déguise en mariées...

*Vive les vacances ! Pierrette et sa sœur, jamais sans leur Nano !
Photo amateur, juillet 1955*





Menu de baptême de Paulette, la poupée de Suzanne Ramond, de Decize, 17 juillet 1913, coll. part.

Un autre jeu, intéressant à rapporter, m'a été communiqué par Madame Henriette Ballaud ; il s'agit du témoignage de sa marraine, arrivée dans le Morvan, à l'âge de quatre ans : « nous avions un jeu qui consistait à mettre nos poupées dans un parapluie retourné par terre ; nous faisons tourner le parapluie pour imiter un manège. Mais, un jour, le manège a tourné trop vite et ma poupée a été éjectée. Je ne voyais plus ses yeux, ils étaient rentrés à l'intérieur de sa tête. Je ne voulais plus la regarder, elle me faisait peur... J'ai pleuré. On me l'a réparée en bourrant la tête de papier journal afin de caler les yeux. Mais ses yeux ne pouvaient plus se fermer ».

La poupée fut-elle utilisée comme poupée magique de guérison, à une époque où la médecine reste balbutiante et la mortalité infantile élevée, comme on peut le penser pour la fille de Jules Renard, atteinte de la scarlatine, maladie redoutée car très contagieuse et mortelle ? Dans son Journal, à la date du 13 novembre 1900, Jules Renard note : « A Baïe qui a la scarlatine, on achète des poupées qui ne vivront que quarante jours. On les brûlera quand elle sera guérie. Histoire mélancolique d'une poupée qu'on achète au début d'une scarlatine. Elle est dorlotée. On la peigne tous les matins. On lui fait sa toilette deux fois par jour. Elle est toujours sur un lit, jamais sur une chaise dure ou par terre. Elle est très heureuse sauf que sa maman ne la mène jamais à la promenade. Enfin, elle a une joie : sa maman se lève, se fait belle, va sortir. Etonnement de la poupée qu'on ne la prépare pas, elle aussi. Sa stupéfaction quand sa maman la prend, l'embrasse, lui dit : « Pauvre petite ! » et la jette au feu. » Je n'ai pas retrouvé d'autre mention de cette pratique en Nivernais-Morvan.



Marguerite Monnot parmi ses jouets qu'elle appelait « mes enfants », dont le cheval à roulettes qui lui valut une mauvaise plaisanterie : « Marguerite possède un cheval à roulettes, recouvert d'une peau de poulain. Un jour où elle se promène avec ce jouet, vers midi, sur la place des Minimes (à Decize), elle est entourée par un groupe d'enfants qui sortent de l'école. Un garçon espiègle lui dit : Ton cheval a la gale parce qu'il se dépoile ! – Que faut-il faire ? demande la propriétaire – Tu lui donnes un remède ! » Sitôt dit, sitôt fait, Marguerite prend son jouet, dévale la rue des Minimes, appelée maintenant rue Marguerite Monnot, avec tous les écoliers à ses trousses, et arrive à la pharmacie tenue par M. Louis Carré, prédécesseur de Mme Bramard. Les gars sont hilares et pliés en deux. M. Carré, ahuri, commence par renvoyer les garçons de son établissement et prodigue quelques mots de consolation à Guite, qui remonte chez elle toute penaude » (APN n° 120, p. 10, CAMOSINE, 2005)



*Mme Jacqueline Lacour présente la poupée (SFBJ 301 – Paris 3) de sa belle-mère, née en 1909.
Photo Claude Ballaud, coll.p.*

CHAPITRE 8

JOUER PENDANT LES FETES

Au cours de l'année, certaines fêtes, toujours très attendues, offraient des occasions de pratiquer des jeux qui changeaient de l'ordinaire.

Carnaval, c'était, et c'est encore aujourd'hui, avant tout, se déguiser ; nous avons vu les déguisements avec les fleurs. Le jour du Carnaval, la plupart des enfants se travestissaient, se grimaient ou se masquaient avec ce qu'ils avaient sous la main ; ceux qui ne pouvaient s'acheter un masque le fabriquaient : dans un bout de carton, ils perçaient deux trous pour les yeux, un pour la bouche et un pour le nez ; ce masque était attaché derrière la tête avec une ficelle, comme aujourd'hui, et barbouillé en noir avec de la suie ou du noir à sabots, impossible aujourd'hui. Si des masques étaient vendus dans les épiceries ou les bazars, ce n'était pas le cas pour les tenues : les déguisements n'étaient pas vendus tout prêts comme de nos jours ; on se contentait de fripes. Les enfants formaient de joyeux cortèges et allaient de maison en maison : faire peur sans être reconnu, quelle délectation ! A Dun-les-Places, Michel Charpiot dit avoir « roulé Carnaval », c'est-à-dire être allé de porte en porte, déguisé, en réclamant « coco sousou » (des œufs et des sous). Cette coutume s'est effacée après la Seconde Guerre mondiale.

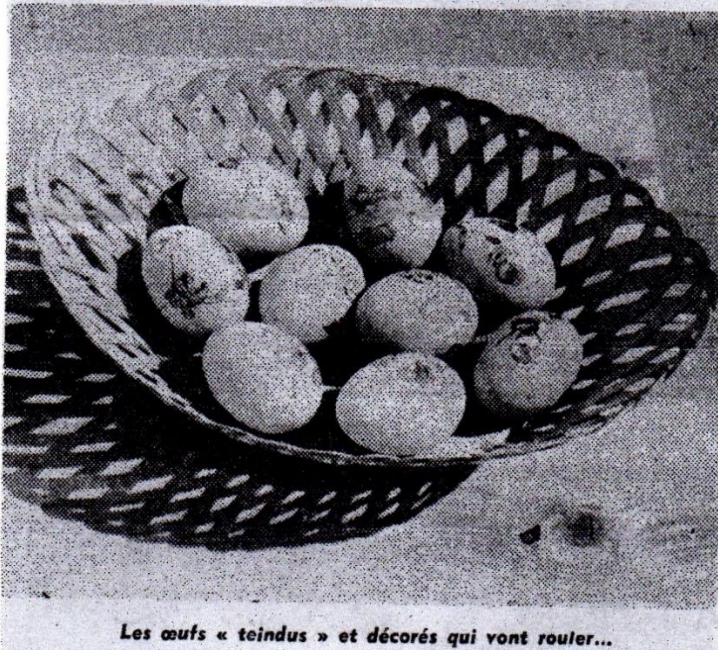
Après Carnaval vient le temps des **roulées**. Roulée désigne à la fois la quête des œufs et le jeu ou « roulade » auquel ils servaient. Le jouet est donc, dans ce cas, l'œuf dur. Joseph Bruley l'a pratiqué pendant son enfance ¹⁴⁰ ; il existait encore, en certains lieux dans les années 1970. Il consiste à faire rouler des œufs durs sur un plan incliné ; ces œufs étaient donnés aux enfants dans la semaine de Pâques ; Colette, « *qui passa sa jeunesse en Puisaye, recevait le samedi de Pâques des œufs teints en bleu ou en rouge violacé, déposés au pied des buis taillés ou parmi des jacinthes et des narcisses* » ¹⁴¹. Semblables offrandes ne se faisaient pas qu'en Morvan, mais aussi à Chaulgnes, Garchizy, Bouhy, Pouilly, Saint-Aubin des Chaumes, Chitry-les-Mines, à Murlin et dans les Amognes, les œufs colorés en jaune ou en rouge étaient appelés bibes ; le jaune était obtenu avec la stellaire, le jaune plus foncé avec de pelure d'oignon et de la suie, le doré avec de la chicorée, le rouge avec le bois de Campêche. A Chitry-les-Mines, d'après le Journal de Jules Renard, les œufs étaient teints en jaune ou en bleu et ornés de dessins à la bougie. Jean Drouillet indique que, dans la région de Luzy, « *avant de mettre les œufs dans la teinture, il était d'usage de tracer sur les coquilles, avec du suif ou un autre corps gras* » divers dessins ou autres. Selon Joseph Bruley, une fois les œufs teints, dans plusieurs régions du Morvan, les enfants les portaient dans les fourmilières, où les insectes dessinaient des arabesques sur leur coque. Parfois, on mirôlait les œufs en gravant la coquille avec la pointe d'un canif. Ils pouvaient aussi ne pas être teints ou décorés. Chaque joueur lançait un certain nombre d'œufs ; les œufs restés intacts demeuraient la propriété du lanceur ; si les œufs étaient brisés, ils revenaient à l'adversaire. Il existait différentes astuces de positionnement et d'impulsion pour réussir. La roulée terminée, les œufs étaient consommés.

¹⁴⁰ Ouv. Cité, p. 536-538.

¹⁴¹ Le calendrier traditionnel, lemorvandiaupat.free.fr ; Centre-France, 30 mars 1975, coll. part.



**Les œufs dévalent un plan incliné, sous l'œil attentif des enfants
l'enjeu est « important ».**



Les œufs « teindus » et décorés qui vont rouler...

*Une roulée aux œufs
Photo Centre-France, 30 mars 1975,
MJJN*

Il existait des variantes ; « à Villapourçon, la planchette était remplacée par une pierre plate, *l'enguernote* ; à Moulins-Engilbert, on utilisait des *enchasses*, « sortes de grands billards inclinés » confectionnés avec du tan ; à Mhère, où l'on jouait avec des œufs frais, le gagnant était celui dont les douze œufs avaient fait le plus long parcours sans se casser ». Dans la région de Tannay, était pratiquée la *toquette* ; chaque joueur ou joueuse tenait, caché dans la main, un œuf dur, teinté ou non, et le « toquait » contre celui de son ou sa partenaire. Le joueur ou la joueuse dont la coquille ne se cassait pas gagnait l'œuf de l'autre. A Rouy, les œufs à taquer étaient placés dans un triangle d'où il fallait les faire sortir.

Peu à peu, les œufs réels sont partout remplacés par des friandises à chercher dans les jardins et les roulées sur plan incliné vont disparaître.



*Donzy – Le Pont sur la Talvanne – Place Gambetta ; carte postale écrite, postée en novembre 1906.
(Date partiellement effacée, cachet de la Poste) ; coll. part.
Elles et ils attendent ou viennent de faire un tour de manège...*



*Nevers – Fête du Quartier de la Croix d'Or.
Carte postale écrite, postée le 2 novembre 1905 (cachet de la Poste) ; coll. part.*

Les **fêtes foraines** permettaient parfois d'acquérir un jouet et surtout de jouer à des jeux différents des jeux habituels. Fêtes patronales (longtemps dites « apports ») et fêtes du 14 juillet, pour les plus significatives, se déroulaient partout de la même façon, dans les villages, les bourgs, les hameaux, les quartiers des villes. Pour tous, adultes et enfants, elles constituaient avec leurs attractions, leurs flonflons, leurs lampions, leurs effluves sucrées, une joyeuse et enivrante échappée d'un quotidien rude et monotone ; elles étaient toujours attendues avec fébrilité, surtout par les enfants, même si beaucoup d'entre elles étaient modestes. Elles commencent à décliner dans les années 1950, les campagnes se vidant de leur population, particulièrement de leur jeunesse, mais aussi parce que les mentalités évoluent.

Les enfants pouvaient gagner à une loterie ou, parfois, s'offrir, grâce à la générosité d'un parent, d'un parrain ou d'une marraine, des jouets de bazar. On pouvait gagner ce qu'on appelait des poupées de foire, d'ailleurs plus décoratives que jouets. Marcel Devoucoux ¹⁴² évoque les baraques avec des « *jouets aux couleurs rutilantes que la plupart des enfants ne pouvaient regarder qu'avec envie. Les parents, parrains et marraines nous payaient une partie de chevaux de bois, c'était déjà bien* » dit-il. C'était en 1911. Ainsi, la fête foraine permettait à ceux qui n'en avaient pas de posséder, durant un tour de manège, un cheval de bois ou de carton, un vélo, une auto...

Joséphine Dareau, née en 1900, à propos de la fête de Saint Barthelemy, qui se déroulait le 24 août, à Mallerin (Montsauche-les-Settons) a livré de précieuses informations sur les jeux pratiqués au début du XX^{ème} siècle ¹⁴³ :

« Grand branle-bas dès le samedi ! On avait des invités... Croyez-moi, on faisait un déjeuner copieux. Nous, les gosses, on trouvait le temps long pour partir à la fête. Je me souviens qu'une année mon grand-père m'ayant donné 50 centimes (10 sous), j'ai joué à la loterie (on disait à la blanche). J'ai gagné un joli porte-monnaie blanc. J'étais si heureuse ! Il m'a servi à ranger les huit sous qui me restaient. Je ne montais pas sur les chevaux de bois car ils m'étourdissaient. Le bal était réservé aux aînés. Le lundi était férié, avec toutes sortes de jeux : jeu des ciseaux, course au sac, à la brouette avec des grenouilles placées sur le plateau, à l'œuf (une cuillère dans sa bouche avec un œuf dedans), course aux ânes, à bicyclette, etc. On mettait une pièce collée [avec du cirage, selon Jean Drouillet] au fond d'une poêle noircie par la fumée ; l'amateur devait essayer de la faire tomber avec son nez ou sa bouche. Il était beau ! Je ne sais pas de combien était la pièce ! » (...)

Roger Jaillot, né en 1925, a relaté la fête du faubourg Saint-Privé, à Decize, dite la « franco-russe (la première eut lieu le dimanche 15 octobre 1893) : « *pas de manèges à sensation, mais des manèges anciens où nous montions sur des animaux en carton-pâte teinté de couleurs vives* », des balançoires, des tirs, des petites loteries ; le lundi après-midi, pas d'école ! pour participer aux jeux destinés aux enfants : mât de cocagne, jeu de ciseaux, « *réserve aux filles, qui, les yeux bandés, devaient couper une ficelle soutenant une pochette surprise* », jeu de cruche où, « *la tête cachée, armés d'un bâton, après avoir fait plusieurs tours sur nous-mêmes, accompagnés d'un organisateur pour nous tromper, nous devions casser la cruche remplie d'eau qui nous aspergeait, mais il en tombait une pièce de cent sous* », (...)

¹⁴² Ouv. cité, p. 22.

¹⁴³ Ouv. cité, p. 65.

course aux petits pains attachés à une grande corde et abondamment garnis de confiture ; nous devons les manger le plus rapidement possible, les mains derrière le dos, dans un temps record pour avoir un prix »¹⁴⁴. Le jeu de cruche était pratiqué, depuis le XIX^{ème} siècle, dans les fêtes de la région. Il ne faut pas le confondre avec le jeu de la mère Cruche¹⁴⁵.

Une autre fête, à Decize, fut l'une des plus importantes de France, « la Pentecôte » ; on disait « on va à la Pentecôte » ; parmi les jeux, on trouve toujours tir à la carabine et chamboule-tout : « *Dans les années qui précèdent la Grande Guerre sont venus des montagnes russes, des gondoles à vapeur, le manège de vélos à vapeur, les cricris, les chevaux de bois, le musée d'anatomie (1910), le cirque Bertrand, le théâtre Bazola (1908), les cinématographes ambulants* » qui ont permis à la plupart des decizois, mais aussi à d'autres nivernais et morvandaux, de découvrir, au moment des fêtes, le 7^{ème} art, ainsi que les innovations techniques et scientifiques¹⁴⁶.

Le cri-cri était un manège constitué de sièges en bois à une seule place, suspendus par deux longues chaînes à la partie haute et tournante du manège ; ce type de manège était dangereux, quand, en plus du mouvement, on se livrait à des jeux fantaisistes, dont celui, par exemple, pour un garçon, de pousser, en le faisant tourner, le siège précédent occupé par une fille, dont on entend d'ici les cris, ... amusés ou pas... Ce type de manège existe toujours, mais modernisé et sécurisé.

Outre les jeux qui viennent d'être mentionnés, plusieurs m'ont raconté le jeu des pommes dans le baquet, qui disparaît dans les années 1950 : dans un baquet rempli aux $\frac{3}{4}$ d'eau, on met des pommes : il s'agit d'en prendre une avec la bouche sans utiliser les mains.

Il est, une fête où les enfants occupent une place privilégiée, c'est la Fête des Fleurs avec sa cavalcade c'est-à-dire sa parade de chars, de cerceaux, de trottinettes fleuries ; rappelons qu'à partir de 1870, un grand nombre de communes de France, dont beaucoup dans la Nièvre, en ont organisé ; celle de Saint-Honoré-les-Bains est bien connue ; elle est apparue à la fin du XIX^{ème} siècle ; interrompue pendant la Première Guerre mondiale, elle a repris en 1920 ; elle est à nouveau interrompue pendant la Seconde Guerre mondiale et revient en 1945, mais batailles de fleurs et bannières de soie sont abandonnées¹⁴⁷. Elle existe toujours.

¹⁴⁴ Ouv. cité, p. 36-37.

¹⁴⁵ FNM, tome 1. A la fin du XIX^{ème} siècle, ce jeu était, selon Achille Millien rapporté par Jean Drouillet, familier aux enfants des Amognes. On désigne celle ou celui qui sera la cruche et celle ou celui qui devra lui répondre. Les enfants étant assis en ligne, arrive la cruche qui dit :

- Toto ?
- Qui est là ?
- C'est la mère Cruche
- Que veux-tu ?
- Un p'tit enfant
- Recule d'un pas, encore, encore... et encore...

Lorsque la mère Cruche paraît assez éloignée des enfants, celui qui a été interrogé, le Toto, crie bien vite :

- J'ouvre la clé des champs
- Sauvez-vous les petits enfants

Et c'est la course ; si la mère Cruche parvient à en attraper un, il est mis hors-jeu et ainsi de suite

¹⁴⁶ Volut, Pierre, Decize et son canton autour de la Seconde Guerre mondiale, 2004, p. 72-73, Autoédition.

¹⁴⁷ Moutet, Marcel, Saint-Honoré, Il était une fois la fête de fleurs, p. 10 L'Armançon, 2013.



Varennes-Vauzelles, cavalcade en 1926 ; photo amateur ; coll. p.



Nevers, Fête du Parc ; carte postale vierge ; probablement 1906, coll. part. : on observe, à droite, un stand destiné à recevoir des dons, à la suite de la catastrophe minière de Courrières, le 10 mars 1906

FIN DE LA PARTIE



qui, je l'espère, n'est que remise...

J'en profite pour renvoyer la balle à toutes celles et à tous ceux qui pourraient, par de nouveaux témoignages et documents, répondre à mes interrogations et ainsi enrichir la connaissance de la culture et du patrimoine de l'enfance en Nivernais-Morvan, région pendant longtemps – et encore parfois – exagérément présentée comme un bout du monde, plus particulièrement le Morvan, à tel point que ses habitants ne voulaient pas avouer leur origine. Pourtant, les hameaux les plus isolés ont été ouverts aux influences extérieures. L'ouverture sur le monde s'est faite grâce aux colporteurs, aux nourrices, aux nivernais et morvandeaux installés à Paris ou dans sa région et qui revenaient régulièrement visiter leur famille, aux notables, au développement de l'instruction, et à la diffusion des journaux, des illustrés, des catalogues ainsi que des almanachs.

Comme tous les autres enfants, les enfants du Vert Pays des Eaux vives, ont, dans leur grande majorité, eu des jouets, du plus rudimentaire au plus sophistiqué, du traditionnel au nouveau, lié aux progrès scientifiques et techniques, selon leur condition, selon l'époque, selon le lieu où ils ont grandi.

Jouets, et jeux qu'ils permettent, concourent à la compréhension de la société dont ils sont l'expression. Ils sont donc des éléments loin d'être négligeables de notre patrimoine culturel local.

REMERCIEMENTS



J'exprime ma plus vive reconnaissance à toutes les personnes citées dans le texte ainsi que celles ayant voulu garder l'anonymat ; sans leur témoignage ou leur aide, ce travail n'aurait pu aboutir.

Je suis particulièrement redevable à :

Madame et Monsieur Claude Ballaud

Madame Danielle Bernard

Madame Marie-France Charpiot

Madame Coudray-Tardivon

Monsieur Claude Demet

Madame Sylviane Jurquet

Mesdames Yvonne et Marianne Montchougny

Madame Françoise Pasquet, Musée paysan de Bourgogne nivernaise, Domaine de Cadoux, La Celle-sur-Loire

Monsieur Patrick Renard

Je remercie également :

Les Archives départementales de la Nièvre

Le Journal du Centre et en particulier Madame Sylvie Anibal

La Médiathèque Jean-Jaurès et en particulier Messieurs Stéphane Guilhas et Jean-François Lefébure

Messieurs Jean-Louis Balleret et Jacques Mansuy, respectivement président et directeur de la CAMOSINE, qui ont permis l'utilisation de documents parus dans les Annales des Pays Nivernais

Monsieur Philippe Joly, président des Amis du Musée de l'Éducation de Nevers, qui me fait l'honneur de ce numéro des Cahiers Nivernais d'Histoire de l'Éducation.

Sauf mention contraire, toutes les illustrations proviennent de collections privées et particulières, autorisées.

Les ouvrages et journaux consultés sont portés en notes.

© Amis du Musée Nivernais de l'Éducation
Imprimé par imprimerie Saviard – Diazo+ à 150 exemplaires.
Directeur de la publication : Philippe JOLY
Prix du numéro : 12,00 €
ISSN 0999 – 5951